

27. ffi

# DE LA CONOISSANCE DE SOI-MÊME.

*TRAITÉ TROISIÉME.*

III. & IV. Partie.

## DE L'ESTRE MORAL de l'homme, ou de la ſcience du cœur.

*Par le R. P. Dom* FRANÇOIS LAMY, *Benedictin de la Congregation de S. Maur.*

TOME IV.

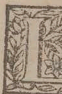


A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë ſaint Jacques, proche ſaint Yves, à l'Image ſaint Lambert.

M. DCCI.

*Avec Approbation & Privilege.*



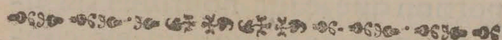




# DE LA CONOISSANCE DE SOI-MESME.

Suite de la quatriéme Partie du troisiéme Traité du cœur humain consideré en lui-même.

*Où l'on traite de la volupté & de l'orgueil ; de l'ambition & de l'avarice.*



## SECTION III. 4. part. sect. 3.

*Reflexions sur les illusions & les mauvais effets de la volupté, ou de l'amour du plaisir.*

### I.



LA passion de la volupté, étant une suite de l'inclination invincible que nous avons pour le bonheur; elle est aussi

4.part. la premiere & la plus ancienne de toutes nos passions. C'est
sect. 3. peu de dire qu'elle previent toute reflexion, tout raisonnement, toute connoissance : il faut ajoûter qu'elle previent même notre naissance. Non seulement les cris que forme un enfant en naissant; mais même la plûpart des mouvemens qu'il se donne avant sa naissance, ne viennent que de son inclination pour le plaisir, ou de son aversion pour la douleur.

II.

Il éprouve l'un ou l'autre dans les entrailles de sa mere, à proportion que le suc nourissier qu'elle lui communique, lui est convenable ou disconvenable ; ou suivant la part qu'elle lui fait, par contre-coup, de ses sentimens agreables ou desagreables. Car ces sentimens ; dans la mere, étant atachés aux divers mouvemens de son cerveau ; il est aisé que le contre-coup de ceux-cy se porte dans le cerveau de l'enfant;

& alors c'eſt une neceſſité que 4. part.
ſon ame en reçoive des impreſſions ſect. 3.
toutes ſemblables. La nature du ſuc nouriſſier qui circule dans toute l'habitude de ſon corps, eſt ſeule capable de lui donner de l'agrément, ou du chagrin; comme elle nous en donne trez-ſouvent dans la vie, ſans que nous y faſſions reflexion. Car l'ame des enfans, dans le ſein de leur mere, eſt unie à leur cerveau, aux mêmes conditions, qu'aprez leur naiſſance; & quoi qu'alors elle ne ſoit pas capable de raiſonner; elle l'eſt toûjours de ſentir; & ce n'eſt même que par la multitude, le trouble & la confuſion de ſes ſentimens, qu'elle eſt incapable de raiſonner.

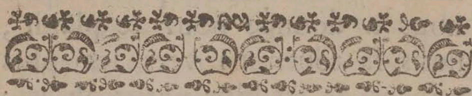
Un enfant eſt-il né; dés qu'il a gouté le plaiſir de teter, il en fait le reméde à tous ſes maux. C'eſt la plûpart du tems tout ce qu'il demande par ſes clameurs & ſes agitations. Sa Nouriſſe l'a-

4.part. sect. 3.

paiſe, dés qu'elle lui preſente la mamelle. Faut-il s'étonner ſi une inclination ſi marquée & ſi declarée, dans un tems où la raiſon n'eſt pas encore develo-pée, previent toute raiſon dans le reſte de la vie, lui fait tant d'illuſions, & devient même ſa maitreſſe, ſi cette raiſon n'eſt ſurnaturellement ſoutenuë? Il eſt à propos de toucher quelques-unes de ces illuſions.



4. part. sect. 3.



# CHAPITRE I.

*De l'illusion qui consiste à prendre de foibles ruisseaux pour la vraye source du plaisir.*

I.

COmme l'inclination pour le plaisir n'est que l'effet de l'impression que Dieu nous a donnée pour le bonheur ; puisque c'est le plaisir qui rend formellement hureux ; on ne peut douter qu'elle ne soit parfaitement legitime & de l'institution de la nature : mais elle devient vicieuse par l'usage qu'on en fait. Car au lieu de lui donner toute son étenduë, & de ne la tourner que vers un objet infini, suivant le dessein de l'Auteur de notre estre, & conformé-

4. part. ſect. 3. ment à l'immenſe capacité qu'il nous a donnée pour le plaiſir, nous la tournons vers les plus minces & les plus petits objets; vers tout ce qui la flate en quelque maniere; en un mot, vers tout ce qui paroît donner quelque plaiſir; & c'eſt icy la plûs feconde ſource des illuſions de l'eſprit & du cœur.

II.

Comme il n'y a que les objets ſenſibles qui paroiſſent donner du plaiſir; & que l'action de Dieu, qui ſeul peut en donner, ne paroît pas ſenſiblement; on neglige Dieu, pour s'atacher aux objets ſenſibles: on ſe creuſe (comme il s'en plaint lui-même) des citernes qui ſont jour de tous côtés, & qui ne peuvent retenir l'eau; & on l'abandonne, lui qui eſt une ſource intariſſable d'eau vive & vivifiante.

III.

4. part. sect. 3.

Peut-on ſe figurer une plus terrible & plus funeſte illuſion ? qu'un cœur qui ſait, & qui ſent bien qu'il n'eſt fait que pour un objet infini ; que rien de fini ne peut le ſatisfaire, & qu'il n'y a qu'un bien immenſe & éternel qui puiſſe le rendre hureux : que ce cœur, dis-je, au lieu de tendre vers ce bien, ne ſe porte & ne s'atache qu'à des biens finis, bornez, étroits, courts, paſſagers, mêlés de chagrin & d'amertume ; en un mot, à des ombres & des phantomes de biens ; c'eſt en verité une ſi étrange extravagance & un ſi viſible renverſement du bon ſens ; qu'il n'eſt pas croyable que l'homme, qui ſe pique de raiſon, pût ſe reſoudre à donner les mains à cette bizare conduite, s'il n'avoit trouvé l'art de ſe la déguiſer, & de la revêtir de couleurs ſpecieuſes. En effet, voicy de quelle maniere il s'y prend.

4. part. sect. 3.

IV.

Il eſt vrai, dit-il, je ſuis fait pour un bien infini ; & je ne puis eſtre hureux, que par ſa poſſeſſion. Mais ce bien infini ſe cache : il ne paroit pas : il ſe ſouſtrait à mes recherches. Je ſay cependant que le caractere du bien eſt le plaiſir. Que puis-je donc faire de mieux, afin de trouver ce bien infini pour lequel je ſuis fait, que de donner à tout ce qui porte ſon caractere ; & que de me livrer à tout ce qui donne du plaiſir, tels que ſont la plûpart des objets ſenſibles ? Il eſt vrai que chacun d'eux en particulier ne me donne qu'une ſorte de plaiſir. Il eſt encore vrai que ce plaiſir eſt court, paſſager, fugitif, & mêlé d'amertume ; & qu'ainſi l'objet qui le cauſe, ne peut eſtre qu'un bien fini, trez-mince & trez-étroit : mais ne puis-je pas trouver dans la multitude de ces petits biens, ce qui manque à chacun en parti-

culier ? Le vuide de l'un ne peut- 4. part.
il pas estre rempli par le plein de sect. 3.
l'autre ? Ce qu'il y a de foible dans le plaisir de la vûë, ne poura-t-il pas estre soutenu par le plaisir de l'ouïe ! les odeurs ne pouront-elles pas supléer à ce qui manque aux saveurs ? & enfin y a-t-il quelque amertume qui puisse tenir contre l'assemblage de tous ces divers plaisirs ?

V.

C'est sur de pareils raisonnemens que l'homme donne teste baissée, & pretend pouvoir legitimement donner à tout ce qui a quelque aparence de plaisir. C'est sur ces miserables fondemens qu'il croit devoir regarder comme de vrais biens, les jeux, les spectacles, la danse, la comedie, l'*opera*, la bonne chere, &c. Et c'est enfin sur ces faux & seduisans principes qu'il consacre tous ses vices & toutes ses passions. Car comme il n'y en a pas une, pour

4. part. triste, ou violente qu'elle soit, sect. 3. qui ne se trouve acompagnée d'un sentiment de douceur & de plaisir ; il n'y en a pas une aussi qu'il ne regarde comme une partie de ce bien infini pour lequel il est fait, & dont il ne croye pouvoir suivre les mouvemens en seureté de conscience. Car voicy à peu prez comme il raisonne.

V I.

Il y a du plaisir à médire : la médisance est donc un bien. La calomnie & la satire ont un sel agreable : ce sont donc des biens. La vengeance est delicieuse : quel bien n'est-ce donc pas ? La haine a son agrément : elle est donc bonne. L'orgueil a sa volupté, l'ambition ses charmes, la vanité son plaisir : qui peut donc douter que ce ne soient des biens, & qu'il ne soit bon de suivre leurs mouvemens ? Il n'y a pas jusques à l'avarice qui n'ait son atrait, & qui n'enchante certains cœurs : c'est

donc une espêce de bien dont l'homme qui cherche à estre heureux peut legitimement joüir. 4. part. sect. 3.

C'est ainsi que l'homme raisonne sur les faux principes qu'il s'est fait; & que ses premieres illusions le ménent naturellement à une infinité d'autres. L'esprit ne tire pas toûjours distinctement ces consequences : mais le cœur les tire pour lui ; & ses conclusions ne manquent gueres d'estre suivies. De sorte qu'on voit ainsi arriver, dans la Morale, ce qui est immanquable dans la Logique, que la conclusion suit la plus foible partie.

VII.

Le fondement de presque toutes les illusions qu'on se fait sur les plaisirs des sens, est l'erreur de s'imaginer ou que les objets créés contiennent ces plaisirs & ces agrémens qu'on éprouve dans leur usage ; & qu'ainsi ils ne nous donnent que de leur plenitude : ou

4. part. du moins, s'ils ne les contien-
sect. 3. nent pas ; qu'ils ont le pouvoir de les causer dans notre cœur.

VIII.

C'est de là qu'on se persuade que ces objets renfermant la plenitude des plaisirs, c'est notre faute si nous n'en goutons pas davantage : que cela vient de ce que nous ne savons pas en joüir. Que c'est par notre indisposition, par notre indiference, par notre froideur, qu'ils ne nous rendent pas plus hureux, ni plus contens; que c'est enfin, parce que nous n'avons pas l'art d'exprimer tout ce qu'ils contiennent de plaisirs; que nous les jugeons si minces, si étroits, si bornés. Et sur ce pied-là que ne fait-on point pour relever le sel & l'agrément de ces objets; pour les gouter par tous les endroits possibles, & pour en tirer tout ce qu'on s'imagine qu'ils nous cachent?

IX.

N'est-ce pas à rehausser les saveurs des alimens que sont destinés tous ces assaisonnemens, ces ragouts, ces rafinemens de delicatesse? N'est-ce pas pour donner plus d'agrémens aux odeurs, qu'on en fait divers mêlanges; & n'est-ce pas pour les perpetuer, en quelque façon; qu'aprez avoir extrait les essences des fleurs, on les incorpore, pour ainsi dire, en parfumant des cuirs, des huiles & des pâtes? N'est-ce pas encore pour rendre les sons plus harmonieux & plus enchantans, qu'on en forme tous les jours tant de divers assemblages, qu'on invente tant de nouveaux instrumens, & qu'on en fait tant de divers assortimens? Enfin n'est-ce pas pour exciter & entrainer le cœur de l'homme par le plaisir, que dans des sujets animés on expose tous les jours à ses yeux ces seduisantes & funestes couleurs; qu'on

*4. part. sect. 3.*

*4.part. sect. 3.* rehausse, par un art criminel, celles qui par l'âge, ou par quelque indisposition, manquent de vivacité ; & que se défiant encore de cet infame stratagême, on apelle au secours le lin, la soye, les dorures, les diamans, les perles, & tant d'autres ajustemens étrangers & profanes ? De sorte que ce n'est plus, comme autrefois, par necessité, ou par pudeur qu'on prend des habits : c'est pour l'ornement, l'éclat & la parure. On se fait un titre d'honneur, de ce qui, dans son premier usage, n'avoit esté qu'un titre de confusion. Et le sexe surtout qui devroit surpasser les hommes, en retenuë, rougit si peu de cette scandaleuse nudité qui avoit si justement fait la honte de nos premiers peres ; que, par une extinction de toute pudeur, c'est bien moins pour la cacher, que pour l'étaler, qu'il porte des habits.

X.

Enfin ceux qui ſont les plus détrompés de la ſufiſance & de l'activité des objets créés : ceux qui en reconnoiſſent mieux le vuide & l'impuiſſance par raport au plaiſir : ceux qui ſont les plus perſuadés que Dieu ſeul peut produire dans notre ame ces divers plaiſirs qu'on éprouve dans l'uſage des objets ſenſibles ; ne ſont pas, pour cela, plus temperans, ni plus reſervés à en uſer & à les gouter. Il y en a, au contraire, qui ne les en croyent que plus legitimes. Ils ſe flatent qu'on ne peut qu'innocemment rechercher des plaiſirs que Dieu a pris tant de ſoin d'atacher à des objets d'eux-mêmes incapables d'en donner ; & ils jugent qu'il ne les y a atachés, que pour en donner la joüiſſance aux hommes.

4 part. ſect. 3.

XI.

Mais tous ces jugemens ne ſont que des ſuites d'égaremens. Si

4.part. sect. 3. Dieu a ataché des plaiſirs à l'uſage de quelques objets ſenſibles ; ce n'a eſté que pour faciliter cet uſage, qui, ſans cela, auroit eſté ou impoſſible, ou trez-difficile. On ne doit donc pas joüir : mais ſimplement uſer de ces plaiſirs : puis qu'ils ne ſont donnés que pour l'uſage, & qu'ils ne doivent ſervir que de moyens, & non pas de fin. On ne doit même en uſer qu'autant que les objets aux quels ils ſont atachés, ſont neceſſaires ou utiles au ſoutien de la vie : car dés qu'il n'y a plus de neceſſité, ou d'utilité : ce n'eſt plus uſage : c'eſt joüiſſance.

## XII.

Cependant, comme il eſt trez-difficile de demeurer dans les juſtes bornes du neceſſaire : que la cupidité ne connoit point les termes de la neceſſité ; & que ſouvent elle prend pour ne-

cessité ce qui n'est que sensualité ; on ne peut user trop sobrement de ces plaisirs ; & il y faut dautant plus de retenuë, qu'il est certain que, depuis le peché, le plaisir corompt le cœur ; & qu'au lieu de le porter à Dieu, qui est sa vraye cause ; il ne le porte qu'à l'amour des objets sensibles qui paroissent le causer. 4. part. sect. 3.



4. part. sect. 3.



## CHAPITRE II.

*Que la volupté, ou l'amour du plaisir fait notre insensibilité pour les vrais biens, & notre stupidité pour les verités les plus essentielles.*

I.

RIen n'est moins naturel que d'estre insensible pour les vrais biens ; & rien cependant n'est plus ordinaire. La plûpart des hommes ne sont touchés ni de la vertu, ni de la justice, ni de l'éternité, ni de l'immortalité ; ils n'ont nul gout ni pour la verité, ni pour la sagesse, ni pour Dieu même. D'où vient une si monstrueuse indifference pour des biens si réels, en des cœurs qui

ne tendent qu'aux plus grands 4. part. biens ? C'eſt qu'ils n'en connoiſ- ſect. 3. ſent pas le prix. Et qu'eſt-ce qui leur en dérobe la connoiſſance ? c'eſt l'amour du plaiſir ſenſible : ce ſont les plaiſirs des ſens. Ceux-cy répandent, ſur leur eſprit, des nuages ſi épais : ils partagent tellement ſa capacité, & diſſipent ſi extraordinairement ſa vûë, qu'il ne peut avoir d'atention pour tout ce qui n'a rien de ſenſible ; & qu'ainſi il ne peut reconnoître ni la beauté de la vertu, ni les charmes de la juſtice, ni l'éclat de la verité, ni les merveilles de la ſageſſe, ni rien de tout ce qui tient de l'éternité : parce que tout cela n'a rien de ſenſible.

II.

Cette inclination pour le plaiſir eſt ſi forte, & s'eſt renduë ſi maitreſſe du cœur humain, que Dieu n'a point trouvé de meilleur moyen de ramener ce cœur infidele & fugitif ; que de lui faire

4. part. sect. 3. gouter par raport aux vrais biens des plaisirs contraires aux plaisirs sensibles qui l'entrainent. Ce n'est presque plus que par là, qu'il nous atire, & nous arache aux objets des sens. Il faut qu'il répande ou l'amertume sur les objets que nous aimons, quoique si indignes de notre amour : ou le plaisir sur ceux que nous n'aimons pas, quoique si dignes de notre atachement.

III.

Dieu merite infiniment d'estre aimé. Pour se sentir transporté de son amour, & l'aimer purement pour lui-même, c'en devroit estre assez, que de le connoître aussi parfait & aussi aimable qu'il est. Mais les plaisirs des sens font un si grand & si continuel effort sur la liberté humaine, que la lumiere & la connoissance ne suffisent plus pour se porter à Dieu. Il faut une delectation prévenante pour vaincre l'effort

des plaiſirs ſenſibles. Et ſans cette grace, ſi l'on aime Dieu, ce n'eſt gueres que par amour propre qu'on l'aime: ce n'eſt gueres que par raport à ſoy, & que parce qu'en l'aimant, on en atend quelque avantage : ou que l'on goute actuellement quelque ſatisfaction. 4. part. ſect. 3.

IV.

Mais, mon Dieu! lors même qu'on vous aime par l'impreſſion d'une delectation prévenante, & d'un plaiſir ſurnaturel; cet amour eſt-il toûjours bien pur, & dégagé de tout retour ſur ſoi-même? Il eſt vrai qu'un cœur, ainſi ſoutenu, va quelquefois juſqu'à vous faire les proteſtations les plus deſintereſſées; juſqu'à vous jurer que ce n'eſt ni par la crainte des peines éternelles, ni par l'atrait des joyes celeſtes, qu'il ſe porte vers vous. Il paſſe même juſques à eſtre preſt de vous faire, ſi vous le ſouhaitez, le ſacrifice & de ces joyes & de ces peines éter-

4.part. sect. 3.
nelles ; mais au milieu de tout cela, peut-il s'aſſurer que le plaiſir actuel, dont il eſt ſoutenu, n'entre pas un peu dans ſon ſacrifice, & que l'atachement ſecret qu'il a à ce plaiſir, n'en terniſſe un peu la pureté ? Qu'il eſt aiſé de renoncer à des plaiſirs éloignés, ou du moins qu'on regarde comme éloignés, & dont on n'a qu'une ſombre & foible idée ; pendant qu'on eſt vivemenr remué par un plaiſir actuel ! & qu'il coute peu à une ame qui ne diſtingue point ce plaiſir d'avec ſon amour, de proteſter à Dieu qu'elle ne veut pour toute recompenſe que ſon amour, & qu'elle lui ſacrifie tout le reſte ? Pureté d'amour que vous eſtes difficile, & qu'aparemment vous eſtes rare !

V.

C'eſt encore la volupté & l'amour des plaiſirs ſenſibles qui fait notre ſtupidité & notre aſſoupiſſement à l'égard des verités les

plus eſſentielles de la Morale 4.part.
Chrétienne. C'en eſt une connuë ſect. 3.
de tout le monde, que le cœur humain n'eſt fait que pour Dieu; & il eſt de la derniere évidence qu'un cœur qui n'eſt fait que pour Dieu, devroit n'aimer que Dieu, ne penſer qu'à Dieu, ne s'occuper que de Dieu. Auſſi dans le commandement que Dieu, touché de nos égaremens, a eſté obligé de nous en faire; il eſt nettement marqué que nous l'aimerons de tout notre cœur, de tout notre eſprit, de toutes nos forces. Et cependant qui ſont ceux qui l'aiment ainſi? qui ſont ceux qui ne penſent qu'à Dieu, qui ne s'occupent que de Dieu, qui n'ont d'amour & de paſſion que pour Dieu? Helas! qu'ils ſont cachés! Je ne ſay ſi ce n'eſt point des tems malhureux où nous vivons qu'un Prophete, plein de l'eſprit de Dieu, a prédit que de tous les enfans des hommes, il n'y en a pas un

4. part. sect. 3. qui remplisse ce devoir : *Non est usque ad unum* ; que le Seigneur les a tous trouvés dans l'égarement : *Omnes declinaverunt* , & qu'il n'a rien vû que d'abominable dans leurs affections , *abominabiles facti sunt in studiis suis.* De sorte qu'on peut dire qu'au lieu de ne penser qu'à Dieu, de ne s'occuper que de Dieu , de n'aimer que Dieu ; il n'y a que Dieu dont la plûpart des hommes ne s'occupent point , à qui ils ne pensent pas , & qu'ils n'aiment point. Eh ! d'où vient cet égarement & cet étrange méconte dans une verité si nettement marquée , & si clairement connuë ; sinon des tenebres dont les plaisirs sensibles l'obscurcissent , & de l'éblouïssement ou de l'étourdissement qu'ils causent à l'esprit , lors qu'on y veut penser ?

VI.

La volupté , ou l'amour du plaisir n'est pas plus favorable à

la

la justice qu'à la verité. Il n'est presque point d'interêts qu'on ne soit prest de sacrifier à son plaisir, point d'injustices qu'on ne soit prest de commettre pour son amour ; & l'on peut assurer que nous n'en commettons aucune où cet amour n'entre pour quelque chose.

4.part. sect. 3.

## VII.

Puisque la fortune est aveügle, on ne doit pas s'étonner de l'injuste partage de ses faveurs. Mais d'où vient que l'homme, tout raisonnable qu'il est, tombe si souvent dans une pareille injustice, & prefere de trez-minces qualités, un faux brillant, une ombre de merite, à un merite réel & distingué ? c'est une illusion dont son cœur n'est pas innocent. Acoûtumé à n'estimer les choses, qu'autant qu'elles lui plaisent, & qu'elles le remuent agreablement ; comme il arive souvent que des gens, avec de mediocres qualités, brillent &

4. part. sect. 3. plaiſent plus que d'autres avec le plus ſolide merite; il n'hezite pas à preferer ceux-là à ceux-cy.

VIII.

C'eſt par la même raiſon, que tant de gens preferent les biens de cette vie à ceux de l'éternité, quoiqu'infiniment plus réels, plus ſolides, & plus durables. On ſe ſent actuellement remué par ceux-là : ils flatent le cœur : ils lui plaiſent : ils brillent à ſes yeux. Au lieu que ceux-cy ne ſe laiſſant voir qu'à travers quelques idées ſombres & abſtraites, paroiſſent dans un tel éloignement, qu'ils en diſparoiſſent preſque à l'eſprit ; & ainſi comme il eſt trez-mal-aiſé de remettre à eſtre hureux, pendant qu'on ſent qu'on peut l'eſtre actuellement en quelque maniere ; le cœur ſeduit par ce plaiſir actuel, ne balance pas à preferer les petits & miſerables biens du tems, aux biens immenſes & ineſtimables de l'éternité.

IX.

Que ne ſacrifie-t-on point à la volupté & à l'amour du plaiſir? C'eſt peu que de lui ſacrifier les interêts des autres, leur honneur, leur amitié, leur propre vie; c'eſt peu que d'introduire le divorce dans les familles, d'interrompre la ſuite des deſcendans d'une maiſon, & de ſubſtituer des enfans naturels aux legitimes, ſouvent on lui ſacrifie ſon repos, ſa ſanté, ſa fortune, & ſa propre vie. *4. part. ſect. 3.*

X.

On s'imagine qu'il y a icy une eſpêce de contradiction, & l'on ne comprend pas que le plaiſir puiſſe produire autre choſe que du repos & de la joye. Mais c'eſt une illuſion manifeſte, qui ne vient que du defaut ou de foy, ou de reflexion: car ſans parler des peines que la foy nous aprend qui ſont reſervées aux voluptueux en l'autre vie; que n'en éprouvent-ils point dés celle-cy? J'en apelle

à leur conſcience. Qu'on les voye un peu ſur le retour de l'âge, & qu'on examine à combien de maux cruels & violens ils ſont d'ordinaire livrés. Mais la Souveraine Juſtice n'atend pas toûjours le nombre des années à punir ces hommes pétris d'ordure & de fange. On les voit quelquefois, à la fleur de leur âge, payer, par de cuiſantes douleurs, les excez honteux & criminels aux quels ils ſe ſont abandonnés; & gemir ſous la peſanteur de ce bras tout-puiſſant qu'ils ont ſi injuſtement fait ſervir à leurs iniquités & à leurs infames plaiſirs.

4. part. ſect. 3.

## XI.

NB.

Trompeuſe volupté, ſeduiſans plaiſirs, qui que vous ſoyez, que vous eſtes à craindre, que votre commerce eſt redoutable, & qu'il nous devient tôt ou tard, funeſte! Helas! faudroit il tant ſubtiliſer ſur la diſtinction des plaiſirs permis, ou non per-

mis ? Ceux que l'on croit les plus permis, ſont-ils innocens, dés qu'ils peuvent nous rendre coupables ? Et n'eſt-il pas vrai que dés qu'ils partagent la capacité de l'eſprit, dés qu'ils afoibliſſent la raiſon, dés qu'ils y répandent quelques nuages ; dés qu'ils l'amuſent même pour quelque tems, & qu'ils flatent un peu le cœur, ils peuvent trez-facilement nous rendre coupables ? Y a-t-il tant de diſtance d'un plaiſir gouté à un plaiſir outré, de l'uſage à la joüiſſance du plaiſir ; qu'on ne puiſſe aiſément gliſſer de l'un à l'autre ? Et ne ſeroit-il pas ſouvent plus facile de ſe paſſer du plaiſir, que de vivre avec lui dans les juſtes bornes de la moderation ?

4. part. ſect. 3.

XII.

C'eſt là proprement le parti que prennent les ames religieuſes: je veux dire toutes celles qui renoncent au monde, pour ſe retirer dans un Cloitre. Leur deſſein,

4. part. sect. 3. par là, eſt de rompre avec tous les plaiſirs, & de leur interdire l'accez par une bariere impenetrable ; & il eſt vrai qu'elles y reüſſiſſent aſſez bien à l'égard des plaiſirs les plus vifs & les plus dangereux. Mais elles ne viennent pas toûjours à bout de bannir, par là, tout amour pour les plaiſirs ſenſibles. Cet amour force ſouvent les plus fortes clotures, les grilles les mieux armées & les plus heriſſées. Il eſt vrai que les plaiſirs qu'elles peuvent gouter, en cet état, ſont plaiſirs bien minces, bien fades, bien inſipides. Mais cependant ce ſont plaiſirs ſenſibles ; & il eſt ſurprenant avec quelle vivacité l'on voit quelquefois ces pauvres ames s'y atacher. Une promenade, quelque repas extraordinaire, un voyage, une converſation à la grille les enchante ; & j'ay quelquefois admiré comment des ames qui avoient genereuſement ſacrifié à Dieu ce

qu'il y a de plus delicat, de plus 4.part.
vif, & de plus engageant dans les sect. 3.
delices du siecle, se transportoient pour les plus fades plaisirs, & les plus méprisables divertissemens. N'ont-elles pas, me disois-je, donné à Dieu, par un engagement solemnel, des plaisirs incomparablement plus grands? Cette donation ne fut-elle pas parfaitement libre? a-t-elle esté retractée? Point du tout. Comment donc, tandis qu'elle subsiste, peuvent-elles, je ne dis pas rechercher: mais du moins se livrer avec tant d'ardeur à ces petites occasions de plaisir; & risquer, par ces indiscrets épanchemens sur de méprisables objets, de perdre le fruit de ces grands sacrifices qu'elles ont fait à Dieu? Aussi étoit-ce dans la crainte d'un si terrible malheur, que S. Bernard disoit quelquefois à ses Religieux: *Je vous prie, mes freres, par la miséricorde de celui pour l'amour de*

4. part. sect. 3. *qui vous avez librement entrepris de vous rendre si miserables ; faites ce que vous estes venu faire*, & ne prenez nulle part à une felicité de chair & de sang, à laquelle vous avez si genereusement renoncé. *Obsecro vos per misericordiam ejus pro quo tam miserabiles vos facere studuistis ; facite ad quod venistis.*

XIII.

Enfin on ne doit pas s'imaginer que la volupté ou l'amour déréglé du plaisir nous fasse moins d'illusion, ou nous soit moins funeste que nos autres passions : on peut au contraire assûrer que c'est la plus féconde source de nos seductions & de tous nos maux ; puis qu'il entre toûjours pour quelque chose, dans la seduction que nous font toutes nos autres passions, & que c'est de lui qu'elles empruntent ce qu'elles ont de plus seduisant. Car il y a cette difference entre la passion du plaisir

& les autres; que celle-là se soûtient parfaitement bien par elle-même, aû lieu que celles-cy ne se soûtiennent que par les charmes de celle-là. Ce n'est que par le plaisir que les autres passions nous enchantent & nous corompent le cœur. Il n'y en a pas une qui n'ait son agrément & sa douceur qui nous atache: Il n'est pas jusqu'à la tristesse dont on se fait si bien un plaisir, qu'on ne peut soufrir d'y estre troublé, & qu'elle rend insipide & même insuportable tout autre divertissement. Enfin on peut dire que la passion du plaisir est le sel & l'assaisonnement de toutes les autres; & que par consequent elle est complice de tous nos crimes, & de tous nos desordres; que c'est elle qui trouble la raison & corompt le cœur: que par l'un elle devient la pernicieuse source de tous les faux jugemens, & de toutes les pernicieuses erreurs où nous tom-

4. part. 3 sect. 3.

4. part. sect. 3. bons dans les sujets de morale ; & que par l'autre, elle nous atache si aveuglement aux objets sensibles, que nous les idolatrons, & les regardons comme autant de petites divinités capables de nous rendre hureux, & qui meritent qu'on leur sacrifie tout autre bonheur.

XIV.

Oüi, il le faut dire ici, à la honte des voluptueux, cette brutale passion répand quelquefois de si noires vapeurs & de si épaisses tenebres sur leur esprit & sur leur cœur ; & elle les rend par là, si insensibles à leurs veritables interets, & d'une telle stupidité sur la terrible alternative de l'éternité ; qu'il s'en trouveroit d'assez aveuglément emportés, pour ne // se soucier pas d'estre damnés, // pourvû que ce fût dans la com- // pagnie de l'objet qu'ils idolatrent. // Mais je ne puis me résoudre à défigurer ce papier par ces excés & ces extravagances.

Cependant comme nous venons de remarquer que l'amour du plaiſir nous tient d'une poſſeſſion ſi ancienne & ſi opiniâtre, qu'il ſe gliſſe même juſques dans toutes nos autres paſſions ; & qu'il en fait comme le ſel & l'aſſaiſonement : il eſt bon de rechercher ſi le cœur humain peut s'en défaire abſolument, ſe dépoüiller du deſir du bonheur, & renoncer à être hureux. 4. part. ſect. 3.



## CHAPITRE III.

*Où l'on examine ſi le cœur humain peut renoncer à l'amour du plaiſir ou du bonheur, & agir contre le penchant de cet amour.*

I.

JE parle indifferemment du plaiſir & du bonheur, parce que je

4. part. suis persuadé que l'essence &, sect. 3. pour ainsi dire, le formel du bonheur consiste dans le sentiment du plaisir. Qu'on imagine tout ce qu'on voudra pour sa felicité; qu'on la compose de tous les biens dont on a quelque idée: si l'on n'a actuellement le sentiment de ces biens, si l'on n'en est agreablement touché, il est certain qu'on n'est point hureux. Examinons donc nôtre question indifferenmment sous l'idée du plaisir, ou du bonheur.

II.

Si nous avions une idée claire de nôtre ame, la question seroit bientôt decidée : mais comme nous ne conoissons de nôtre cœur que ce que nous en sentons, & que ce que nous en éprouvons par des experiences intimes; ce ne peut estre que par diverses reflexions sur les mouvemens de ce cœur, qu'on peut parvenir à la découverte de ce que nous cher-

chons. C'eſt donc là l'unique voye que je tiendray, pour y ariver. 4. part. ſect. 3.

III.

Et premiérement, il me paroît que le cœur humain eſt capable de deux ſortes d'amour par raport aux mêmes objets. 1. D'un amour naturel, neceſſaire & d'inſtinct. 2. D'un amour libre, raiſonable & éclairé.

IV.

Tous les hommes aiment naturellement & neceſſairement le plaiſir & le bonheur, mais d'un amour aveugle & d'inſtinct, & ſans qu'ils ayent beſoin de lumiere & de reflexion pour faire naître cet amour. Nous avons vû dans la premiere partie du ſecond Traité,* que cet amour eſt nôtre inclination dominante : que c'eſt l'amour de nos amours : que le bonheur, ou le plaiſir eſt uniquement ce que nous deſirons naturellement en tout ce que nous deſirons; uniquement ce que nous

*Onziémes reflexions

4. part. sect. 3.

aimons en tout ce que nous aimons. Que c'est uniquement ce qu'un ambitieux cherche naturellement dans l'amour de la grandeur : Ce qu'un avare cherche dans l'amour des richesses : ce que cherche un vindicatif dans l'amour de la vengeance ; ce que les hommes de toutes conditions recherchent dans leur professions. Ce que cherchent les artisans dans les plus penibles metiers : ce que cherchent les crocheteurs, les porteurs de chaises, ceux qui travaillent aux mines. Enfin plaisir, repos, bonheur sont les blancs où vise, souvent sans le savoir, & sans y faire reflexion, tout ce qui est capable d'amour.

V.

Cette inclination étant naturelle, necessaire, & pour ainsi dire, transcendante ; il est visible que nous ne pouvons y renoncer absolument, ni nous en dépoüiller

parfaitement. Mais nous pouvons tres-ſouvent nous empêcher d'en ſuivre l'impreſſion, & nous porter ailleurs par un amour libre, eclairé & raiſonnable. Non-ſeulement nous le pouvons; nous devons même, en mille rencontres, refuſer nôtre conſentement à cette impreſſion, ſi nous voulons ſuivre l'ordre, éviter le peché, & conſerver la juſtice. Et c'eſt particulierement dans ce refus & cette reſiſtence que conſiſte le renoncement à ſoi-même ſi recommandé par l'évangile.

4. part. ſect. 3.

VI.

Pourquoy un Chrétien ne pouroit-il pas reſiſter à ce penchant pour le plaiſir: puis que les payens l'ont fait naturellement avec le ſeul ſecours de leurs paſſions? c'eſt ainſi que par orgueil, ou par le ſeul amour de l'eſtime des hommes, les philoſophes payens ont renoncé non-ſeulement aux paſſions brutales; mais même aux plaiſirs & aux

4. part. sect. 3 aises de la vie; & ont vécu dans une exacte temperance. C'est ainsi qu'un avare sacrifie encore tous les jours, son penchant pour le plaisir à l'amour des richesses: qu'un ambitieux sacrifie ses aises à l'amour d'une gloire fragile; & qu'on voit si souvent, les plus delicats & les plus voluptueux de tous les hommes se jetter à corps perdu dans les feux; demeurer intrepides sous une grêle de coups: afronter une mort certaine; & sacrifier ainsi à une vaine estime des hommes, l'amour naturel du plaisir & du bonheur; Disons même l'amour de la vie unique fondement de l'un & de l'autre.

VII.

Mais n'est-ce point par l'amour d'un plus grand plaisir, que ces faux braves font ces grands sacrifices?

Cela ne paroît pas: & premierement il est bien seur que ce n'est pas par l'amour de la beatitude

celeste : puis que la plûpart de ces Messieurs n'y songent seulement pas ; & savent bien qu'ils sont dans des dispositions de peché fort oposées à la sainteté de cet hureux état. quelques uns même d'entre eux s'attendent de tomber, par la mort, dans l'aneantissement ; & ainsi ce n'est nullement dans la vûë d'un plaisir avenir qu'ils font ces sacrifices. 4. part. sect. 3.

Il ne paroît pas non plus que ce soit par le sentiment actuel d'un plaisir present. Car de quel plaisir joüissent-ils en de pareilles occasions : où plûtôt, quels maux, quelles fatigues, quelles terreurs n'y essuyent-ils pas ? l'afreux spectacle du feu & du glaive : la vûë terrible d'une cruelle boucherie ; la Scêne tragique de mille morts violentes qui se succedent, où plûtôt qui se precipitent les unes sur les autres ne sont capables que de remplir de frayeur & de saisissement les cœurs les plus intrepides.

4.part. sect. 3. En cet état le combat qu'ils livrent à leurs ennemis, n'est qu'une foible image de celui qu'ils éprouvent au dedans d'eux-mêmes. La chair avec ses plaisirs combat contre l'esprit; & l'esprit épris de l'amour d'une fausse gloire, l'emporte sur la chair & sur le penchant pour le plaisir.

VIII.

Si donc les plus libertins sacrifient tous les jours à leurs autres passions, leur penchant pour le plaisir; un homme de bien ne poura-t'il pas le sacrifier à ses plus saintes inclinations; à son amour pour la verité, pour la sagesse, pour l'ordre, pour la justice, pour la perfection? car nous avons remarqué, dans le premier Traité, que ces inclinations ne lui sont pas moins naturelles, que celle qu'il a pour le plaisir; & l'on peut ajoûter icy que soutenuës, comme elles le sont, par la lumiere & la raison; elles n'ont pas moins de

force, que celle du plaisir, & peuvent même l'emporter sur elle : puisque, au sentiment de S. Augustin, l'ame ne souhaite rien avec plus d'ardeur, que la verité.* Est-ce donc que l'amour de l'ordre & de la justice ne poura pas faire dans un Chretien, ce que la passion d'un vain honneur fait dans un payen ?

2. part. sect. 3.

* Quid fortius desiderat anima quã veritatem? tract. 26. in Joan

I X.

Aussi voyons nous des ames qui touchées de ce seul amour de la justice, passent toute leur vie dans une exacte privation de tous plaisirs; dans l'austerité, dans les croix, dans les amertumes. On en a vû qui pour cet amour, ont conté pour rien la perte de tous leurs biens, & les plus cruels tourmens; & qui se sont même trouvées disposées à lui faire le sacrifice de tout leur Estre par l'aneantissement, par la privation des joyes celestes, & par la soufrance des suplices éternels. *Il n'y a rien*, dit Sainte Therêse, *que les ames possedées de cet*

4. part. sect. 3. *amour, ne fissent, & point de moyens qu'elles n'emploiassent pour se consumer entierement, si elles le pouvoient, dans le feu dont il les brûle; & elles soufriroient avec joye, d'estre pour jamais aneanties, si la destruction de leur estre pouvoit contribuer à la gloire de leur immortel époux.* *

* Chat. de l'ame. 6e. demeure. ch. 9. sur la fin.

X.

On ne peut pas pousser plus loin le renoncement à tout plaisir & à tout bonheur; car tant qu'on vit & qu'on subsiste, l'amour peut faire trouver quelque douceur & quelque plaisir jusques dans la soufrance des plus grands suplices: au lieu que dans l'aneantissement il ne s'en peut trouver: parce qu'il n'y a plus de sujet pour les sentir.

XI.

Mais, dira-t'on, le cœur humain ne peut agir que par l'amour du bien; il ne peut donc agir que par l'amour du bonheur: & par consequent il ne peut renoncer à tout bonheur: puis que renoncer à

tout bonheur par l'amour du bon- *4. part.*
heur, eſt une viſible contradiction. *ſect. 3.*

XII.

Je conviens que le cœur humain ne peut agir que par l'amour du bien : c'eſt une ſuite neceſſaire de ſa nature : il ne peut agir que ſelon ce qu'il eſt ; & il eſt eſſentiellement *amour du bien.* Mais l'amour du bien n'eſt pas neceſſairement amour du bonheur, comme l'objection le ſupoſe. L'amour du bien s'étend indifferemment à l'amour du bonheur, à l'amour de la perfection, à l'amour de la juſtice, de la verité, de la ſageſſe. Chacun de ces divers amours eſt eſſentiellement amour du bien ; & il n'y en a pas un qui ne puiſſe & qui ne doive même ſouvent l'emporter ſur l'amour du bonheur, dans la voye de la pieté. On trouve aſſez de perfection dans la ſouveraine verité, dans la juſtice immuable, dans la ſageſſe éternelle, pour meriter qu'on ſacrifie toutes

*4. part. sect. 3.* choses à leur amour, par l'amour du bien.

Qu'on ne dise donc point que ce n'est pas connoistre la nature du cœur humain, que de le croire capable de sacrifier ainsi son propre bonheur; La nature du cœur humain est d'aimer le bien. Or la lumiere de la raison: ou dumoins celle de la foy lui peut faire clairement connoistre que l'amour de la justice, la gloire de Dieu, la conformité à sa sainte volonté est un plus grand bien, que l'amour de son propre bonheur.

J'avouë que quand on ne reflechit point, quand on ne delibere point; l'amour du bonheur & du plaisir l'emporte naturellement sur l'amour de la Justice? Mais pour peu qu'on reflechisse & qu'on connoisse la beauté de l'ordre de la justice; le cœur humain surnaturellement soutenu peut luy faire les plus grands sacrifices de son bonheur, s'il les demande.

XIV.

Il n'y a qu'une chose que les plus genereux amans de la justice ne peuvent jamais sacrifier, & c'est l'amour qu'ils ont pour elle. Leurs plus grands sacrifices n'ont jamais esté jusques là. Ils ont peut-être pû renoncer à cet amas de plaisirs qui doit suivre l'amour, dans l'état de la beatitude: ils ont pû s'exposer aux plus terribles suplices: mais ils n'ont jamais pû vouloir passer jusqu'à renoncer à l'amour de la justice, ni jusqu'à consentir d'être sans l'aimer. Ils ont mis cette justice à la place de toutes choses; & comme elle leur a tenu lieu de tout: il leur a esté aisé de renoncer à tout pour son amour. Mais de renoncer à leur attachement pour cette justice; c'est ce qui ne leur a jamais pû tomber dans l'esprit; & ils ont au contraire cent fois déclaré que toute la violence des demons & les suplices de l'enfer n'étoient pas capables de les

4.part. sect. 3.

4. part. en ſeparer. *Quis nos ſeparabit à ca-*
ſect. 3. *ritate christi?*

XV.

Mais de cette ſeule reſerve n'y-a-t'il pas lieu de conclure que le cœur humain ne peut abſolument ſe dépoüiller de tout ſentiment de plaiſir, de tout amour pour le bonheur; & que ſes plus grands ſacrifices ſont toujours ſoutenus par le ſentiment actuel, ou eſperé de quelque douceur?

XVI.

En effet qu'on y prenne garde de prez; & l'on trouvera que ces grandes ames qui ont fait à l'amour de Dieu & de la juſtice ces genereux ſacrifices que nous admirons aujourd'huy, n'ont paſſé juſques la, qu'en ſe faiſant de cet amour (je dis même de l'amour le plus ſec & le plus denué de toute vivacité & de toute ſenſibilité) un bien qu'elles ont trouvé preferable à tous les biens créés, & capable de les dédommager des plus grandes

pertes

pertes & des plus terribles suplices. 4.part. sect. 3.

Non seulement donc l'objet de cet amour, je veux dire la souveraine justice : mais même l'amour de cet objet leur a paru infiniment aimable. Elles ont mis tout leur bonheur à l'aimer ; & il y a bien de l'aparence que ç'a esté le sentiment vif & actuel de ce bonheur qui les a soutenuës dans ces grands sacrifices.

XVII.

Je ne dis pas neanmoins que le plaisir & la douceur de cet amour ait été la fin de leurs sacrifices ; ni qu'elles n'ayent ainsi aimé Dieu, que pour leur plaisir. Ce seroit visiblement ce qu'un de ces saints Amans apelle *prendre le change*, *& s'aimer soi-même au lieu de Dieu. Au lieu d'aimer Dieu*, dit ce Saint, *pour plaire à Dieu, ils commencent d'aimer pour le plaisir qu'ils ont eux-mêmes és exercices du saint Amour. Au lieu d'aimer ce saint*

4 part. sect. 3. *Amour, parce qu'il tend à Dieu qui est l'aimé; nous l'aimons parce qu'il procede de nous. Or qui ne voit qu'ainsi faisant, ce n'est plus Dieu que nous cherchons: mais que nous revenons à nous-mêmes, aimant l'amour, au lieu d'aimer le bien-aimé.* *

* S. Fran de Sales. l. 9. de l'Amour de Dieu. chap. 9.

## XVIII.

L'amour de ces genereux Amans a donc été exemt de ce retour sur soi-même; & c'est en ce sens qu'il a été d'une grande pureté: mais aprés tout il me paroît qu'il a toûjours été soûtenu par quelque sentiment de plaisir, ou de douceur, ne fusse que celle qui est inseparable de l'acte même de l'amour: car quoique je sois persuadé qu'il faut distinguer le plaisir d'avec l'amour, je ne crois pas neanmoins que l'acte d'amour pris dans la plus grande précision, puisse subsister sans quelque douceur, je dis même au milieu des plus grandes peines. Il ne faut

qu'entendre quelques-uns de ces ſaints Amans s'en expliquer dans les extraits qu'un illuſtre Prelat * a fait de leurs ſentimens.

*4. part. ſect. 3.*

* *Mgr. de Meaux l. 9. ſur les états d'oraiſon.*

XIX.

« L'Amour pur, dit *Sainte Catherine de Gennes*, non ſeulement ne peut endurer, mais ne peut pas même comprendre ce que c'eſt que peine ou tourment, tant de l'enfer qui eſt déja fait, que de tous ceux que Dieu pouroit faire ; & encore qu'il fût poſſible de ſentir toutes les peines des demons & de toutes les ames damnées, je ne pourois pourtant jamais dire que ce fuſſent peines, tant le pur amour y feroit trouver de bonheur, parce qu'il ôte tout moyen & puiſſance de voir ou ſentir autre choſe que luy-même. *

* *Vie de Sainte Catherine de Gênes chap. 28 p. 157.*

« *Sainte Thereſe* que nous avons déja citée, aprés avoir dit, *que les ames poſſedées de cet amour*

4. part. » *soufriroient avec joye d'eſtre pour*
Sect. 3. » *jamais aneanties, ſi la deſtruction*
» *de leur eſtre pouvoit contribuer à*
» *la gloire de leur immortel Epoux;*
ajoûte ces paroles remarquables:
» *parce que luy ſeul remplit tous leurs*
» *deſirs & fait toute leur felicité.*

On voit donc par les paroles toutes de flâmes de ces deux Saintes, quelle douceur elles trouvoient dans l'amour le plus pur: douceur qui, comme je l'ay dit, n'en étoit que le ſoûtien & nullement la fin.

XX.

Mais quand elle auroit eſté beaucoup moindre, il me paroît qu'elle auroit ſufi pour leur faire faire ces grands ſacrifices. L'amour de la ſouveraine juſtice a quelque choſe de ſi beau; il eſt ſi raiſonnable, ſi conforme à l'ordre, & ſi autoriſé par tout ce que nous avons de lumieres, que je ne ſay s'il peut ſubſiſter ſans quelque douceur, & que la plus

petite qu'il renferme me paroît sufisante, secondée par la lumiere & la raison, pour lui donner la force de sacrifier à son objet les plus grands plaisirs. 4. part. sect. 3.

XXI.

Mais, dira-t-on, comment cet amour, quelque doux & quelque fort qu'il fût, pouvoit-il porter ces ames à souscrire à leur aneantissement, puisque ç'auroit été consentir à son extinction?

Je réponds que c'est ce qui marque bien clairement qu'elles n'aimoient pas cet amour à cause du plaisir qu'elles en recevoient, mais simplement pour le bon plaisir de Dieu : puisque dans la suposition que ce bon plaisir se fût trouvé dans leur aneantissement, elles y auroient consenti.

Il est vrai que par-là c'étoit indirectement consentir à l'extinction de cet amour : mais l'amour, quand il est fort, n'a point

4. part. ces considerations ; il ne songe
sect. 3. qu'à plaire actuellement à l'objet qu'il aime, qu'à lui faire de grands sacrifices; qu'à lui signaler son ardeur, & à se consumer lui-même par l'excez de son feu.

XXII.

N'a-t-on pas vû des gens épris d'un amour profane, se donner la mort pour plaire à leur objet? Ils renonçoient par-là au bonheur de l'aimer plus long-tems : mais pleins du desir de signaler leur amour, ils trouvoient dans la courte durée de cet acte une force & une pureté bien superieures à tout ce qu'ils auroient pû marquer d'amour dans la plus longue vie.

XXIII.

J'avouë cependant qu'entre ces extrêmes sacrifices de l'amour profane & ceux de l'amour sacré, il y a une trez-grande difference: mais elle ne sert qu'à faire voir qu'ils sont encore plus faisables

dans l'amour ſacré, que dans l'a- *4. part. ſect. 3.*
mour profane.

Les ſacrifices de l'amour profane ne ſe font que par l'enivrement d'un plaiſir actuel, & que par une eſpêce de tranſport & de trouble agreable qui aveuglent les amans ſur leurs veritables interêts; car s'ils agiſſoient par lumiere & par raiſon, ils ſe garderoient bien de prendre ces partis.

XXIV.

Mais il n'en eſt pas de même dans l'amour de Dieu; la lumiere & la raiſon autoriſent les plus grands ſacrifices dés qu'ils peuvent lui plaire. Cette lumiere & cette raiſon nous le repreſentent ſi infiniment aimable, qu'on voit bien que c'eſt ſuivre leurs leçons, que de l'aimer infiniment plus que ſoi-même, & de lui ſacrifier ſon propre eſtre, ſi cela peut ſervir à ſa gloire: de ſorte qu'éclairées de ces lumieres & ſoûtenuës des charmes de la beauté de la juſ-

4. part. sect. 3. tice, il eſt aiſé que des ames d'une éminente perfection faſſent librement ces ſacrifices : or il eſt viſible qu'alors elles les font, non pas par l'amour du bonheur, mais par le ſeul amour de la juſtice.

## *Precis de ce Chapitre.*

AFin de reduire à quelques chefs diſtincts ce que nous avons dit juſques ici ſur cette queſtion, il me paroît

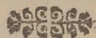
1. Que le cœur humain ne peut s'empêcher abſolument d'aimer le bonheur & le plaiſir, ni renoncer au penchant qu'il a pour la felicité ; mais qu'il peut, par ſon amour libre, s'empêcher d'en ſuivre l'impreſſion, & qu'il le doit même trez-ſouvent.

2. Que par le ſentiment d'un aſſez petit plaiſir, mais actuel & preſent, le cœur humain peut renoncer à une felicité ſolide & durable, ſur tout ſi elle eſt éloignée.

3. Que le seul plaisir d'aimer 4 part. pris dans toute la plus grande sect. 3. précision, sufit pour cela; particulierement s'il est secondé par la lumiere & la raison, comme il l'est lors qu'il a Dieu pour objet.

4. Que bien que dans l'amour de Dieu le cœur humain ne pût faire ces grands sacrifices, si cet amour ne renfermoit par lui-même quelque douceur & quelque plaisir; il peut neanmoins les faire independamment de cet douceur, je veux dire sans y estre porté par l'amour du bonheur & sans raport à son plaisir. L'amour de la justice sufit pour cela.

Aprez tout, ce ne sont là que de simples vûës, que je ne propose sur cette matiere, que pour donner lieu aux décisions des habiles.



4. part
sect. 4.



# SECTION IV.

## *Réflexions sur l'orgueil.*

LA plûpart des gens n'entendent par le terme d'orgueil, que l'amour de la gloire, ou de l'estime des hommes. Mais il me paroît que c'est peu connoître l'essentiel de l'orgueil, que de le réduire là ; il a quelque chose de bien superieur à l'amour de la gloire & de l'estime des hommes; & loin que cet amour entre dans sa nature & dans sa constitution, on peut dire que c'en est l'affoiblissement, la ruine & la dégradation ; & ainsi si l'on veut que cet amour apartienne à l'orgueil, ce ne peut estre que comme un enfant illegitime & qui a degeneré. Ce ne sera donc qu'à ce titre que nous le compendrons dans cette section, & que nous traiterons de ses illusions,

aprés avoir traité de celles du vrai orgueil & de ses caracteres. 4.part. sect. 4.



## CHAPITRE I.

### *Des caracteres & des illusions du vrai orgueil.*

I.

LE vrai orgueil, à le bien prendre, est un sentiment flateur & outré de son propre merite : mais sentiment content & confiant, qui plein de lui-même, ne cherche au dehors ni aplaudissemens, ni satisfaction, ni sufisance. Et ainsi le vrai orgueil loin d'aimer la gloire ou l'estime des hommes, n'a pour elles que du mépris. Il se croit trop superieur à tout le genre humain, pour estre flaté de son estime, ou touché de son aprobation. Ce seroit se ravaler & dégenerer, que d'estre

4 part. susceptible de vanité, de recher-
sect. 4. cher l'aplaudissement des hommes, & d'estre sensible à leurs aclamations & à leur encens. Il est persuadé que c'est leur faire grace, que de soufrir qu'ils l'abordent, & qu'ils osent entreprendre de le loüer. Il ne s'acommode pas mieux de l'ambition, que de la vanité : il regarde comme royautés d'enfans les trônes les plus élevés, & les places les plus honorables. Content de ce qu'il trouve en lui-même, il méprise tout; charges, honneurs, loüanges & distinctions.

II.

Il y a bien de l'aparence que c'étoit de cette passion qu'étoient particulierement touchés les Philosophes du paganisme, dans le mépris qu'ils faisoient des honneurs & des distinctions, & dans la fuite du commerce des hommes. Quelques Auteurs ont pensé que c'étoit un chemin détour-

né qu'ils prenoient pour aler plus seurement à la gloire : Cela a pû avoir lieu en quelques-uns ; mais je suis persuadé qu'il y en a aussi un bon nombre, qui pleins d'eux-mêmes, contens de leurs bonnes qualités, charmés de leur propre merite, & (pour ainsi dire) circonscrits dans le cercle de leur excellence, & guindés à la suprême region de leur esprit, ne regardoient que de haut en bas toutes les choses humaines, & n'avoient qu'un profond mépris pour ce que les hommes estiment le plus. 4.part. sect. 4.

III.

Ce n'est point leur en imposer, que de parler ainsi : il ne faut que jeter les yeux sur Seneque, pour y remarquer tous ces sentimens, & pour se former une juste idée du vrai orgueil. Ce Philosophe regardoit son esprit comme superieur à tout, comme *le Souverain de toutes choses* : * & dans la

* Dominus omnium est, super omnia est. *Epis.* 104.

4.*part.* *sect.* 4. vûë de cette superiorité, *il ne trouvoit rien d'admirable que lui-même.** Il étoit persuadé que tous ses biens étoient au dedans de lui-même; & qu'il étoit d'autant plus hureux, qu'il n'avoit nul besoin de bonheur. * Enfin, *content du charmant spectacle qu'il trouvoit* au dedans de lui-même, il méprisoit, à l'exemple du monde entier, tout ce qui étoit hors de lui. * Voila un leger crayon des modestes sentimens de Seneque. Eh! plût à Dieu que ces orgueilleuses extravagances se fussent évanoüies avec le Paganisme; & qu'on n'en trouvât pas de pernicieux restes jusques dans le Christianisme!

* Miratorque tantùm sui. *l. de vita beata. c.* 8.

* Bona nostra introrsus obversa sunt. Non egere felicitate felicitas nostra est. *l. de provident. c.* 6.

* Sic mundus exteriora contempsit spectaculo sui lætus. *Ibid.*

## IV.

Ce qu'il y a en cela de fâcheux, c'est qu'il n'est pas aisé de discerner ceux qui sont frapés de cette

maladie. La raiſon eſt que le Chri- 4. part.
ſtianiſme a des principes qui mé- ſect. 4.
nent naturellement à preſque tous les devoirs exterieurs que la Philoſophie payenne exigeoit de ſes orgueilleux diſciples. Se croire, par l'eſprit, ſuperieur à toutes les choſes ſenſibles & corporelles : mépriſer la gloire humaine, les honneurs, les charges, les diſtinctions & les fortunes : fouler aux pieds les richeſſes; n'avoir nul beſoin de ce que les hommes apellent felicité; trouver tout ſon bonheur au dedans de ſoi-même: y poſſeder les vrais biens, la plenitude de tout bien : fuir même autant qu'on le peut le commerce des hommes; ce ſont devoirs également communs à la Philoſophie payenne & à la chrétienne. Ils ne different que du côté du principe : car dans la premiere, c'étoit l'orgueil qui les dictoit; & dans la ſeconde, c'eſt la juſte connoiſſance de ſoi-même & de la verité.

V.

4. part. sect. 4.

Dés qu'un homme connoît la nature de son ame, sa distinction d'avec le corps; la maniere singuliere de sa creation, son immortalité, sa destination à connoître & aimer Dieu : le prix de sa rédemption; sa vocation à une gloire immortelle; la facilité qu'elle a à trouver Dieu au dedans d'elle-même; *Regnum Dei intra vos est*: les étroites communications & les faveurs singulieres qu'elle en reçoit quelquefois :-si tôt, dis-je, qu'un homme connoît bien ces avantages, il ne peut plus avoir que du mépris pour tout ce qu'on apelle fortunes, honneurs, dignités, distinctions; il n'a plus de goût pour tout ce qui fait le plus vif plaisir des personnes du siecle : il fuit méme, autant qu'il peut, leur commerce : il devient tout interieur, tout spirituel; & l'on peut dire de cet homme, à beaucoup plus juste titre, que la

Philoſophie payenne ne le dit de son Sage : Que *content du bien immenſe qu'il trouve au dedans de lui-méme, il mepriſe tout ce qui eſt au delà. Exteriora contemſit ſpectaculo ſui lætus.* 4. part. ſect. 4.

VI.

Mais en méme tems que ce Chrétien à ſe regarder dans ces vûës, mépriſe ainſi toutes choſes ; il ſe mépriſe encore plus lui-méme, à ſe regarder par cent autres endroits : car l'homme eſt un ouvrage à pluſieurs faces, & d'une fort inégale perſpective. C'eſt donc un humble orgueil, que celui du Chrétien : orgueil qui l'éleve au deſſus de tout, à force de l'aprocher de Dieu ; mais humble orgueil qui l'abaiſſe au deſſous de tout pour plaire à Dieu.

VII.

C'eſt preſque là l'unique marque à laquelle on peut diſcerner de quelle nature eſt l'orgueil d'un Chrétien. Sans cela, qui peut s'aſ-

4. part. ſurer que ce ne ſoit pas par un or-
ſect. 4. gueil tout payen, qu'un bel eſprit content de la ſuperiorité de ſon genie, témoigne tant de mépris pour tous les objets qui cauſent tant d'ardeur & tant de mouvemens inquiets au reſte des hommes?

Qu'un ſavant plein de ſon érudition, a tant d'indiference pour les richeſſes periſſables?

Qu'un devot enflé de ſa regularité pour les devoirs du Chriſtianiſme, ne regarde le reſte des hommes que comme une nation profane; & ſe dit ſourdement tant de fois par jour ce mot phariſaïque : *Non ſum ſicut cæteri hominum*?

Qu'une vierge bouffie de ſa continence, croit toute la terre couverte d'un deluge d'impureté?

VIII.

N'eſt-ce point par quelque ſecrete ateinte de ce mal, que cet homme dans une occaſion publi-

que de joye, pendant que tout le monde s'abandonne aux doux mouvemens de cette passion, demeure d'un froid à glacer? 4. part. sect. 4.

Que cet autre choisi pour remplir une des premieres places de l'Etat, paroît d'un morne desolant au milieu des plus flateuses aclamations?

Que ce troisiéme vivement ataqué sur ses mœurs, ou poussé avec chaleur sur ses sentimens, affecte une indolence & une immobilité de statuë. Il est toûjours certain que l'orgueil ne peut pas porter plus loin le mépris des hommes, que par cette seche insensibilité pour leurs injures & leurs insultes.

Pour moy, j'avouë que mon orgueil se sentiroit bien moins blessé de me voir rendre parole pour parole, chaleur pour chaleur, vivacité pour vivacité; que de me voir traité d'un souris dedaigneux, ou d'un fier silence: car rien ne pique tant mon or-

4.part. gueil, que le mépris orgueilleux
Sect. 4. qu'on me témoigne.

IX.

Cela fait voir qu'il y a de deux ſortes d'orgueil : l'un inſenſible & pour ainſi dire invulnerable, par la haute ſituation où il s'eſt placé; & l'autre d'une delicateſſe à ſentir les plus petits coups, & à en eſtre bleſſé. Le premier eſt bien ſuperieur au ſecond ; & c'eſt n'eſtre orgueilleux qu'à demi, que de ſe trouver ſi ſenſible.

X.

Vous vous plaignez qu'on ne vous parle pas, qu'on ne vous regarde pas, qu'on vous tourne le dos ; vous n'avez gueres d'orgueil.

Vous vous choquez de ce que dans la diſtribution des charges & des emplois, on vous prefere des gens infiniment au deſſous de votre merite ; & l'on fait paſſer avant vous des perſonnes ſans naiſſance, ſans valeur, ſans honeur. Que votre orgueil eſt foible !

Vous ſautez aux nuës dés qu'-on vous dit une parole de travers: vous rendez injure pour injure; vous n'étes point content que vous ne vous ſoïez vangé. Quelle pauvreté! Où eſt votre orgueil? 4.part. ſect. 4.

XI.

Le vrai orgueil eſt bien plus genereux : comment ſe choqueroit-il des airs ou des paroles deſobligeantes, ou inſultantes? il ne s'en aperçoit pas. Comment ſe bleſſeroit-il de l'injuſtice qu'on lui fait dans la diſtribution des emplois honorables? il n'a pour les plus élevés qu'un vrai mépris. Comment ſe vengeroit-il des injures? il ne les ſent pas, elles ne vont pas juſqu'à lui : de la place qu'il occupe à celle de ſes ennemis il y a une diſtance infinie; & tout paroît petit, tout eſt canaille pour lui dans cette diſtance.

XII.

Vous vous défendez avec empreſſement d'une honêteté qu'on

4. part. sect. 4. vous fait, d'une loüange qu'on vous donne; du pas qu'on vous ofre, d'un fauteüil qu'on vous presente: vous vous agitez, vous refusez, ou enfin vous ne les acceptez qu'en rougissant. Vous avez peu d'orgueil, & peut-estre aussi peu d'humilité. Vous ne vous défendez de ces ofres, que parce que vous les regardez comme honorables; & qu'en les acceptant, vous craignez qu'on ne vous blâme d'usurper des honneurs qui ne vous conviennent pas. Le vrai orgueil ne craint rien, parce qu'il se croit superieur à tout. Il ne se défend de rien, parce qu'il est persuadé que tout lui est dû; il ne sait ce que c'est que rougir en prenant les places les plus honorables, ne doutant point qu'il ne les honore plus qu'il n'en est honoré.

XIII.

Il n'y a que la Philosophie Chrétienne, il n'y a que l'atente d'une

gloire immortelle qui puisse nous mettre en état de soufrir tranquillement les injures & les insultes; & nous faire regarder les petits honneurs de cette vie assez indiferemment pour les refuser sans fierté, ou les accepter sans honte, selon qu'on le juge à propos. 4. *part.* *sect.* 4.

XIV.

Suivant cela, on peut dire qu'il y a un orgueil payen & un orgueil Chrétien, dont les éfets sont assez semblables. Et c'est cette ressemblance qui rend la conduite & les actions des Chrétiens fort équivoques & les principes de ces actions fort difficiles à démêler, & qui par là leur devient une source feconde d'illusions.

XV.

Combien de gens croïent ne mépriser les charges, les emplois, les dignités, que par Christianisme, qui ne les méprisent en éfet que par un orgueil tout payen? Quelque hautes que soient ces

4. part. sect. 4. dignités, on les trouve encore trop basses pour son propre merite; en un mot, on les trouve indignes de soy.

XIV.

Un homme ne prend presque nulle part aux plaisirs de la vie & de la societé; il fuit même, tant qu'il peut, le commerce des hommes. Il ne donne ses paroles que par conte, & comme à regret. Le silence, la retraite & la solitude font tous ses charmes; il mene une vie seche & austere, & n'a presque nul soin de son corps. A voir tous ces dehors dans un Chrétien, qui ne le croiroit dans une pratique exacte des Conseils Evangeliques; qui ne jugeroit que c'est par le commerce secret qu'il a avec Dieu, qu'il renonce à celuy des hommes; que ce sont les charmes de ce commerce, ou du moins l'esperance des vrais biens, qui le détachent des plaisirs, des aises,

des

des commoditez de la vie? Peut-être se flate-t-il lui-même d'estre dans ces dispositions ; & cependant il se peut fort bien faire que ce soit un orgueil secret qui le soûtient dans ces pratiques. Il ne trouve rien digne de lui dans le commerce des hommes. Il ne remarque dans leurs divertissemens, qu'amusemens d'enfans, & que badineries ; que secheresse ou puerilités, dans leur conversations ; que vanité, qu'instabilité, que legereté dans leur esprit : qu'interest, que duplicité, que fourberie dans leur cœur ; & se disant sourdement sur tous ces articles, qu'il n'est point fait comme cela ; il en conclut aussi imperceptiblement, qu'il n'est point fait pour prendre part à ce commerce, & s'en retire comme naturellement, par l'impression secrête de son orgueil, sans que la religion y ait d'autre part que celle de lui fournir quelques idées

4. part. sect. 4.

4.part. ſpecieuſes propres à colorer cet-
ſect. 4. te retraite, & à s'en cacher à lui-meſme le veritable principe.

XVII.

* Bon Dieu ! par combien d'endroits le fond de nôtre conduite, le principe de nos actions, & nos vrais motifs nous ſont-ils cachez ! Que toutes nos aparences, quelque belles qu'elles ſoient, ſont trompeuſes ! Qu'il eſt dangereux de s'y fier ! qu'il eſt peu ſeur de cõter ſur ce qui ſe paſſe ſur la ſurface de l'eſprit, peu ſeur meſme de s'en raporter au premier témoignage de ſon cœur ! Il faut ſans ceſſe rentrer dans ce cœur, l'obſerver, le ſuivre, le ſonder, le penetrer, l'aprofondir, le developer ; & conter qu'aprez tout cela il nous en fera encore bien acroire, & que par cent tours de ſoupleſſes, par cent nouvelles ruſes, il ſe dérobera à nos ſoins & à nôtre vigilance.

XVIII.

La grande difference qui me paroît entre l'orgueil & l'amour de la gloire ou de l'estime, est que celui-cy doit estre poli, honete, civil, plein d'égards, de considerations & de bienseances: nuls chemins ne ménent plus droit à ses fins, nuls moyens ne sont plus propres à lui ménager l'estime des hommes; au lieu que celui-là doit estre incivil, impoli, grossier & brutal: parce que parfaitement indifferent pour l'estime des hommes, il ne croit pas devoir avoir pour eux aucuns égards. 4 part. sect. 4.

XIX.

Aussi à regarder l'orgueil sur ce pied-là, je ne puis estre du sentiment d'un judicieux Ecrivain, qui paroît ne regarder l'orgueil que comme *un don de la sagesse de nôtre Auteur, qui s'en sert pour nous défendre des abaissemens de la volupté.* Car je ne crois pas im-

4. part. possible qu'un cœur plein d'orgueil s'abandone aux plus brutales voluptés. Un cœur qui ne rougit de rien, & qui ne craint point le mépris des hommes, n'est gueres disposé à s'apercevoir des abaissemens de la volupté. Il croit au contraire pouvoir doner le prix aux choses, & les anoblir par l'usage qu'il en fait. Il n'y a que l'amour de l'estime des hommes & la crainte de leur mépris qui soient naturellement propres à moderer le cœur sur l'usage de la volupté ; & il est vrai aussi que l'Auteur dont je parle, n'entend gueres, par l'orgueil, que l'amour de l'estime.

sect. 4

XX.

Suivant ce qu'on vient de dire des caracteres de l'orgueil, on aura, sans doute, peine à croire qu'une telle passion puisse tenir long-tems dans un cœur qui se connoît un peu, & qui peut tous les jours remarquer en soy-mesme, tant de foiblesses,

tant de basseſſes, tant de pau- *4. part.*
vretés. J'avouë que rien n'eſt *ſect. 4.*
plus propre à bannir l'orgueil, que cette vûë, & que cette conoiſſance de ſoi-même. Mais un orgueilleux ſait bien s'ôter cette vûë, & ſe dérober cette conoiſſance. Toûjours plein de lui-même, enflé d'une vûë generale & confuſe de ſon excellence, il ne ſe regarde preſque jamais que par ſes beaux endroits; & ſe cache tant qu'il peut tous les mauvais. S'il a quelques talens, quelques qualités extraordinaires d'eſprit, ou de corps, il ne les perd jamais de vûë; il les obſerve, il les étudie, il les rehauſſe, il les compare avec ce qui paroît dans les autres hommes, & il ne trouve rien en ceux-cy, qui ne lui ſoit infiniment inferieur. Perſonne n'a plus d'eſprit que lui: nul n'a plus de jugement, plus de bon ſens, plus de fineſſe, plus de goût, plus de diſcernement, plus de

4. part. sect. 4. de justesse, plus de solidité. Le ciel ne forma jamais un meilleur cœur que le sien ; il ne s'en trouve point de plus droit, de plus genereux, de plus grand, de plus élevé, de plus desinteressé. Il se fait des vertus de tous ses vices: transforme la prodigalité en liberalité, l'avarice en économie, la colere en zele de la justice, la poltronerie en prudence. S'il apperçoit, dans sa conduite, quelques défauts si grossiers, qu'il ne puisse ni les déguiser, ni se les dissimuler, il s'en prend à la surprise, à l'inadvertance, à la rapidité des premiers mouvemens ; & aprez tout, il en apelle à ce fond d'honeur, de probité & de religion dont il pretend qu'il a le cœur pénetré. Faut-il s'étoner si aprez avoir fait de sa persone, un portrait si fini ; il se met dans la plus belle situation, dans la place d'honeur, au plus haut éta-

ge de ſon eſtime, & nonſeule- 4.*part.*
ment au deſſus du reſte des hom- *ſect.* 4.
mes ; mais auſſi en quelque façon au deſſus de lui-méme, comme parle un Prophete : *In mirabilibus ſuper ſe* ? Voilà de quelle maniere l'orgueil trouve l'art de tenir dans un cœur, malgré les continuëlles experiences, des plus humiliantes foibleſſes.

XXI.

Mais il eſt tems de conſiderer cette paſſion dans un degré un peu moins guindé, & comme voulant bien s'humaniſer, juſqu'à ne trouver pas l'eſtime des hommes indigne d'elle, & juſqu'à ſe faire un honeur & une gloire de leurs aplaudiſſemens. C'eſt la plus ordinaire idée qu'on attache communément au terme d'orgueil. C'eſt donc ſous cette idée qu'il en faut traiter preſentement.

4 part. sect. 4.



## CHAPITRE II.

*Reflexions sur les illusions, & les mauvais effets de l'amour de la gloire, & de l'estime des hommes.*

I.

L'Amour de la gloire est une inclination démesurée d'exceller, de se distinguer, de s'élever, de primer. Mais pour bien comprendre l'esprit & l'essentiel de cette passion, il faut prendre garde que cette distinction, cette élevation, cette primauté qu'elle recherche, ne sont pas simplement celles qui font exterieurement la difference des conditions. Un homme possedé de cette passion pouroit cōmander à toute la terre; se voir l'arbitre souverain de la fortune de tout l'univers, &

avoir pour esclaves des têtes couronnées, sans être content. La distinction & l'élevation qu'il cherche particulierement, est celle qu'il peut avoir dans l'esprit des autres hommes : c'est-là qu'il ambitione les premieres places ; qu'il desire d'être honoré & de commander. Oüi, l'amour de la gloire donne (comme je l'ay remarqué dans le second Traité) * une telle passion d'estre bien dans l'esprit des hommes ; que quelque bien placé qu'on soit dans le monde, fut-ce sur le premier Trône ; on se croit mal situé & malhureux, si l'on n'est également bien situé dans l'esprit des hommes. On peut donc dire que l'amour de la gloire, ou l'orgueil mitigé est une recherche vive & ardente des premieres places dans l'esprit des hommes.

4. part. sect. 4.

* IX. Reflexions.

II.

Observez que je dis dans l'esprit des hommes, & non pas sim-

4.part. plement dans le cœur : pour marquer que c'est une place honorable ; place d'estime & d'admiration , & non pas simplement une place d'affection. Ce n'est pas que cet espéce d'orgueil ne soit aussi trez-aise d'avoir une bonne place dans le cœur : mais c'est qu'il compte pour rien , celle du cœur , sans celle de l'esprit. Qu'on l'aime tant qu'on voudra : qu'on l'assûre qu'on est pour lui plein de zele , plein de charité, prest de le servir , &c. si on ne l'estime , il n'est pas content; de sorte que comme on n'est point maître de son estime , & qu'on dispose mieux de son cœur ; on a beau témoigner de l'affection aux gens ; cela ne sert qu'à les desoler , si on leur a laissé voir qu'on ne les estime pas.

sect. 4.

III.

Quoique cette passion se trouve dans tous les hommes , & peut-estre même dans un degré assez

égal ; elle ne s'y fait pourtant 4. part.
pas également sentir. Son impres- sect. 4.
sion sur les esprits dépend de leur plus ou moins de finesse & de delicatesse. Un regard, un souris dedaigneux, un compliment ambigu sont pour un esprit fin autant de coups de glaives. Au contraire il s'en trouve d'autres d'une stupidité à n'estre pas touchés des paroles les plus méprisantes, ni des plus grosses insultes. Il y a entre ces deux sortes d'esprits une difference assez semblable à celle qui se trouve entre la peau d'un crocheteur & celle d'une jeune personne élevée delicatement.

IV.

D'où vient que la même loüange donnée à deux differens esprits qui la meritent aussi peu l'un que l'autre ; plaît infiniment à l'un, & choque l'autre si vivement ? Est-ce que l'un a moins d'orgueil que l'autre ? point du

4. part. sect. 4. tout : c'eſt que le coup qui en eſt porté au cœur de l'un, n'a rien que d'agreable ; au lieu que le cœur de l'autre en reçoit une trez-cuiſante bleſſure.

V.

Mais d'où vient encore que le même coup a fait dans ces deux cœurs de ſi differentes impreſſions, c'eſt que ces coups ne parviennent au cœur qu'en paſſant par l'eſprit. Or c'eſt dans l'eſprit que ces coups prennent leur détermination & leur teinture; c'eſt dans l'eſprit que ces fleches s'empoiſonent, ou s'adouciſſent. Un eſprit fin, delicat & perçant diſcerne dans une même expreſſion, outre l'image naturelle qui s'ofre d'elle-même à tout le monde, certaines idées détournées, mais malignes & outrageantes, que le commun des eſprits n'aperçoit point ; qui cependant ſont les principales dans l'intention de celui qui parle, & qu'il

n'atache ſecretement à ſon expreſſion, qu'à deſſein qu'elles portent juſqu'au cœur. C'eſt donc ce qui arrive à ces deux eſprits dont je parle : L'un diſcernant ces idées malignes & détournées, l'impreſſion deſagreable lui en paſſe juſques au cœur ; au lieu que l'autre s'en tenant au premier ſens qui s'ofre naturellement, & qui n'a rien que de flateur, l'impreſſion qui en reſulte dans le cœur, n'a rien que de doux. Et ainſi, à parler proprement, ſi de ces deux hommes l'un eſt plus malhureux que l'autre ; ce n'eſt pas qu'il ait plus d'orgueil, c'eſt qu'il a plus d'eſprit : tant il eſt vrai que les plus ſpirituels ne ſont pas toûjours les plus hureux ; & qu'il eſt quelquefois bon de n'avoir pas tant d'eſprit.

4. parti ſect. 4.

V.

L'eſprit eſt à l'égard d'un cœur orgueilleux, ce qu'eſt le tiſſu de la peau à l'égard du cerveau. Un eſ-

4.part. prit fin eſt une peau fine; & tranſ-
ſect. 4 met comme elle une impreſſion trez-vive au cœur. Un eſprit dur & groſier eſt une peau dure & & groſſiere, & ne tranſmet, comme elle, qu'une foible impreſſion.

VI.

Mais il y a cette grande diference de la ſenſibilité du corps à celle de l'eſprit, qu'on peut naturellement remedier à la premiere. L'exercice & le travail endurciſſent les organes, & forment ſur la peau une eſpêce de cal qui la rend moins ſenſible: au lieu que le travail & l'exercice de l'eſprit ne ſervent qu'à l'afiner & le ſubtiliſer. Il n'y a que la grace de Jeſus-Chriſt, grace d'humiliation & d'aneantiſſement, qui puiſſe former ſur l'eſprit un cal capable d'émouſſer ſa ſenſibilité.

VII.

Quoique l'orgueil ſoit aſſez ſemblable dans tous les hommes, ſi la grace de Jeſus-Chriſt n'y

met de la difference. Il n'eſt pour- 4 part
tant pas, dans tous, d'une égale ſect. 4.
étenduë. Il y en a qui veulent être bien placés dans l'eſprit de tout le genre humain ; & qui ne ſeroient pas contens, s'ils ſavoient n'avoir pas dans l'eſprit d'un crocheteur, ou d'un valet, la place qu'ils croyent dûë à leur merite. Ce fut là proprement la meſure de l'orgueil d'Aman.

Il y en a d'autres qui negligent aſſez l'eſtime du peuple & des gens du commun, & qui ne cherchent que celle des perſones de qualité & de naiſſance.

Quelques-uns ſe retranchent à être bien placés dans l'eſprit de ceux qui ſont les plus diſtingués dans toutes les profeſſions.

Il s'en trouve qui ſe reſerrent encore d'avantage, & qui ſe contentent de primer dans l'eſprit de ceux de leur profeſſion, de leur corps, de leur ſocieté.

Ainſi l'orgueil d'un ho mme

4.part. d'épée ne recherche guéres l'estime
Sect. 4 que des gens d'épée, & negligera assés celle des gens de robe.

Un homme de Bareau en est à peu prés de même sur l'estime de ceux qui ne sont pas de sa profession. Ce n'est pas qu'il ne souhaite d'être honoré & respecté de tout le monde. Mais pourvû qu'on lui rende exterieurement ces marques de distinction ; il se souciera peu de passer pour un éloquent Orateur dans l'esprit de la plûpart des gens.

L'orgueil d'un Ecclesiastique, ou d'un Pasteur va plus loin ; & comme il a, par son caractere, relation avec toutes les conditions; & souvent même des relations de confiance & de confidence ; il n'y a guéres de gens dans l'esprit de qui il ne souhaite tenir le haut bout.

L'orgueil d'un Savant est beaucoup plus reserré. Il se borne

d'ordinaire à l'eſtime de trois, ou quatre illuſtres Savans dans un Royaume ; & pourvû qu'il y parvienne, il mépriſe fort le jugement du reſte des hommes, & ſe ſoucie peu quelle place il occupe dans leur eſprit. 4. part. ſect. 4.

C'eſt encore là aſſez le caractere & la ſphere de l'orgueil d'un devot. Enfin il y en a dont l'orgueil ſe met encore plus à l'étroit. Il ſe borne ſouvent à l'eſtime d'une ſeule creature. On ſe fait un Heros, ou une Heroïne ; & l'on termine tellement toute ſon ambition à être bien dans ſon eſprit ; que pourvû qu'on y emporte la premiere place ; on n'a plus que de l'indifference, & quelquefois même que du mépris pour l'eſtime du reſte des hommes.

VIII.

Mais il ne faut pas croire que l'orgueil pour ſe retrancher ainſi, en ſoit moindre. Il eſt vrai qu'il a moins de latitude : mais

4. part. sect. 4 en recompenſe il a beaucoup de force. Il réünit par raport à un méme ſujet, ce que l'orgueil des autres répand ſur pluſieurs. Et comme les forces réünies ont beaucoup plus d'activité & d'éficace, que lors qu'elles ſont diſperſées; on peut dire que l'orgueil ainſi retranché eſt le plus violent de tous.

## I X.

Heureux qui met toute ſon ambition à plaire à Dieu! & qui ne cherche de gloire qu'en lui, ni de place honorable qu'auprez de ſa ſouveraine majeſté! qu'une telle ame mépriſe aiſément & ſaintement les jugemens des hommes! qu'elle ſe ſoucie peu de leur eſtime & de leur aprobation! Il n'y a que cet orgueil qui ſoit innocent & permis. Il n'y a que lui qui ſoit compatible avec l'humilité?

X. 4. part. sect. 4.

De quoy n'est point capable l'amour d'une fausse gloire ! un cœur qui en est épris, n'épargne rien pour y parvenir. Il met tout en œuvre pour se distinguer & se faire valoir. Il use de mille adresses pour cacher ses defauts, & pour produire ses bonnes qualités, sans paroistre les vouloir laisser voir. Il prend tour à tour les airs de modestie, de retenuë, de pudeur, pour donner par là un nouveau sel & un vrai relief à ce qu'il feint de cacher ; ou pour suprimer avec merite, ce qu'il ne pouroit decouvrir, sans honte. Toujours en quête pour les louanges & les aplaudissemens ; il ne perd nulle occasion de se faire encenser. Il paye luy-même l'en-

4. *part.* *sect.* 4.

cens : il va au devant de ceux qui portent l'encensoir; & dés qu'il les voit venir à lui; il s'arête; en apparence par une feinte modestie : & en effet pour mieux gouter cette flateuse vapeur. Mais si le bras de ceux qui l'encensent est trop foible: mettant bas toute pudeur, il prend lui-même l'encensoir, & ne rougit pas de s'en donner à pleine main, & de faire à son pretendu merite une justice qu'on luy denie.

XI.

Mais aprez s'estre rendu cette justice, on pretend bien estre en droit de l'exiger des autres. S'ils ne satisfont pas d'eux-mêmes à cette taxe, on ne manque gueres de moyens de les executer. La langue est le principal huissier que

l'on charge de cette commiſſion. 4.part.
Active & remuante, maligne & ſect. 4.
medifante comme elle eſt, elle a bientôt enlevé les bonnes qualités du prochain, & manifeſté les mauvaiſes; & c'eſt delà que naiſſent les plus noires médiſances.

XII.

Il y a des gens qui ne médiſent que pour médire; je veux dire que pour ſe faire un métier & un exercice de la médiſance. Ces eſprits ne ſont pas toûjours ceux qui bleſſent le plus la reputation du prochain. On conte d'ordinaire auſſi peu ſur ce qu'ils diſent, que ſur ce que debitent les menteurs de profeſſion.

XIII.

Mais un orgueilleux qui veut affoiblir le merite de ceux qui

4 part. sont en lice avec lui, & qui peuvent lui disputer la gloire & le rang où il aspire ; s'y prend beaucoup plus adroitement. Il ne manque gueres à les loüer par quelques endroits qui sont pour lui sans consequence ; & ces préludes ne lui servent que de moyens de s'atirer creance dans le mal qu'il a dessein d'en dire, & de pouvoir impunément enfoncer le poignard dans le cœur. C'est un bon garçon, dit-il, c'est une humeur enjoüée, officieuse, toûjours prête à rendre service : c'est bien domage qu'il n'ait point de jugement, & qu'il manque de conduite.

sect. 4.

## XIV.

Si la médisance ne sufit pas : on sait bien apeler la calomnie au secours. Cet Ecclesiastique, dit-on, a d'excellentes qualitez : il

a beaucoup d'eſprit & d'érudition & de grands talens pour la chaire ; mais malhureuſement il n'a point de pieté : on ne ſait meſme s'il a de la religion , ni s'il croit bien ce qu'il faut croire. Qui ſe défieroit qu'un homme qui commence par dire tant de bien d'un autre , & qui n'en vient au mal qu'avec peine & en gémiſſant ; eut le front de le controuver & de l'impoſer. 4. part. ſect. 4.

## XV.

Ce ſont les ruſes & les adreſſes ordinaires dont l'orgueil ſe ſert pour decrediter ceux qui lui font ombrage , & pour rompre en viſiere à ceux qu'il trouve ſur ſa route ; ſes artifices lui ſont ſouvent inconus à lui-meſme. Celui en eſt un des plus uſités , pour retarder la courſe de ceux qui le devancent dans le chemin de la gloire , que de faire valoir le

4. part. sect. 4. merite des plus éloignés. Il s'atend qu'en donnant ainsi le change, il fixera la course des premiers, & se donnera tout le tems d'ariver avant les autres.

## XVI.

D'où vient qu'en presence de témoins on conteste quelquefois avec tant de chaleur, une verité qu'on seroit prest à reconoître dans un teste à teste particulier? Ce n'est pas qu'on ait de l'aversion pour cette verité; mais c'est qu'on s'aime encore mieux soi-mesme. C'est qu'on a honte d'estre vaincu, non pas par la verité, mais par celui qui la propose & qui la défend. C'est enfin qu'il en coûteroit trop à la propre sufisance; & que l'on craint que cela ne lui fit bréche dans l'esprit des témoins de cette contestation. Orgueil mal entendu! comme s'il n'y avoit pas incomparablement plus de gloire à

cederà la verité, qu'a se battre 4. part.
sottement à la perche, sans pou- sect. 4.
voir s'en dégager, ou éluder sa force victorieuse ; & comme si la reputation d'esprit droit, sincere, équitable & de bonne foy n'étoit pas infiniment preferable à celle d'un esprit de vetille & de chicane.

XVII.

Un homme est grand parleur. Il défraye, ou plûtôt il désole perpetuellement les compagnies par les ennuyeux recits de ses hureuses avantures, de ses exploits, ou de ses beaux endroits. Un autre l'écoute dans un froid silence, & se contente d'entrecouper ces recits de quelque souris malin, ou de quelque coup d'œil sur ceux de la compagnie qu'il croit les plus intelligens : qui des deux a le plus d'orgueil ? C'est ce que je ne deciderai pas : mais il me paroît que l'orgueil du second prend un chemin couvert qui

4. part. méne bien plus droit à ſes fins.
ſect. 4.

## XVIII.

Que penſez vous que pretende cette femme qui done regulierement toutes les matinées à conſulter ſon miroir ? Vous la croyez toute occupée de cette glace. Elle n'y penſe pas plus qu'un homme qui regarde par ſa fenêtre ce qui ſe paſſe dans la ruë, s'occupe des vitres au travers deſquelles il regarde. La vûë de cette femme ſe porte bien plus loin. Ce n'eſt pas ce miroir qu'elle regarde, c'eſt ſa propre figure. Ce n'eſt point même dans ce miroir qu'elle la regarde : c'eſt dans un autre miroir qui ne paroît point, & qui termine cependant toute ſon attention. En un mot c'eſt dans l'eſprit des hommes qu'elle regarde ſa figure. Elle obſerve quel effet elle y fera ; qu'elle place elle y occupera. Elle ne done pas un coup d'œil ſur ſa figure,

qu'elle n'en done un autre ſur la place qu'elle ſouhaite dans l'eſprit humain ; & ſemblable à ces Peintres qui retouchent cent fois leur tableau, pour lui meriter une place honorable dans la Galerie des Peintures ; cette femme payenne retouche cent fois par jour, ſa profane figure, à deſſein de lui ménager la premiere place dans l'eſprit humain : & elle ne quitte point ſon miroir contente d'elle-même, qu'elle ne puiſſe ſe flatter que ſa figure deviendra dans cette galerie d'idées, l'idole & le digne objet des adorations & de l'encens de tous ceux qui l'aborderont. Innocente & modeſte occupation ; & bien digne d'une femme chrétienne !

4. *part.* *ſect.* 4.

XIX.

On offre à un homme une faveur, un bienfait, un poſte honorable. Il le refuſe & s'en défend vivement. Cela eſt ambi-

gu. Quelque tems aprez, en pareil cas, on ne songe pas à lui rien offrir. Il s'en pique & regarde cet oubli comme une grosse injure. Par là l'équivoque du refus est levée. Ce n'est pas qu'il n'aimât l'honeur de ce poste, & ces autres avantages? mais c'est qu'il aime encore mieux la gloire de paroître superieur à tout cela.

4. part. sect. 4.

XX.

Par cent airs étudiés, cent gestes differens; & cent manieres empressées un homme à un Sermon se tuë de faire remarquer les beaux endroits d'un Prédicateur Chrétien. Celui-cy ne songe qu'à précher Jesus-Christ; & celui-là ne pense qu'à se prêcher lui-même; & à faire remarquer qu'il remarque bien.

XXI.

Les altes que fait un Prédicateur à la fin de chaque point de son Sermon, n'avoient d'abord

été inſtituées que pour laiſſer 4.p ra.
prendre halene à ſes poumons: lect. 4.
mais qu'il eſt aujourd'huy de Predicateurs qui ne s'en ſervent que pour chercher dans les yeux & la contenance de leur auditoire, dequoi faire prendre halene à leur orgueil!

XXII.

Qu'il eſt malaiſé à un Predicateur de ſoutenir ſans chagrin, & ſans abatement l'inaplication & l'ennui peints ſur les yeux d'un reſpectable auditoire! Mais il eſt encore plus difficile de ſoutenir avec une vraie modeſtie les marques ſenſibles de ſon aplication & de ſon aplaudiſſement. Ce ſont pourtant deux extremités preſque également inévitables à un Predicateur. Et puis jettez vous inconſidérement dans ce miniſtere ſans la vocation de celui qui ſeul peut rendre modeſtement éloquens les plus grands Predicateurs, & humblement en-

4. part. nuyeux les plus petits! car il ne
Sect. 4. faut pas moins de grace pour l'un, que pour l'autre.

XXIII.

Quelque violent que soit l'amour du plaisir, il est certain que l'amour de l'estime & de la gloire l'emporte encore au dessus de lui. On craint la douleur non seulement de la même force dont on aime le plaisir; mais beaucoup plus violemment. Et cependant l'experience fait voir que la passion pour l'estime & la gloire peut soutenir le cœur humain: je ne dis pas simplement dans la privation des plaisirs; mais même dans l'épreuve des plus violentes douleurs. N'étoit-ce pas ce qui soutenoit autrefois, dans de si dures situations, & de si penibles états ces faux braves de l'antiquité; je veux dire les Stoïciens? N'est-ce pas encore ce qui anime aujourd'huy dans les plus grands perils & les plus

violentes entreprises ces Braves 4.part.
& ces Heros de nos jours? N'est- sect.4.
ce point enfin ce qui dans les severes exercices de la vertu, soutient souvent imperceptiblement une partie des Superieurs, des Magistrats, & de ceux qui sont à la tête des grands Corps? On les croit, par les qualités de l'esprit & du cœur, aussi bien que par leurs Charges, fort superieurs à ceux qu'ils gouvernent; & souvent il arrive que l'amour de leur estime les en rend esclaves; & que c'est à cet amour qu'ils sacrifient leurs aises, leurs commodités, leurs divertissemens & la plûpart de leurs passions: de sorte que c'est de ces malhureux personages qu'on peut justement dire, aprez un illustre Auteur, *que leur vertu n'iroit pas si loin, si la vanité ne lui tenoit compagnie.*

XXIV.

Rien ne fait mieux voir com-

4.part. sect. 4. bien cet amour de l'estime & de la gloire est propre à nous faire illusion, & de quelle importance il est de le suivre dans ses divers détours, d'éclairer ses faux-fuyans, & d'observer une partie de ses seductions. Continuons donc aprez l'avoir consideré en lui-même, de l'examiner dans ses deux principaux ruisseaux, *la vanité & l'hipocrisie*; qui se divisent encore chacune en diverses branches.



## CHAPITRE III.

### *Sur les illusions de la vanité.*

### §. PREMIER.

*Vanité ridicule qui se fait valoir par de faux titres de gloire.*

I.

L'Homme étant aussi estimable qu'il l'est, par ses qualités essentielles, quelle extrava-

gance n'eſt-ce pas à lui, de negliger ces vrayes ſources d'eſtime, pour n'en chercher que dans des qualités qui ne ſont propres qu'à le rendre ridicule & le couvrir de confuſion ? Qu'il eſt beau, qu'il eſt honorable, qu'il ſied bien à cet homme qui n'eſt fait que pour l'éternité, & que pour être hureux par la contemplation de la ſouveraine verité, à cet homme qui n'eſt né que pour adorer Dieu en eſprit & en verité, & qui n'eſt deſtiné à rien moins qu'a regner avec Jeſus-Chriſt dans le ciel ; qu'il lui ſied bien, dis-je, de chercher à ſe diſtinguer & à ſe faire valoir par la ſoupleſſe & l'agilité du corps ; par ſa taille & ſa hauteur, par ſon air & ſon port ; en un mot, par le tour & l'arangement d'une matiere infecte, qui ſe coromp, qui s'exhale ſans ceſſe, & qui ſe dérange tous les jours imperceptiblement, & ſouvent même ſen-

4 part ſect 4

4. part. sect. 4. siblement. Que c'est peu connoître (pour parler avec un Prophete) l'honneur de sa dignité & de son excellence, que de ne se distinguer que par ce qu'on a de commun avec les bêtes? *Homo cum in honore esset, non intellexit, &c.*

II.

Mais ce n'est pas encore là le terme de ses extravagances sur ce sujet. Cet homme qui cherche dans son corps des sources de gloire, s'étanr bien aperçû qu'il en a au contraire d'une extrême confusion; a pris un milieu entre le montrer, & le cacher; & c'est en partie pour cela qu'il s'est revêtu d'habits. Et dés-là l'on voit bien que ces habits, en vertu de cet usage & de cette destination, devroient lui être un continuel sujet de honte, & ne lui servir que de salutaires moniteurs pour le faire souvenir de sa bassesse. Mais qu'est-il arrivé? Cet homme, au lieu d'en rougir, a passé

jusqu'à l'extravagance d'atacher 4. part
de la gloire à ces miserables en- sect. 4.
velopes de sa honte ; & d'y en atacher même plus qu'aux qualités de l'esprit & du cœur. Il rougit d'être devot, retenu, & regulier : & fait gloire d'inventer tous les jours mille manieres grotesques de tailler ses habits.

III.

Les femmes se défendent comme du dernier ridicule de laisser voir qu'elles savent un peu de religion, ou qu'elles ont quelque conoissance des œuvres de Dieu ; & elles ne craignent pas de faire montre & parade de dorures, de fontanges, & de mille bizares ajustemens. Quel plus sensible ridicule, que de s'imaginer qu'en portant un demi pied de liege sous ses talons ; & guindant, par de secrettes machines, ses cornettes ou sa perruque un pied au dessus de la tête, on en paroitra plus grand & plus estima-

4. part ble ; & l'on viendra about, con-
sect. 4. tre la parole de Jesus-Christ, d'ajouter à sa taille, la hauteur d'une coudée !

IV.

La vanité de la plûpart des sciences n'est gueres moins ridicule, que celle des habits ; & l'on ne voit pas une fort grande diference entre avoir la tête pleine de mots, d'étimologies, d'époques, de dattes & de faits ; & avoir un garde-meuble plein d'habits & de nipes. Il y a d'ordinaire, de part & d'autre, une égale confusion ; avec cette seule diference, que la confusion des nipes n'est pas un grand mal : au lieu que la confusion de ces conoissances que l'érudition entasse & dont elle se pare avec tant de soin, nuit souvent beaucoup à la justesse & à la droiture d'esprit.

V.

Vous vous glorifiez non seulement de votre naissance, mais aussi

de vos richesses, de votre autorité, de vos charges, de votre dignité. Que cela est foible ! que cela est vain ! Peut-être n'avez-vous pas plus contribué à vous donner les dernieres, que la premiere. Mais que vous vous les soïez données, ou non : ce sont choses qui ne rendent estimable, que suivant le bon, ou le mauvais usage qu'on en fait ; & qui, si vous manquez de merite éfectif, ne sont gueres propres qu'à signaler votre pauvreté, & rendre plus éclatans vos défauts. 4 part: sect. 4.

V I.

On pardonne à des gens surpris en quelques défauts de faire ce qu'ils peuvent pour les couvrir & les pallier : mais de venir, de sang froid s'attribuer toutes les bones qualités, faire parade des perfections contraires aux défauts, ausquels on est visiblement sujet, & en faire le détail d'un air aussi modeste, qu'un autre feroit celuy

4. part. sect. 4
de ses vices ; est une impudence insuportable ; & c'est cependant un rôle assez ordinaire à bien des gens.

VII.

Chose étrange ! que les états où l'on fait une plus universelle profession de mépriser les avantages de la naissance, sont souvent ceux où l'on s'en pique davantage; & que des gens qui dans le monde ne se seroient pas fait une affaire d'avoüer la bassesse de leur extraction, n'oublient rien pour la relever, & lui faire du relief dans ces lieux saints où l'on ne se jette que pour vivre dans l'obscurité, & ensevelir tous les avantages de la fortune ou de la naissance. Peut-on se doner un plus sensible ridicule ? & n'est-il pas visible que ce ridicule les deshonore beaucoup plus que le deshoneur qu'ils atachent à être de basse naissance ?

VIII.

La vanité est diferente en diver-

ſes conditions & profeſſions. Cel- 4. par.
le d'un Savant eſt de tout un au- ſect. 4.
tre ordre, que celle d'un devot. Un Savant acordera volontiers à un devot, de la regularité, de la probité, de la pieté; mais non pas de l'habileté? & au contraire un devot acordera, avec plaiſir, a un Savant, de l'habileté, de la ſubtilité, de l'érudition; mais non pas le diſcernement des voyes interieures: quoiqu'il ſe puiſſe fort bien faire, & que le devot ſoit habile, & que le Savant ſoit éclairé & experimenté dans les voyes de la grace.

IX.

Rien ne fait plus d'illuſion que les dehors de la profeſſion que l'on a embraſſée; & c'eſt un des plus ordinaires ſujets de la vanité des hommes. Il eſt ſur tout, trois de ces profeſſions ſi prévenuës pour elles-mêmes & à leur propre avantage, qu'elles ſe mépriſent preſque également les unes

4. par. les autres. Les gens d'epée ont
sect. 4. un profond mépris pour les hommes de Bareau, & hors les occasions de les solliciter dans leurs procez ; ils les regardent comme une nation étrangere à leur égard, comme gens sans courage, sans naissance, sans élevation, uniquement destinés à vaquer aux afaires de ceux qui vont se couvrir de lauriers, en exposant leur vie pour l'Etat. Ils n'ont gueres plus d'estime pour les Ecclesiastiques; &, leur caractere à part, ils les regardent comme des hommes qui n'ont embrassé cette profession que par foiblesse, par poltronnerie, ou par un bas interêt. Les gens de Palais au contraire dés qu'ils se voyent assis sur les lis, revêtus d'écarlate, & fourés d'hermine, se regardant comme arbitres non seulement des interêts; mais même de la vie & de la mort de tout ce qu'il y a de plus grand dans un Royaume,

n'aperçoivent les gens d'épée, par. 4.
que dans un éloignement infini. sect. 4.
Enfin les Ecclesiastiques ne se considerans que par leur caractere tout saint, & par les honeurs, les respects & les déferences qu'il leur atire, se croyent si superieurs à tout ce qu'il y a de plus distingué dans l'épée & le Bareau, qu'ils ne regardent les hommes de ces deux professions, que comme un monde profane qui n'est fait que pour les honorer. Que d'injustice dans tous ces jugemens? C'est ainsi que les hommes parfaitement contens du parti qu'ils ont pris; ne cherchent à se rehausser que par ces dehors si équivoques, & negligent cependant le merite personel, seul vraye source de distinction, & de gloire.

X.

Quelle plus grande extravagance, que de pretendre avoir plus de merite, parce qu'on fait

4. par. sect. 4. traîner derriere un carosse, un plus grand nombre de laquais ? Si la coutume veut que moi qui n'en ay qu'un, je céde à cet homme ainsi excorté : je lui cederai le pas : mais je lui disputerai le merite.

## XI.

Qui le croiroit qu'on pût même se faire un titre de merite de son âge, qu'on ne peut ni avancer, ni reculer ? Il y en a qui se piquent d'être agez, & d'avoir les cheveux blancs. Quelle vanité ? D'autres se piquent d'étre jeunes : & ceux-cy sont en plus grand nombre. Il y en même qui s'en piquent toute leur vie, quelque longue qu'elle soit. Ils veulent étre toûjours jeunes, & se font, sur cela, si bien illusion, qu'ils ne croyent jamais vieillir : C'est ce qui fait (comme l'a si agreablement dit un illustre Auteur) *Qu'on arrive tout nouveau aux divers âges de la vie.* On ar-

rive à la vieillesse, qu'on croit être encore dans la jeunesse: faut-il s'étonner si l'on y arrive si neuf & si dépourvû de sagesse? Et peut-on se donner un plus sensible ridicule, que d'alier avec les cheveux blancs, la legereté & les emportemens du premier âge? part 4 sect. 4.

XII.

Le bel esprit, jusqu'à nos jours, s'étoit rendu si absolument maitre de l'estime & de l'admiration des hommes, & avoit tellement étendu son regne en ce monde, que c'étoit un des plus delicats sujets de vanité, & que le bon esprit n'étoit presque pas connu. Il a falu qu'un honête homme en ait fait, depuis peu la découverte. Mais je ne say si elle sera bien reçuë, ni si on lui fera justice. On est si préoccupé en faveur du faux brillant du bel esprit, que je doute fort que le plus grand nombre prefere le bon au beau.

4. part. sect. 4.

XIII.

Qu'il est mal-aisé de se défendre de la vanité, lors qu'on a la reputation d'homme de merite. On pouroit cependant être plus retenu à cet égard, si l'on vouloit faire reflexion à combien peu de frais on fait dans le monde un homme de merite. Le sufrage de deux ou trois femmes distinguées qui se récrient en faveur d'un particulier, sufit pour lui doner ce titre. C'est ainsi que la plûpart du tems se font les grands Predicateurs, les excellens Auteurs, & les bons Directeurs.

XIV.

De toutes les especes de vanité, je n'en trouve gueres de plus ridicule, que celle qui se pique de resister même à la verité conuë, plûtôt que de changer d'opinion. Vaine constance! Sotte fermeté! Y-a-t'il rien de plus honteux que de se faire une honte de se rendre à la verité? Et qu'on ne

dise point que la honte n'est pas 4. *par.*
de s'y rendre : mais de s'y rendre *sect.* 4°
si tard. Il n'est jamais trop tard, si l'on s'y rend dés qu'elle paroît. C'est l'orgueil qui fait à cet égard, la fermeté de la plûpart des gens. *Ils trouvent*, dit agréablement un illustre Auteur, *les premieres places prises dans le bon parti, & ils ne veulent point des dernieres.*

XV.

C'est souvent mal à propos qu'on tire vanité, & qu'on se fait honeur de certaines pensées : Le hazard y a bien plus de part que l'adresse ou l'habileté ; & l'on éprouve quelquefois que ces lumieres se presentent d'elles-mêmes à l'esprit avec beaucoup plus de perfection, qu'il n'auroit pû leur en doner par bien du travail & de la methode. Mais ces hureuses rencontres ne doivent pas nous dispenser de travailler & de conduire methodiquement notre

4. par. esprit dans la recherche de la ve-
sect. 4. rité.

XVI.

Un de mes amis qui venoit de faire une des ces hureuses découvertes, m'ayant un jour demandé s'il ne pouvoit pas s'atendre, aprez cela, d'en faire souvent de pareilles. Je lui répondis, qu'il le pouvoit, s'il l'avoit faite methodiquement ; mais non pas s'il ne l'avoit faite que par hazard. Qui n'est raisonnable que par hazard, & non pas parce qu'il est assidu à faire sa cour à la souveraine raison ; court grand risque d'extravaguer souvent.

XVII.

D'où ne tire-t'on pas de la vanité? On va la chercher jusques dans ses défauts. Il y a des gens qui se font un honeur de ne s'abandoner qu'à un seul vice. D'autres au contraire s'aplaudissent de ne s'atacher à aucun, quoiqu'ils se prétent à plusieurs. Mais on peut

dire qu'ils ne ſont pas moins dé- 4. par.
reglés les uns que les autres, & ſect. 4.
que rien n'eſt plus ridicule que leur ſujet de vanité. Les premiers ne s'abandonent qu'à un vice: parce que l'activité de leur cœur étant bornée, ils donent à ce vice tout le mouvement dont ils ſont capables, & qu'ainſi il ne leur en reſte pas pour d'autres vices. Les ſeconds au contraire ne s'atachent à aucun vice en particulier: parce qu'ils répandent ſur le grand nombre un mouvement, lequel ainſi partagé ne peut être violent pour aucun. Il eſt donc viſible que les uns & les autres donent également à la creature, tout le mouvement de leur cœur. Qu'importe que vous le doniez à un objet, ou à pluſieurs, ſi vous ôtez toûjours également à Dieu un mouvement qui ne doit être que pour lui? En étes vous moins dereglé? Plaiſant ſujet de vanité!

4. par. sect. 4. XVIII.

L'eſprit de contradiction n'eſt pas toûjours eſprit de chagrin, ni d'inſulte. Souvent on ne veut ni vous chagriner, ni vous inſulter : mais ſimplement vous faire voir qu'on a de l'eſprit.

XIX.

On a vû quelquefois des gens conteſter avec bien de l'opiniâtreté, & défendre, en bonne compagnie, chacun leur ſentiment, avec beaucoup de chaleur; leſquels dés qu'on les avoit quittés, convenoient ſans peine. Semblables à ces petits enfans, qui s'étant laiſſez tomber, ne diſent mot s'ils ne voyent perſonne, & crient tant qu'ils peuvent, s'ils aperçoivent qu'on les ait vûs. Etoit-ce l'amour de la verité qui allumoit ces conteſtations ?

XX.

Que cela fait bien voir ( pour le dire en paſſant ) le peu d'utilité de ces diſputes de Colege, pour

la

la découverte de la verité : En a-t'on jamais vû où l'on se soit rendu à l'évidence des raisons, & où l'on ait éclairci & aresté quelque chose d'important ? He ! comment le feroit-on ? Ceux qui exposent les Théses ont pour principe de ne se jamais rendre. Il n'est point de Gouverneurs de place, quelques Braves & quelques zelés qu'ils soient pour les interêts de leur Prince, qui se piquent d'une pareille invincibilité : car enfin il y a de certaines extremités où ceux-cy ne se font plus un honeur de tenir, & où ils ne croyent pas qu'il soit honteux de se rendre. Mais il n'y a ni extremités, ni conjonctures où ces Heros de Colege croyent pouvoir se rendre avec honeur. Leur devise dans ces combats est, *Sans quartier*. Ils rispostent par des injures, ou par des termes qui ne signifient rien, aux coups qu'ils ne peuvent pa-

4. par. sect. 4.

4. *par.* rer. Chaque Acteur ſort de ces
*ſect.* 4. Scenes parfaitement content de lui-même. La queſtion demeure queſtion ; & telle qu'on l'a reçûë de ſes ayeuls , on l'a tranſmet à ſes deſcendans par une eſpêce de tradition Scholaſtique.

XXI.

Si c'étoit l'amour de la verité qui excite ces contradictions & ces conteſtations, auroit-on tant de peur de la rencontrer & de la recevoir de la main de ſon adverſaire ? Ne ſe tiendroit-on pas heureux de l'admettre, par quelque canal qu'elle pût venir ? Ce n'eſt donc point l'amour de la verité qui excite à contredire & à conteſter : c'eſt l'amour de ſoi-même, c'eſt la vanité, c'eſt le deſir de paroître & de ſe diſtinguer, ou du moins d'empécher que les autres ne paroiſſent & ne brillent : car dans l'impuiſſance de ſe diſtinguer, L'orgueil ſe retranche à s'opoſer à la diſtinction des autres.

XXII.

Que de gens ſe font honeur de leur perſeverance dans certains poſtes & certaines fonctions, qui, dans la verité, n'y ont aucun merite ! Ce n'eſt que le goût & le ſentiment qui les y atache, & il ne dépend pas plus d'eux de s'en détacher, qu'il en dépend peu de ſe doner, ou s'ôter ces goûts & ces ſentimens. 4. par. ſect. 4.

XXIII.

Plaiſante preuve de merite que les trente & quarante années paſſées dans les Charges & les hautes ſituations ; & que je me ris de bon cœur de celui qui ne m'en alegue point d'autre ! comme ſi les plus malhonêtes gens ne vieilliſſoient pas ſouvent dans les premieres places ! ou que pour devenir vertu, le vice n'eut beſoin que de blanchir dans un beau poſte ! S'y laiſſe prendre qui voudra, je n'en ſeray point la dupe. Comme la vertu n'atend //

4. par. sect. 4. pas le nombre des années, le nombre des annés n'amene pas la vertu.

§. II.

*Vanité seductrice d'elle-même.*

I.

SAns mentir la vanité est une étrange maladie ! mille gens s'en croyent gueris qui la portent dans leur sein. Elle infecte leurs meilleures œuvres, elle se glisse jusques dans leurs plus saintes actions, jusques dans les remedes qu'on employe pour la banir; Et enfin elle nous tient d'une possession si ancienne, & si naturelle, qu'elle nous remuë la plûpart du tems, sans que nous nous en apercevions.

II.

Ce n'est pas simplement dans la recherche de la gloire & des honeurs : ce n'est pas simplement

dans la poursuite des Charges & des Emplois, des Rangs & des Dignités qu'elle nous agite. Ses mouvemens sont alors si visibles, qu'ils sautent aux yeux de tout le monde. C'est dans la fuite même de tout cela qu'elle nous poursuit. Ce n'est pas dans les seules routes de l'orgueil & de l'ambition qu'elle nous done la main; elle nous introduit jusques dans les sentiers les plus écartés de l'humilité & de la retraite. Ce n'est pas enfin dans les seuls emplois profanes qu'elle nous soutient, elle nous porte jusques dans les Charges Ecclesiastiques, & les fonctions les plus sacrées. 4. part. sect. 4.

III.

Qui ne croiroit qu'une persone qui rompt avec le monde d'une maniere si éclatante, qui renonce à ses habitudes, à ses parens, à ses meilleurs amis; qui bannit les corteges & les équipages; qui congedie les specta-

4. par. cles & les plaisirs, qui retranche
sect. 4. le luxe & la dépense; & qui foulant aux pieds la magnificence des habits, se reduit à la serge ; qui ne croiroit, dis-je, qu'une telle persone a dit un éternel adieu à la vanité ? Il est vrai cependant qu'il se peut fort bien faire qu'elle ait alors avec elle, plus d'intelligence que jamais. Peut-être est-ce la vanité qui l'anime, ou du moins qui la soutient dans ces divers sacrifices ; & sous cette serge équivoque, il y a peut-être plus d'orgueil, qu'il n'y en avoit alors sous l'or & la soye dont elle s'est dépouillée. Il est vrai que la gloirequ'on recherche en cet état, estfort diferente de celle àlaquelle on aspiroit auparavant. Mais c'est qu'elle est d'un ordre bien superieur à celle-cy : c'est qu'elle a beaucoup plus de delicatesse, & que c'est un aliment bien plus propre à la vanité. La gloire de mépriser tous les vains objets

dont le monde se pare, a quelque chose de bien plus flateur pour notre vanité, que la gloire que l'on trouve à s'en parer. C'est le plus haut degré de la gloire, c'est le dernier effort de la vanité, que de se montrer superieur à ce qui fait l'esclavage des plus grands hommes. 4. par. sect. 4.

I V.

Qui ne jugeroit parfaitement exemt de vanité un Predicateur qui declame contre ce défaut, jusqu'à s'en échaufer & s'en mettre en colere ? Helas ! peut-être est-ce une secrette vanitê excitée par la vûë sensible de l'aplaudissement de son Auditoire, qui fait son plus grand feu, & qui soutient ses mouvemens.

V.

Du moins un Auteur qui, dans l'obscurité d'un cabinet, hors de la vûë des hommes, & peut-être même inconu à tout le genre humain écrit contre la vanité, doit-il

*4. par. sect. 4.* passer pour fort éloigné de ce vice? Il est vrai que sa situation n'est pas suspecte, il n'a actuellement ni spectateurs, ni auditeurs; mais qui sait si une vûë secrette de l'aprobation & de l'estime d'une longue suite de Lecteurs, ne regle pas les mouvemens de sa plume? Qui sait si la vanité ne lui tient pas la main dans ce qu'il écrit contre la vanité; & que sai-je moimême si cette artificieuse maîtresse ne me donne point presentement quelqu'une de ses leçons?

VI.

Que de gens croyent se soutenir par courage & par vertu dans des situations incommodes, qui n'y sont soutenus que par une secrette vanité. Ce n'est pas simplement dans lés routes de l'ambition que cela a lieu; c'est jusques dans les voyes de la pieté.

VII.

Le goût a souvent bien plus de

part à notre conduite, que la rai- 4. *part.*
ſon, ou la religion. Tel paſſe pour *ſect.* 4.
un prodige d'auſterité, qui ne combat le goût des plaiſirs que par le goût de la vanité. Il n'y a que le goût des vrais biens qui puiſſe vaincre, en même tems, tous les goûts de nos paſſions.

## VIII.

On ne peut mieux conoître combien c'eſt rendre à un homme un mauvais office, que de le détromper des illuſions qu'il ſe fait ſur ſon merite, qu'en eſſayant de l'avertir de quelcun de ſes défauts.

## IX.

Il y a des gens ſi ſots, qu'ils aiment mieux riſquer de paſſer pour tels toute leur vie, que de ſoufrir qu'on les en avertiſſe une ſeule fois. Ils s'imaginent que pourvû qu'on ne leur en diſe rien, on n'en voit rien, & que les autres ſe font ſur leur chapitre, la même illuſion qu'ils

4. par. se font eux-mêmes.

sect. 4.

X.

Aimer mieux être la fable publique, que d'essuyer une petite confusion, dans un tête à tête avec un ami; étrange force d'esprit! honneur bien entendu! vanité bien placée! On a vû des Predicateurs capables de faire du fruit, qui par cette fausse delicatesse à ne pouvoir soufrir le moindre avis, ont toute la vie nourri des défauts essentiels, lesquels au lieu des fruits d'édification & de penitence, ne leur ont atiré qu'un ridicule éternel.

XI.

Que de gens se trompent en croyant se faire considerer par les Emplois honorables! Souvent les grandes Charges ne servent qu'à faire connoître le peu de merite de ceux qui les occupent, & qu'à revéler des défauts qu'on ne leur connoissoit pas.

XII.

Je comprens bien qu'on peut se seduire soi-même, & se faire illusion sur les dispositions interieures de son cœur : mais qu'on puisse se la faire jusqu'à se prendre pour tout autre que l'on n'est, & jusqu'à s'attribuer des dispositions même toutes contraires à celles que l'on a actuellement ; c'est en verité ce qui ne se comprend pas. Il ne faut pas cependant changer de climat pour voir des gens s'attribuer tranquillement des qualités exterieures toutes contraires à celles qu'on leur remarque tous les jours ; pour peu qu'on ne soit pas aveugle. On les voit vous debiter aussi froidement qu'ils sont sobres, patiens & reguliers, que s'ils en étoient bien persuadés, & que si leur irregularité, leurs excez & leurs emportemens ne sautoient pas aux yeux de tout le monde. Sont-ils vraiment dans l'illusion, ou du moins

4. par. sect. 4.

4 par. croyent-ils pouvoir vous la faire;
sect. 4. jusqu'à vous aveugler sur ce que vous voyez de vos yeux; c'est ce que je ne deciderai pas, tant l'un & l'autre me paroît extravagant,

XIII.

Que de gens se tuent de parler pour se faire estimer: à qui il ne manqueroit rien, pour cela, que de se taire?

XIV.

Que je plains les grands hommes dans l'aplaudissement universel qu'on leur donne, & que leur état me cause de frayeur! Ce que je crains pour eux, n'est pas que ces aplaudissemens n'afoiblissent, ou n'arrêtent leur vertu! je crains plûtôt qu'ils ne la soutiennent, qu'ils ne l'animent, & ne la fassent aller si loin, que parce qu'ils la poussent par le vent de la vanité.

XV.

Vous vous flatez d'avoir fait un

acte heroïque en pardonnant à votre ennemi. Mais prenez garde que l'honneur que vous vous en faites, n'y ait eu plus de part que la charité chrétienne. 4. part. sect. 4.

XVI.

Helas! qu'est-ce que cette sagesse & cette moderation dont certaines gens se font tant d'honneur? Souvent la difference qu'il y a d'un emporté à ce qu'on appelle un homme sage & moderé, n'est pas que le cœur de l'un & de l'autre ne soit sujet aux mêmes agitations : mais c'est que l'un est plus maître que l'autre, des ressorts de sa machine.

XVII.

D'où vient cet extrême éloignement que nous avons de donner notre estime aux grands hommes de notre tems, de nôtre païs, de notre ville,, de notre corps, de notre famille, & que nous prenons tant de plaisir à les ravaler, que comme dit le

4. part. sect. 4. Sauveur du monde, un Prophete n'eſt ſans honneur que dans ſon païs, dans ſa maiſon, parmi ſes parens ? Et d'où vient au contraire que nous donnons ſi facilement notre eſtime aux Anciens, & à ceux qui ſe diſtinguent dans les païs éloignés ! C'eſt que regardant les premiers comme courant à la gloire dans la même lice que nous, une ſecrette vanité nous fait craindre que ce qu'ils en remporteront, ne ſoit autant de rabatu ſur nos pretentions; au lieu que nous ne craignons rien de pareil des derniers : parce qu'ils ſont trop éloignés pour entrer en lice avec nous.

XVIII.

C'eſt ce qui fait la plus ordinaire ſource de la mediſance. C'eſt ce qui fait la bizarerie du ſort des Auteurs. C'eſt de là que tel qui eſt ſi eſtimé dans un païs, eſt ſi mépriſé dans un autre. C'eſt delà que les Ouvrages de Mr Deſ-

cartes ont été reçus avec honeur 4. part.
daus tous les païs, avant que d'être sect. 4
admis dans le sien, & que la France ne lui a enfin acordé son estime, qu'entraînée par le torent des sufrages de toutes les autres Nations auquel elle a eu honte de resister.

XIX.

Quelle illusion, de ne juger de sa bonne, ou mauvaise conduite, que par l'évenement! & de se flater d'une grande prudence; parce qu'on est hureux! C'est un préjugé commun à bien des gens. La plûpart s'imaginent qu'on a raison, dés qu'on est hureux; & que pour avoir tort, c'est assez que d'être malhureux. Mais ce n'est point par le bon, ou le mauvais succés, qu'on doit juger de la conduite & de la prudence des hommes: c'est par les mesures que l'on a prises pour faire réussir ses desseins; tel a sauvé l'Etat par une entreprise par laquelle il meriteroit de perdre la tête.

4. part. sect. 4.

XX.

On ne se fait pas moins d'illusion sur le sens commun que sur la prudence. Tout le monde se flate d'en avoir, mais qu'il en est peu ! On trouve de l'esprit : c'est à dire de la vivacité & de la subtilité : mais rien n'est moins commun que le sens commun ! je veux dire que le bon sens, que ce sens droit, qui fait faire un juste discernement du vrai & du faux, de ce qui convient, ou ne convient pas : & ainsi rien n'est plus mal nommé que le sens commun.

XXI.

Vous croyez que c'est votre merite personnel qui vous atire toute cette consideration & tous ces respects : vous vous trompez. C'est une charge que vous avez achetée : C'est une dignité que vous avez briguée : c'est un rang auquel vous étes venu par les bassesses, par la flaterie, par la calomnie, par la simonie. Ce sont

des richesses aquises par le larcin, par les friponneries, par les concussions, par les criantes injustices. Voila bien dequoy se savoir si bon gré.

XXII.

Que votre vanité est ridicule, lors qu'elle n'a pour fondement que ces honeurs exterieurs que l'on vous rend ! Vous les regardez comme un tribut dû à votre excellence. Pure illusion. Ils sont dûs à votre caractere. Mais tel vous les défere avec plus d'assiduité; qui a peut-être pour vos qualités personnelles, un plus profond mépris.

XXIII.

La vanité est de toutes nos passions la plus ordinaire, & la moins connuë de ceux qui en sont agités; & ce n'est méme que parce qu'elle nous est ordinaire, que nous nous en apercevons moins. Nous l'avons déja dit: on ne s'aperçoit point de ce qui est natu-

4.*part.* rel & ordinaire. L'habitude nous
*sect.* 4. rend inſenſible à nos diſpoſitions. On ne s'aperçoit point du mouvement du cœur, quoique ſi réel & ſi continuel, lui qui done le mouvement à toutes les parties du corps. Les mouvemens ordinaires du cœur ſpirituel, je veux dire de notre volonté, ne ſont pas moins imperceptibles. Il faut beaucoup s'étudier & ſe ſonder pour les conoiſtre. Et ainſi quoique la vanité ſoit d'ordinaire le premier mobile de ce qui ſe paſſe dans l'eſprit de l'homme ; il ſuit ſes impreſſions ſans s'en apercevoir, & ſe trouve agité, ſans ſavoir par qui.

XXIV.

C'eſt cette paſſion generale qui ſe mêle dans preſque toutes les autres ; qui les anime & qui les ſoutient. Qui pouroit expliquer les illuſions qu'elle nous fait dans le choix des Sciences, des conditions, & des emplois? D'où vient que les Sciences de memoire &

d'imagination ; que l'Hiſtoire, la Cronologie, la Geographie & les Langues ont incomparablement plus de partiſans, que les Sciences de raiſonnement & de meditation ? C'eſt que ces Sciences ont un certain éclat qui plaît & qui réjoüit l'imagination : C'eſt qu'elles donent, à peu de frais, dequoi briller dans la converſation ! c'eſt qu'il n'en faut pas davantage pour ſe faire valoir & s'atirer la reputation d'homme ſavant & d'érudition. Et c'eſt enfin que tous ces avantages flatent la vanité. 4. part. ſect. 4.

Qu'eſt-ce qui decide du choix de la profeſſion & des emplois ? C'eſt ſouvent l'interêt & l'eſperance de devenir opulent. Mais c'eſt encore plus ſouvent la vanité, le deſir de ſe diſtinguer, de pouſſer ſa fortune, & de s'élever aux premiers honeurs, dans l'Egliſe, dans l'Epée, & dans le Bareau ; c'eſt d'ordinaire ce qui forme ces premiers engagemens

4. part. sect. 4. d'où dépendent nos destinées éternelles.

XXV.

// Pour aler à l'estime, l'hipocri- // sie bien ménagée est souvent d'un // grand secours ; mais la vanité gâ- // te tout. Un homme qui sait bien afecter des airs devots, & mortifiés, sobres & penitens ; & qui pour se doner ces airs, prend effectivement sur lui-même ; peut surprendre en peu de tems, l'estime de bien des gens, & se donner dans leur esprit, le relief de ces vertus : Mais si au lieu de cela, un homme sans en avoir ni la realité, ni l'aparence, ni les dehors, ni le dedans, s'en vient me dire crûment que pour lui, il n'aime rien tant qu'une vie dure & austere ; que les douceurs, les rafraichissemens & les aises de la vie lui sont insuportables : que la solitude & le recueillement sont tout son atrait ; & qu'il ne hait rien tant que le comerce & l'épa-

noüiſſement : Si, dis-je, un homme 4. part.
vient me faire part de tout cela, ſect. 4.
pendant que je le vois en des diſpoſitions toutes contraires ; j'admire ſon effronterie ; & indigné de ſon inſolence, au lieu de l'eſtime qu'il cherche par cette conduite, je lui rends tout le mépris qu'elle merite. Il eſt vrai cependant que pour rencontrer de ces eſpêces de perſonnages, il ne ſeroit pas beſoin de paſſer deux fois la Ligne.

XXVI.

Qui le croiroit, qu'on pût ſe faire un plaiſir de faire des aumônes, pendant qu'on ne veut pas payer ſes dettes ? C'eſt cependant ce qui n'eſt pas ſans exemple. Faire des œuvres de ſurerogation, & negliger ſes devoirs ; faire des charités arbitraires ; & omettre des œuvres de juſtice ; ce ſont des paradoxes que l'amour propre ſait bien faire ſubſiſter. La vanité meurt de faim dans les œuvres de juſtice ; au lieu qu'elle

4.part. sect. 4. trouve un vrai regale dans celle de surerogation.



# CHAPITRE IV.

## *De l'hipocrisie.*

I.

L'Hipocrisie me paroît la fille legitime, & mesme la fille aînée de l'amour de l'estime. Ce n'est pas qu'on ne pût souvent trouver son origine dans l'ambition : mais ce n'est que par le canal de l'amour de la gloire & de l'estime, qu'elle descend de l'ambition. Tâchons de dévoloper une partie des illusions qu'elle fait ou aux autres, ou à nous-mêmes.

II.

La grande difference qu'il y a d'un faux devot, à un libertin declaré, n'est pas que l'un soit agréable à Dieu, & l'autre non ;

mais c'eſt que celui-là ne manque 4. *part.*
point d'aparences ſpecieuſes de *ſect.* 4.
pieté pour couvrir ſes paſſions : au lieu que celui-cy ne ſe met pas même en peine de les cacher ! & cette difference en produit naturellement une ſeconde : car le libertin n'a que le plaiſir brutal de ſuivre ſes paſſions : au lieu que le faux devot a pardeſſus cela, le plaiſir ſpirituel de paſſer pour homme de vertu & de pieté. Enfin une troiſiéme difference qui reſulte de ces deux premieres ; c'eſt que le libertin n'ajoûte rien au dereglement de ſes paſſions : au lieu que le faux devot y rencherit par une hypocriſie ſacrilege.

III.

C'eſt par cette raiſon qu'à des gens qui n'ont pas encore la force de reprimer leurs paſſions, & de rompre leurs ataches criminelles ; je leur pardonne de paroiſtre manifeſtement dereglés. Au lieu que je ne puis pardonner à ceux qui ne

4. part. sect. 4. se servent des dehors de pieté ; que pour cacher les dereglemens de leur cœur: parce qu'ils ajoûtent le sacrilege à leurs crimes ordinaires ; & cependant combien en voit-on qui joüent malhureusement ce rôle imposteur ?

IV.

Que de gens s'imaginent que rendant, une fois tous les ans une visite trompeuse à la Trape ! ou faisant une retraite équivoque de dix jours dans quelque lieu de pieté ; Dieu & les hommes les quiteront de certains defaux favoris qui sautent aux yeux de tout le monde ! Bagatelle. Cela ne sert qu'à les faire remarquer, & à les rendre plus monstrueux. On a moins de mépris pour ceux qui se laissent voir tels qu'ils sont ; & qui ne se sentant pas assez forts pour se corriger, gemissent de leur foiblesse ; & ne cherchent point à la masquer par des dehors séduisans.

Ceux

Ceux-cy ſont bien moins éloignés du royaume de Dieu, que les autres : parce que ne trouvant rien dans leur état, que de déſolant ; ils ſont plus diſpoſés à demander leur converſion du fond du cœur : au lieu que les autres ſe croyans fort en ſeureté ſous ces fauſſes couleurs ; n'ont pas même la penſée de changer. Hureux qui eſt naturel & ſincere ; ſoit qu'il ſoit à Dieu, ou qu'il n'y ſoit pas encore. Comme autrefois chez les Juifs il y en avoit pluſieurs qui avoient l'eſprit chrétien avant Jeſus-Chriſt : ainſi chez les Chrétiens il s'en trouve beaucoup qui ont l'eſprit tout Juif & tout Phariſien.

*4. part. ſect. 4.*

V.

Combien en voit-on qui ne ſont fidêles à certaines pratiques exterieures de pieté, & de regularité, que pour acheter par là, le pouvoir de ſuivre impunément leurs inclinations dereglées, & de

ſe mettre au large dans tout le reſte, en répandant par ces dehors étudiés, une couleur ſeduiſante ſur toute leur conduite ? En effet le moyen de croire qu'un homme, par exemple, qui fait, par jour, deux heures d'oraiſon ; qui aproche frequemment des Sacremens ; qui ne parle que de regularité, & même de mortification ; que cet homme, dis-je, ne cherche, en toutes choſes, que ſes commodités, que ſes aiſes, & qu'à ſatisfaire ſes inclinations & ſes paſſions ? Le commun du monde ne va point juſques-là. Il juge favorablement de tout ce qu'il voit faire à ces pretendus ſpirituels ; & en conſideration de leurs ſpecieuſes pratiques ; il leur paſſe les plus viſibles dereglemens. S'il y paroît de l'emportement, du reſſentiment, de la vengeance : il ſe dit à lui-même que c'eſt le zele de la juſtice ; s'il y remarque de la moleſſe & de la ſenſualité : il ſe dit

que c'eſt un juſte ſoin de ſa ſanté, 4. par.
S'il y entrevoit de l'ambition, il ſe ſect. 4.
perſuade que c'eſt la charité qui cherche une ſituation propre à ſe répandre ſur plus de gens. C'eſt ainſi que le peuple en juge, & qu'il eſt preſque toûjours la dupe de ces conduites plâtrées: mais les gens éclairés ſavent penetrer dans ces ſepulchres blanchis, & en découvrir la pouriture.

Ce qu'il y a de déplorable dans la conduite de ces fauts devots; c'eſt qu'aprez avoir ainſi ſeduit les autres; ils deviennent eux-mêmes les dupes de ceux qu'ils ont ſeduits. Enïvrés de l'eſtime & de la conſideration que le peuple leur témoigne, étourdis des loüanges qu'il leur donne, & des honeurs qu'il leur rend, ils s'accoutument imperceptiblement à ſe croire tout autres qu'ils ne ſont: & viennent enfin à ſe regarder, & comme des modêles de pieté, & comme impeccables; &

4. par. ainsi ils se trouvent pris au filet
sess. 4. où ils ont pris les autres : on leur rend au double, leur seduction; & ce qui n'est pour les autres, qu'une innocente tromperie, devient pour eux le sceau de leur impenitence finale ; n'étant pas moralement possible que des gens aussi contens d'eux-mêmes, que ceux-là, s'avisent de craindre de n'être pas agréables à Dieu : ou d'avoir quelque chose à reformer dans leurs mœurs.

VII.

C'est ainsi qu'on en a quelquefois vû tomber dans un tel excez d'illusion, à force de la faire aux autres, qu'ils ne rougissoient point de prêcher, avec larmes, contre les défauts dans lesquels ils étoient eux-mêmes en possession de passer leur vie.

VIII.

Il s'en est vû, au sortir des plus grandes dissipations, & des plus outrés emportemens, s'en aler

" dire la Messe d'un air aussi re- 4. par.
" cueilli & aussi mortifié, que s'ils sect. 4.
" avoient passé toute la matinée en
" contemplation.

IX.

Enfin il y a des gens tellement nés hipocrites, & qui à cette malhureuse naissance, ont ajouté une si longue habitude de faire usage de cette mauvaise qualité ; qu'ils le font presque, sans le savoir, sans le vouloir reconoître, &, pour ainsi dire, sans le pouvoir. Ils trouvent l'art de joüir de toutes les douceurs de la vie la plus molle, pendant qu'ils ne parlent que de penitence ; & d'alier les agrémens d'une vie toute sensuelle avec le merite de la vertu la plus austere. Ils se font un merite de tous les petits plaisirs qu'ils prennent ; & de toutes les aises & commodités qu'ils se procurent ; tantôt c'est un Directeur, ou un Superieur qui le veut ; puis c'est un Medecin qui l'ordonne ; &

enfin c'est Dieu même qui ne veut pas qu'on se tuë; & ainsi ce n'est, dit-on, que pour se soumettre à ces ordres qu'on s'acorde ces indulgences. On ne les prend jamais sans benir Dieu & le remercier; sans gemir de se voir reduit à cette necessité. On joint les mains, on hausse les épaules; on léve les yeux au ciel, on soûpire; on frape même sa poitrine; & enfin d'un air doucereux & devot, on prend la liqueur & on l'avale.

X.

Comme l'esprit prend en quelque façon la posture du corps, & s'ajuste naturellement à ses airs & à ses manieres; il est presque inévitable aux hipocrites qui par des airs de modestie & de retenuë & par des postures contraintes se déguisent aux autres; il leur est, dis-je, inévitable de se déguiser aussi à eux-mêmes, & de se croire tout autres qu'ils ne sont.

Il y a des ames, dit S. Bernard, qui sont déguisées non seulement à Dieu, & aux hommes : mais à elles-mêmes, par un jugement de Dieu qui est terrible & tres-équitable. Ces personnes dissimulent avec Dieu ; & Dieu dissimule avec elles : elles se déguisent à lui, & il se déguise à elles : car n'est-ce pas un déguisement & une fiction execrable, que de retrancher les branches & les fueilles du peché, & d'en entretenir la racine au fond de son ame! N'est-ce pas vouloir recevoir le Saint-Esprit dans un sepulchre blanchi, lorsque l'on garde exactement toutes les aparences exterieures de la vertu, & tout ce qui atire de l'estime, & que l'on nourit en même tems dans son cœur une secrette complaisance de soi-même, un mépris des foibles. * 4. part. sect. 4.

* In Assumpt. M. serm. 2.

XI.

Cependant les hipocrites ont beau faire : on les reconoît tôt

4. part. sect. 4. ou tard pour ce qu'ils ſont. Ils peuvent faire prendre à leur corps toutes les figures qu'il leur plaît: mais ils ne peuvent pas ainſi toûjours plier leur eſprit, & l'obliger à joüer un rôle qui ne lui convient pas. L'eſprit & le cœur quoique ſi étroitement liés, ſont de caracteres ſi differens ; *qu'il eſt bien mal aiſé* (comme le dit agréablement un illuſtre Auteur) *que l'eſprit joüe longtems le perſonnage du cœur.*

XII.

Ce n'eſt pas ſimplement en matiere de devotion qu'il y a des hipocrites : il en eſt dans toutes les vertus. Il y a des hipocrites de valeur, des hipocrites de pudeur, des hipocrites de moderation: des hipocrites de douleur & d'afliction. Ce n'eſt pas non plus dans le ſeul état eccleſiaſtique, ou regulier qu'il y a des hipocrites de pieté : il en eſt dans toutes les conditions, juſques à la Cour, &

à l'Armée. Un Souverain & un General qui font profeſſion de regularité & de pieté, ſont aſſurément d'un grand exemple & d'une extréme édification aux gens bien intentionnés. Mais cependant ils font bien des Courtiſans & des Soldats hipocrites. 4. par. ſect. 4.

XIII.

C'eſt une eſpece de devoir, que de pleurer ſes proches. Il y a une tradition de ce devoir, qui ſert de regle aux grands & aux petits. La Cour même quelque profeſſion qu'elle faſſe d'être le rendez-vous des Feſtes, de la joye & des plaiſirs ; ſe fait une religion de ne point violer cette regle, & ne ſe diſpenſe point, à la mort des Grands, de marquer ſa douleur, du moins par des habits & des airs lugubres. Les hommes ſont convenus de ſe faire des complimens de condoleance ſur la mort de leurs proches & de leurs amis. Mais, mon Dieu, qu'en tout ce-

4. part. la, il y a souvent de grimace, de
sect. 4 comedie & d'hipocrisie. Que souvent il y a peu de douleur dans ceux qui font, ou qui reçoivent ces complimens de condoleance !

XIV.

Que vous étes bon de vous tuer pour consoler cette femme qui a perdu un mari incommode. Elle est sur un lit dont les rideaux sont fermés ; dans une chambre toute tenduë de deüil, & où les rayons du Soleil ne penetrant qu'aprez avoir forcé cent barieres, n'ont pas la force d'en bannir les tenebres. C'est à la faveur de celles-cy que cette bonne veuve se trouvant hureusement afranchie de ces airs dolens, & de ces gesnantes grimaces, qu'elle seroit obligée d'afecter, & qu'elle ne pouroit longtems soutenir; plus maîtresse de ses sanglots & de ses paroles, que de son air, de ses larmes & de sa douleur, vous done une continuelle comedie, & vous

dit en sanglotant, mais les yeux secs; d'un ton dolent, mais sans douleur; qu'elle est outrée, & que son afliction est sans égale. Voulez-vous une metode bien courte de la consoler? Taisez-vous, & la dispensez d'essuyer plus longtems vos ennuyeux complimens, & vos desolantes consolations. 4. par. sect. 4.

XV.

Vous venez d'aprendre la mort de Mr N. Vous voulez aler faire vos complimens de condoleance à Mr son fils, homme âgé de soixante ans, & qui en ayant passé trois fois vingt en brassieres, ne se trouve émancipé que d'aujourd'huy. Croyez-moi; reserrés votre compliment. A le prendre sur le ton de condoleance, vous ne pouriez faire l'un & l'autre qu'un tres-ridicule personnage. Vous vous exposeriés tous deux à mentir de votre mieux. Vous embarasseriés l'orphelin, & vous le rengageriés dans les brassieres

4. part. sect. 4. qu'il vient de quitter avec tant de plaisir.

XVI.

Mentiri, variis modis.

C'est une erreur populaire, de s'imaginer qu'on ne mente que par la langue & par la parole. L'homme est naturellement si hipocrite & si menteur, qu'il ment par tous ses organes. Il ment par les yeux, par la main, par le mouvement de la teste, par la couleur du visage, par le ton de la voix; il ment par ses soupirs, par tout son air, par toutes ses manieres, par toutes ses actions, par toute sa conduite. Que dis-je? il ment même souvent par son silence.

XVII.

Il y a des gens si extraordinairement hipocrites, & si necessairement menteur, que pour juger de ce qu'ils pensent; il est presque toûjours sûr, de prendre le contrepied de ce qu'ils disent, ou de ce qu'ils font paroître.

XVIII.

Cependant tout menteur qu'est

l'homme, par tout luy-même; on *4. par. sect. 4.* luy voit quelquefois, malgré qu'il en ait, de certains restes de sa premiere droiture & sincerité. Un changement de couleur, le mouvement & l'air du visage le démentent visiblement, & disent le contraire de ce que sa langue profére. C'est à lors proprement qu'il parle d'un cœur double: *Corde & corde locuti sunt*, il y a en lui comme deux cœurs: Un cœur droit, par un reste de sa premiere droiture; & un cœur faux & corompu par la concupiscence. C'est ce dernier qui s'explique par la langue; & c'est le premier qui parle par l'air du visage.

## XIX.

Quelque penchant que tous les hommes ayent en tout tems pour le déguisement & le mensonge; il n'est point de conjoncture où l'on doive tant s'en garder, que lors qu'on commence à faire conoissance avec eux. C'est alors

Congressus primus: colloquium primum.

4. part. sect. 4. qu'ils sont dans un déguisement universel ; & qu'ils mettent en usage tous les moyens qu'ils ont de mentir. Leur premier dessein, est de surprendre vôtre estime : Eh ! que ne font-ils point pour cela ? Ils se forment en un instant l'idée d'un homme vraiment estimable ; & travaillent ensuite à se mouler sur cette idée, & à exprimer par leurs paroles, par le ton de voix, par les mouvemens du visage, par leur gestes, leur maniere & par tout leur air, les traits de cette idée, & à les imprimer dans vôtre imagination. Et pour peu qu'ils ayent d'esprit, ils y réussissent effectivement si bien, que vous ne les quitez gueres, dans ces commencemens, que fort content d'eux & de vous-même ; parce qu'une partie de leurs déguisemens sont alez à vous flater & à vous témoigner de l'estime.

XX.

Aussi est-t'il de la prudence,

quand on ne veut pas estre la dupe des autres, & qu'on songe à former avec les gens quelque liaison solide, de ne se laisser pas surprendre à ces premieres entrevûës. Mille y ont esté trompés ; & en gemissent ; mais trop tard. Les hommes ne se connoissent bien qu'à l'user. Il faut les surprendre, pour ainsi dire, dans leur déshabillé. Ce n'est que là qu'ils paroissent vrais, naturels & tels qu'il sont. Si vous leur donnez le tems de s'habiller : atendez-vous à la Comedie.

XXI.

Suivant cela, il paroît que tous les hommes, chacun plus ou moins, sont Comediens & qu'ils passent presque toute la vie à joüer leur rôlle. On a beau écrire & crier contre la Comedie : on ne parviendra jamais à bannir celle-cy; non plus qu'à en moderer les excez. Le mal de cela, est qu'on ne peut éviter de s'y trouver. Les personnes les plus regulieres y sont

4. par. sect. 4. plus exposées que les autres ; & il y a tels jours où ils sont contrains d'en essuyer jusqu'à demie douzaine. Chacun s'étudie à paroître, non pas pour ce qu'il est en effet : mais pour ce qu'il souhaite qu'on le prenne : l'esprit aussi bien que le corps a ses habits de parade ; & ses habits de negligence. Les uns sont pour le public & les autres pour le domestique.

XXII.

Simplicitas Christiana rara.

Il n'y auroit que la simplicité chrétienne qui pût remedier à ce désordre. Mais, mon Dieu ! où la trouver en nos jours ? où sont ceux qui retranchant tout le superflus & le fard de leur discours, se contentent d'un *oüi*, ou d'un *non* ; d'un cela est, ou cela n'est pas ? Mais c'est particulierement sur le chapitre de l'amitié, que la duplicité & les déguisemens sont d'un plus grand usage.

XXIII.

Amicitia falsa.

L'amitié que vous jurent la plû-

part des gens n'eſt qu'un amour 4.part.
propre déguiſé. Ils trouvent leur ſect. 4.
conte à vous aimer. C'eſt un interêt ou d'honneur, ou de bien, ou de plaiſir qui fait leur atachement pour vous. Peut-on mieux n'aimer que ſoi? Mais vous doutez que ce ſoient-là les ſources de leur amour pour vous. Attendez donc qu'il arive quelque changement dans vôtre fortune. Ou dépoüillez-vous pour quelque tems de ces qualités propres à exciter les trois ſortes d'interêts que je viens de marquer. Et voyez aprez cela, s'ils vous aiment encore.

Plaiſant ami qui, dés qu'il n'atend plus rien de moi, me tourne le dos!

XXIV.

Mais dira quelcun, ne ſuis-je pas obligé à mon ami, de me trouver capable de lui doner du plaiſir & de contribuer à ſon bonheur; ne lui ſuis-je pas redevable de ſe trouver ſenſible au plaiſir que je luy donne?

4. par. sect. 4. Point du tout. Ce gout & cette sensibilité, je dis même pour les qualités d'esprit, ne sont pas libres. Ils sont aussi necessaires que le gout & la sensibilité pour les alimens du corps. Je ne dois donc pas lui en savoir plus de gré, qu'une huître à l'écale, si elle avoit de la conoissance, en sauroit à un homme qui la mange avec plaisir. Je ne conte pour vraie amitié que ce qui est libre, que ce qui est l'effet du discernement, du choix & de la raison de mon ami. qu'il se fasse un plaisir de m'aimer: à la bonne heure; mais que ce ne soit pas à cause du plaisir dont je le previens, ou dont je puis le païer, qu'il m'aime. Que le plaisir qu'il se fait de m'aimer, ne soit pas distingué de l'amour même: qu'il soit libre comme cet amour. Et qu'il soit tel qu'il puisse perseverer avec cet amour dans le tems mesme que je perds ce qui peut exciter un plaisir & un amour necessaires.

Amicitia vera.

XXV.

4. par. sect. 4.

Quand l'amitié ſera auſſi déſintereſſée; il ne ſera pas vrai qu'elle ne ſoit *qu'ûn commerce où l'amour propre ſe propoſe quelque choſe à gagner*, comme l'apelle un illuſtre Auteur.

XXVI.

Amicitia mundana:

Mais que ſur ce pied là, il eſt peu de vrayes amitiés! on ne parle que d'amitié dans le monde: On ne voit que des gens qui ſe la demandent, & qui ſe la promettent mutuellement. C'eſt la plus ordinaire concluſion de toutes les viſites & de toutes les Lettres. Et cependant où ſe trouvent-elles ces vraies amitiés? qu'elles parlent & qu'elles ſe produiſent, qu'elles viennent ſe meſurer à la regle que je viens de marquer: & elles verront combien elles en ſont éloignées.

XXVII.

Combien donc de ſots ſe trouvent les dupes de toutes ces pro-

4. par. sect. 4. testations d'amitié, & de ces civiles impostures. Ils font montre du nombre de leurs amis. C'est assez qu'ils ayent vû un homme deux fois, pour lui faire l'honeur de le mettre sur la liste; ou pour se faire honneur de son amitié. *Il est de mes amis*, dit N. *c'est le meilleur de mes amis.* Voulez-vous voir, en effet, combien tous ces Messieurs sont de ses amis; venez à luy faire une afaire: insultez-lui en leur presence: & vous verrez si quelcun d'eux se remuëra en sa faveur.

XXVIII.

On trouve, il est vrai, quelques amis de table, des amis de plaisir & de divertissement, des amis de faveur: Mais des amis d'afaires, des amis de mauvaise fortune, des amis de disgrace & de persecution: où les trouver? assiegeassent-ils tous les jours vôtre maison, comme un essein de mouches; pendant que vous aviez la

la faveur du Prince : au premier 4. part.
refroidiſſement vous les verrez ſect. 4.
tous s'écarter comme une compagnie de perdreaux.

XXIX.

Un monde qui ne ſeroit composé que de tels amis, ne ſeroit-il pas fort aimable ? Ce ſont-là néanmoins preſque les ſeuls materiaux qui forment ce monde, dont les hommes ſont ſi follement enchantés. Et cependant, ils ne veulent pas qu'on leur diſe qu'en l'aimant, ils n'aiment que la vanité & le menſonge. *Ut quid diligitis vanitatem & quæritis mendacium ?*

XXX.

Voulez-vous donc une regle pour démêler les vrais d'avec les faux amis ? Recevez-là de ſaint Auguſtin. Il n'y a de vrais amis que ceux qui aiment ſans interêt ; & ceux-là ſeuls aiment ſans interêt, dont l'amitié n'eſt qu'une ſuite de l'amour qu'ils ont pour la verité;

amic. ver. character.

4.part. sect. 4. amour qui n'eſt point veritable, s'il n'eſt gratuit. C'eſt ce que le Saint exprime en ces deux mots. *Nemo poteſt veraciter amicus eſſe hominis, niſi fuerit ipſius primitus veritatis, quod ſi gratis non fiat, nullo fieri pacto poteſt!* *

XXXI.

Peut-on mentir plus inſolemment & avec moins de pudeur, que de mentir à la face des Autels? C'eſt cependant le ſacrilege que commettent tous les Predicateurs dereglés. Ils confeſſent Jeſus-Chriſt du bout des lévres; & le nient par leurs œuvres. Et il ne faut pas s'imaginer que ces hipocrites ne mentent que de la bouche. Comme ils ne feroient pas bons predicateurs, s'ils n'acompagnoient leurs paroles de tous les mouvemens des paſſions qui leur conviennent; ils ſont obligês de faire montre de cent paſſions qu'ils n'ont pas; & comme ils ſe ſervent des mouvemens de toutes

* *Epiſ. 155. ad Macedon.*

Nemo diligit proximum, niſi diligens Deum. *Aug. Epiſ. 167 ad Hieronim.*

les parties de léur corps, pour les 4. *part.*
exprimer ; on peut assurer qu'ils *sect.* 4.
mentent de toute leur personne; & qu'ils ne sont enfin qu'un mensonge vivant & animé. Mais mensonge infiniment plus criminel que celui des autres menteurs. Ceux-ci ne mentent que du bout des lévres ; & souvent qu'entre leurs dents. Au lieu que ces Predicateurs mentent de l'esprit, du cœur, de la langue, de la main, de tout le corps ; & comme ils déploient toute la force de leurs poumons à publier ces mensonges ; on peut dire que ces pitoïables déclamateurs se tuent de mentir.

XXXII.

Un Pasteur peut-il se seduire plus grossierement, qu'en prêchant tous les jours, contre des défauts, qu'il autorise par son exemple ? Il s'imagine, parce qu'il crie contre, qu'on l'en croira moins coupable. Point du tout.

Pastores animar.

4. par. sect. 4. Plus il les décrie par ses paroles: plus on ouvre les yeux, pour voir s'il les condamne par sa conduite: de sorte que le voyant agir tout autrement qu'il ne parle; bien des gens se croyent en droit de prendre pour regle de leurs mœurs, ses actions plûtôt que par ses paroles: Il est vrai que le Seigneur a dit de faire ce qu'ils disent, & non pas ce qu'ils font; mais comme cet ordre du Seigneur regardoit directement les Pharisiens qu'il representoit comme manifestement dereglés: & que le respect des inferieurs pour leurs Pasteurs, ne leur permet pas de les regarder sur ce pied-là: l'exemple de ces Pasteurs n'en est pas moins contagieux. Le préjugé où l'on est qu'ils doivent être d'une bien plus haute perfection que leurs inferieurs, fait que ceux-cy se croyent permis ce que ceux-là se permettent: de sorte que le penchant que tous les hommes ont

ont d'ailleurs à s'imiter, se trouve 4. par.
merveilleusement fortifié dans ces sect. 4.
inferieurs, par la persuasion où ils sont qu'ils ne peuvent prendre de meilleurs modéles que leurs Pasteurs : Enfin on peut dire que si les paroles du Pasteur enchaînent, pour un moment, les passions de ses Auditeurs, son exemple les déchaîne pour toûjours.

XXXIII.

Quoique les Predicateurs n'ayent souvent nulle jurisdiction sur leurs Auditeurs, & qu'ils ne soient pas comme un Pasteur, responsables de leur salut ; ils ne sont pas moins obligés à doner bon exemple, & à ne détruire pas par leur conduite ce qu'ils annoncent par leurs paroles. Quelle illusion n'est-ce donc pas de se flater d'avoir parfaitement rempli ce ministere, si l'on a trouvé le secret de plaire à ses Auditeurs? Qu'on leur plaise tant que l'on voudra, & qu'on les touche mé-

4. par. sect. 4. me jusqu'à s'en faire suivre en foule ; si les mœurs démentent le discours, on trahit son ministere, & l'on déplaît à Dieu. Souvent même il arrive que malgré l'art qu'on a d'atacher les hommes par les yeux & par l'oreille ; on déplaît à l'esprit & au cœur : & si le respect dû aux Eglises, fait écouter ces Predicateurs avec quelque atention : on les sifle en sortant, & l'on crie à l'hipocrite & au tartufe.

XXXIV.

Hypocrisis NB. exosa bonis ac malis.

La raison pour laquelle on se revolte si fort & si universellement contre l'hipocrisie, c'est que les hipocrites veulent prendre pour dupe tout le genre humain.

XXXV.

Simplex ac rectus.

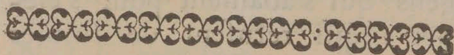
Où trouver un homme naturel, & dont l'artifice n'ait pas corrompu le cœur ? Eut-il bien des défauts, je le prefererois à un autre qui en auroit moins, & qui mé-troit tous ses soins à les déguiser.

XXXVI.

Mais enfin que cet homme artificieux & hipocrite fasse tout ce qu'il lui plaira. Il a beau se déguiser & se contraindre: on le connoît malgré lui; & la plûpart du tems il ne seroit pas malaisé de lui dire ce qu'il a dans le cœur. Les hommes de divers païs se conoissent à l'accent ; & un orgueilleux hipocrite se conoît à cent airs & cent manieres, qui trahissent malgré lui, le fond de son cœur.

4 part. sect. 4.

Hypocrita cognoscitur.



## CHAPITRE V.

### *De la fausse modestie.*

I.

Rien ne ressemble plus à l'hipocrisie, que la fausse modestie. Elle descend, comme elle, en ligne droite, de l'orgueil, par l'a-

4. part. mour de l'estime ; & elle n'est ni
sect. 4. moins artificieuse, ni moins seduisante. Voyons quelques-unes de ses illusions.

II.

Qui le pouroit croire, que l'orgueil fût capable de prendre les airs & les aparences de l'humilité ? & que de toutes les passions la plus imperieuse & la plus hautaine pût prendre les livrées de la vertu la plus pliable & la plus soûmise ! Rien cependant n'est plus ordinaire. On ne voit que des gens qui s'abaissent pour s'élever ; qui refusent de foibles loüanges pour s'en atirer de plus grandes ; qui s'empressent pour les dernieres places, afin de se faire porter aux premieres ; & qui n'afectent un si grand air de modestie, que pour surprendre l'estime des autres, & avoir part à la gloire des humbles.

III.

L'impossibilité de cacher de

certains défauts fait ſouvent tout 4. part
le merite de notre ſincerité. On ſect. 4.
découvre ce qu'on ne peut cacher, dans la vûë que ceux qui nous écoutent, nous dédommageront ſur l'humilité & la modeſtie, de ce que nous leur abandonnons par l'aveu de ces défauts.

IV.

A quoi tendent toutes ces civilités, ces égards, ces deferences, ces ſoins empreſſés, ces complaiſances, ces petiteſſes volontaires, que l'on remarque dans N? à ſurprendre votre eſtime, ſe donner la reputation d'homme poli, & faire parade d'un merite qu'il n'a pas.

V.

C'eſt une queſtion qui merite d'être examinée, que de ſavoir où il y a plus de rafinement d'orgueil à parler ſans ceſſe de ſoi, le chapeau & l'encenſoir à la main, & étaler ſes bonnes qua-

4. part. sect. 4. lités : ou à témoigner de l'empressement de les cacher. Je parierois volontiers pour le dernier. Dans le premier rôle on ne cherche que l'estime de quelques qualités que l'on a ; & dans le second, on cherche pardessus cela, le relief d'une modestie que l'on n'a pas. Dans l'un, pour mendier trop grossierement l'estime que meritent les bonnes qualités, on la perd ; & dans l'autre on se l'assure en paroissant la fuir ; & on y ajoûte encore le merite de l'avoir fuïe ; & ainsi il y a bien plus de finesse d'orgueil dans l'un, que dans l'autre.

V I.

L'humilité est également propre à gagner les bonnes graces de Dieu & des hommes. Il semble que ceux-cy en soient universellement convenus, par la profession qu'ils font, dans cette vûë, à la fin de leurs Lettres & dans presque tous leurs complimens,

d'être *les tres-humbles serviteurs* 4.part.
les uns des autres, Il est cepen- sect.4.
dant certain que ce compliment est une illusion publique qu'on fait aux autres & à soi-même ; & que rien n'est moins propre à doner de soi, l'idée que l'on pretend : car si le premier pas de l'humilité est de reconoître l'orgueil dont on est petri ; le moyen de croire qu'il y ait de l'humilité dans le cœur d'un homme qui se tuë de publier qu'il est trez humble? VII.

De deux hommes parvenus à une égale dignité, lequel est le plus vain? ou celui qui s'enivre de sa grandeur, ou celui qui la soutient avec une modestie & une moderation aparente ? Bien des gens parieroient pour le premier: mais je ne trouve pas qu'il y fasse seur. Il se peut faire que le dernier soit dans un rafinement de vanité bien superieure à celle de l'autre.

VIII.

4. par. sect. 4. Qu'il est aisé à cet homme de paroitre humble & modeste, pendant qu'il ne trouve en son chemin que des aprobateurs, & que des gens qui lui parlent l'encensoir à la main; pendant qu'il joüit d'une estime non contestée, & qu'il est environné de ce petit troupeau d'adorateurs qui se relayent à l'encenser! Mais voulez-vous éprouver s'il est vraiment humble & modeste? Tirez-le de ce cercle enchanté. Abandonnéz-le à trois ou quatre personages qui ne le conoissent point, & qui pleins de leur propre merite, lui disputent le terrain sur tous les endroits dont il se pique le plus; & vous verrez sur quel ton il le prendra, & de quels efforts il usera pour se rehausser.

IX.

La fausse modestie est la voïe la plus ordinaire & la plus batuë

de l'ambition; non pas veritable- 4.par.
ment dans le grand monde ; car sect. 4.
là, loin de cacher cette passion:
on s'en fait un honeur; & la premiere maxime qu'on done aux jeunes gens qui entrent dans le monde; est qu'il y faut entrer avec beaucoup d'ambition: Mais c'est dans l'état ecclesiastique & regulier que la fausse modestie est d'un grand usage.

Comme dans ces états on fait profession de suivre l'esprit & les maximes de Jesus-Christ; que l'on sait que ce divin maître n'a rien oublié pour porter ses disciples à l'éloignement de l'ambition & des premieres places; & que cependant il leur a dit que celui qui s'humilieroit seroit élevé; pour suivre son esprit, on se fait un principe, dans ces états, de choisir pour les premieres places, les modestes & les humbles, preferablement aux orgueilleux & aux ambitieux.

X.

4. par. sect. 4.

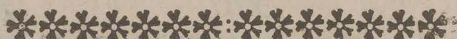
Sur ce principe si sagement établi, combien voit-on de gens se contrefaire & se déguiser depuis le matin jusqu'au soir? On se compose, on se radoucit, on s'abaisse, on affecte les derniers rangs, & les emplois les plus bas, pour ariver par cette contremarche, l'un à une dignité, l'autre à une autre. Le simple chapelain à une prebende; le simple chanoine à l'archidiaconat, l'archidiacre à .... Je n'ose aler plus loin: car à l'égard de ce qui est au dessus de cela, peut-être trouverois-je que ce n'est plus guere, ni par l'humilité qu'on y parvient, ni même par les aparences de l'humilité qu'on le recherche! mais par des voïes toutes contraires, & par une ambition ouverte dont on ne rougit plus : parce qu'elle est à la mode ; & que les hommes conviennent aisément d'excuser, & quelquefois même de consacrer les défauts qui leur sont communs.

XI.

Il y a quelque temps que j'entendois un jeune ecclesiastique, dire d'un air dolent & exterieurement modeste : Je suis né sans bien : c'est ce qui m'a obligé de me jetter dans l'Eglise : je me pousse le mieux que je puis. Je n'ay persone qui me tende la main ; & si je fais fortune, je n'en seray redevable qu'a mon savoir faire. *4. part. sect. 4.*

Mais cecy regarde l'ambition, & c'est un chapitre qui merite d'être traité avec plus d'étenduë.





## SECTION V.

*Reflexions sur les illusions & les mauvais effets de l'ambition, ou de l'amour de la grandeur & de l'élevation.*

### CHAPITRE I.

*De l'ambition en general.*

I.

L'Ambition n'est pas moins artificieuse que la vanité, & ne sait pas moins qu'elle l'art de faire illusion & de se cacher non seulement aux autres ; mais même au cœur dont elle est en possession.

Vous vous croiez infiniment éloigné de cette maladie. Vous ne voudriéz pas avoir fait un pas

pour vous élever. Vous feriéz 4 par.
ſcrupule d'avoir ouvert la bou- ſect. 5.
che, pour demander le moindre benefice. Que cela eſt ſpecieux! & qui n'y ſeroit pris!

Mais rentrés dans votre cœur, & demandés-lui un peu où tendent toutes ces aſſiduités, & ces viſites ſi regulieres à un homme que vous ne conoiſſéz point, & avec qui vous ne deviéz naturellement avoir nulle relation. Vous ne demandéz pas de la langue : il eſt vrai : mais vous demandéz de tout le corps : toute votre figure, toutes ces profondes reverences, tout cet air ſi reſpectueux & ſi ſoumis demande pour vous. En un mot, dés que vous vous preſentéz ; vous demandéz. Que penſez-vous de votre chien, lors que pendant votre repas, il vient d'un air afamé, mais cependant ſilentieux, ſe camper devant vous, & vous regarder avec atention! Croiez-vous qu'il ne vous de-

4. par. mande rien? Son silence & sa retenuë ne vous parlent-ils pas en
sect. 5. sa faveur, plus éloquemment que ne feroient les cris les plus empressés?

Mais je vois bien que l'exemple de votre chien vous choque: prenons donc celui des courtisans des Princes. Leur ambition, toute vive qu'elle est, les porte-t'elle à demander éfrontément les faveurs du Prince? Point du tout. Ils se montrent, ils se presentent: & puis c'est tout. Ils voyent, & ils savent qu'ils sont vûs, & cela leur sufit: on les entend, sans qu'ils parlent: leur silence & leur posture respectueuse en disent plus, que les plus éloquens discours. Voila ce qu'on appelle faire sa cour. Le temps viendra où ils obtiendront ce qu'ils demandent par ce langage muet: sur ce pied là, jugez de votre desinteressement, & de votre afranchissement de toute ambition.

III.

Vous jureriez que vous ne songez qu'à rendre justice au merite, en donant votre voix à un tel, pour une telle dignité : ou en lui procurant un poste de distinction ; & votre ambition ne songe en effet qu'à vous faire monter à sa place, qui, par là, vous devient accessible. 4. par. sect. 5.

IV.

On s'étonne quelquefois de voir certaines gens sans ambition : mais je ne leur en fais pas toûjours un merite. Rendéz-leur possible l'accez aux honeurs & aux dignités ; & vous verréz s'ils y sont insensibles. Ce qui tient nos passions endormies n'est souvent que l'impossibilité de les satisfaire.

V.

Qu'il est malaisé, quand on a eu trop d'estime pour le monde & pour ses maximes, d'en revenir absolument ! mille dégouts, mille

4. par. sect. 5. disgraces, mille malheurs ne sont pas capables d'en desabuser & d'en détacher. Tel croit aprez un long exil, ne soupirer plus que pour le ciel, dont le cœur bat encore imperceptiblement pour la gloire, pour l'ambition, pour les emplois, pour les richesses, pour les recompenses, & qui dés la moindre ouverture qu'il trouve pour ces objets, s'y porte avec autant de rapidité que jamais.

VI.

Qui le croiroit, que de la même plume dont un homme dans le vif sentiment de ses disgraces, souscrit à cette sage maxime: *Vanité des vanités, & tout n'est que vanité*; de la même plume, dis-je, il pût faire à ses enfans des leçons d'ambition, *& leur ordonner d'aler aux plus grands honeurs de la guerre & de l'eglise, ou de mourir en chemin?* Un cœur se peut-il faire une plus sensible illusion? Cependant cela

n'eſt pas ſans exemples. 4. par. ſect. 5.

VII.

Un homme ſe produit de lui-même; s'empreſſe, ſe montre & ſe pouſſe: demande, ſollicite, importune; s'inquiete, s'agite & s'éforce de monter. Un autre s'éloigne, ſe cache & s'enfuit; ſe calme, ſe tait & s'abaiſſe; lequel des deux croyez-vous moins coupable d'ambition? Il n'eſt pas aiſé de le decider. Ils vont tous deux à la gloire: mais l'un y va la tête levée, & par le grand chemin; & l'autre y va par un chemin détourné: mais beaucoup plus sûr.

VIII.

Tel a cent fois frapé à la porte de la gloire, ſans pouvoir ſe faire ouvrir; qui s'eſt trouvé admis, dés qu'il a feint de lui tourner le dos.

IX.

Les interêts de la verité & de la juſtice ſont ſouvent ſi opoſés

4. par. sect. 5. à ceux des passions, qu'il n'est pas possible qu'un homme esclave de ses passions ait quelque atachement pour la verité & la justice. Mais de toutes les passions, l'ambition est celle contre qui la verité & la justice peuvent moins tenir ? dés qu'un homme est ambitieux, il faut s'atendre à lui voir lâchement trahir l'une, abandonner l'autre . & sacrifier leur interêt à sa passion. Que ne fera-t'il point pour la contenter ? Si, pour devenir magistrat, il ne faut que donner les mains à l'injustice : il les donera. Si une morale étroite, où la profession publique de la verité sont des obstacles aux dignités & aux charges ecclesiastiques : on entrera dans la voye large : on en fera des leçons : on retiendra la verité dans l'injustice : on prêchera même l'erreur & le mensonge. Si pour faire fortune il ne faut que tendre des pieges à l'innocence, la surprendre

par des déguisemens, la seduire 4. part.
par des artifices; de quels strata- sect. 5.
gêmes n'usera-t'on pas pour cela, & qu'elles machines ne fera-t'on pas joüer? Enfin si à tout cela il faut ajoûter l'imposture & la calomnie pour achever d'oprimer l'innocence; que cela coûtera peu dés que par là on poura s'ouvrir le chemin aux charges, aux benefices, & à des prelatures dont le soin principal doit être de veiller à la défense, & à la protection de l'innocence?

X.

Mais ce n'est pas simplement sur les étrangers que l'ambition exerce sa tirannie, elle l'étend jusques sur ses partisans, & elle ne les atire par tout ce qu'elle a de plus flateur & de plus engageant, que pour les tourmenter & les martiriser. C'est ce qu'il est bon de faire voir un peu plus en détail.

4. par. sect. 5.



# CHAPITRE II.

*Que l'ambition fait des martirs de ses partisans.*

I.

ON ne peut pas porter plus loin la séduction, que de ne mettre en usage la flaterie & les caresses, que pour tiraniser ceux qu'on a atirés par cette voye. C'est ce que l'ambition fait beaucoup mieux que nulle autre passion.

II.

De quelles couleurs ne peint-elle point son objet? c'est l'éclat, c'est le brillant dont elle l'environne, qui fait sa vivacité. quelque petite, quelque méprisable, quelque périssable que soit la situation, ou le poste qu'elle se propose; le cœur humain ne s'y

considere que comme revétu de consideration, de respect, d'estime & d'admiration. Il s'y voit comme en droit de lever, à tous momens, sur les autres hommes, des tributs d'honeur & de déference; & tout cela lui paroît si vif & si sensible, que les grandeurs de l'éternité n'étant qu'intelligibles, ne lui donnent, en comparaison, que du dégout, ou de l'indiference.

4. part. sect. 5.

III.

Faut-il chercher d'autre cause de ces entreprises si violentes, si fatiguantes & si perilleuses, par lesquelles tant de jeunes gens de la premiere qualité prodiguent tous les jours leur santé & leur repos, leur vie, & même leur éternité. Un vain éclat, la vapeur fugitive d'une fausse gloire, le funeste droit de se trouver des premiers sous le fer & le feu, l'extravagant privilége d'essuïer de plus grands dangers; des Charges qui

4. par. sect. 5. ôtent le repos & le sommeil ; des recompenses meurtrieres ; toutes choses aux quelles l'orgueil atache, je ne say quel air de grandeur, sont les seuls charmes qui enchantent ces jeunes insensés. Que dis-je ? La mort même dont la jeunesse a naturellement tant d'horreur, leur paroit aimable ; pourvû qu'elle ne les aborde que dans ce qu'ils apellent le lit d'honneur ; pourvû qu'ils puissent se flater qu'on en parlera, & que leur nom trouvera place en quelque coin de Gazette. Contens de passer dans des flames devorantes, une éternité qui ne passe jamais ; pourvû que dans ces lieux, qu'ils quitent pour toujours, on brule en leur honneur quelque vain encens ; & qu'on prononce, à leur gloire, quelque discours funebre d'une éloquence également trompeuse & scandaleuse. La séduction de l'ambition peut-elle aler plus loin ?

I V.

Ainſi qu'on ne s'étonne pas que ce Cavalier, qui regarde comme inſuportables les veilles, les jeûnes, & les travaux de la vie Religieuſe, trouve un extrême plaiſir dans les exercices beaucoup plus durs & plus violens de la profeſſion militaire. C'eſt que ſon imagination a ataché à ceux-cy une image d'honneur & de gloire, qu'il ne trouve point dans ceux-là : parce qu'il n'a d'ambition que pour la terre & ſes faux biens ; & qu'il n'en a ni pour le Ciel, ni pour les vrais biens où conduiſent les travaux de vie Religieuſe.

V.

La difference qu'il y a donc de la vie d'un Cavalier à celle d'un Penitent, ne conſiſte pas préciſement dans l'auſterité : mais dans le motif. L'un & l'autre ſont martirs : mais le Penitent eſt martir de la juſtice; au lieu que le Cavalier

4. par. sect. 5. est martir de la vanité & de l'ambition.

VI.

Et qu'on ne s'imagine pas qu'il n'y ait de cette derniere espêce de martirs, que dans la profession militaire. Il y en a dans toutes les conditions, dans l'Etat Ecclesiastique, dans le Bareau, dans les Universités. Passer les jours & les nuits en des études fatiguantes : se priver de presque tous les plaisirs de la vie; renoncer à ses aises, perdre presque absolument le sommeil, se donner à peine le tems de prendre ses repas; aler se montrer regulierement tous les jours à la porte d'un Ministre, ou d'un homme en place : faire cent bassesses indignes de son caractere & de sa naissance : passer les matinées dans l'antichambre d'un homme qu'on méprise de tout son cœur; & cela dans l'esperance de lui pouvoir seulement dire qu'on l'honore infiniment ; s'engager

gager enfin à mille aſſiduités éga- 4.part. ſect. 5.
lement geſnantes & profanes ; de bonne foy y a-t-il un plus cruel eſclavage ; & peut-on ſe figurer une vie plus dure & plus mortifiante ? Que de gens cependant ne la ſoûtiennent que dans des vûës d'ambition, d'établiſſement & de fortune ! *Et hi quidem ut corruptibilem coronam* : & ne ſont-ce pas là de vrais martirs de vanité & d'ambition ?

VII.

Que les femmes ne ſe flatent pas de n'avoir point de pareilles martires. Leur vie toute mole & délicate qu'elle eſt, à ſes duretés. Eſt-il bien commode de porter, pour paroître de belle taille, des habits ſi étroits ; qu'on en vienne juſqu'à perdre la reſpiration, ou à s'évanoüir? Eſt-il bien agréable de ſe paliſſader les jours entiers avec des balênes, & des bares de fer ; & de ſe rendre, par-là, le corps auſſi inflexible,

4. part. que celui des ſtatuës de marbre?
ſect. 5. Eſt-il bien doux de s'expoſer à demi nuë aux plus grandes rigueurs de l'hiver ? Si l'on ne rougit pas ; comment du moins ne ſe rebute-t-on pas d'une nudité également honteuſe, cruelle & ſcandaleuſe ? Eſt-ce de la vanité, ou de l'impureté , que ces femmes ſont martires ? Elles peuvent choiſir : mais quelque parti qu'elles prennent ; elles ſont bien à plaindre. Eh ! que ce parti leur coutera cher un jour, ſans ce qui leur en coute dés cette vie !

VIII.

On dit que le diable a ſes martirs auſſi-bien que Jeſus-Chriſt : mais pourquoi s'adreſſer au diable pour expliquer des effets qui relevent ſi viſiblement des paſſions des hommes? C'eſt de ces paſſions; c'eſt de l'ambition & de la vanité que les hommes ſont martirs; & s'ils le ſont du diable ; ce n'eſt que parce qu'il ſait alumer ces paſſions.

4. part. sect. 5.

## CHAPITRE III.

### *Des illusions que le brillant de la grandeur fait au cœur & à l'esprit.*

I.

IL est surprenant en combien de manieres la passion pour la grandeur nous seduit. L'éclat trompeur qui l'environne, nous éblouït tellement, que nous donnons la plûpart du tems, nôtre estime & nôtre admiration a de tres-indignes sujets, & qui ne meritent que nôtre mépris.

Il est vrai que l'on doit de la consideration & du respect à la naissance, aux dignités, aux charges, au credit, à l'autorité. Comme toute puissance vient de Dieu, & est une image sensible de la

4. par. sienne; toute puissance exige nos
sect. 5. respects & nos soumissions; & l'on ne peut sans injustice les refuser à ceux qui en sont revétus. Mais pour l'estime & l'admiration, comme elles ne regardent que les qualités propres & le merite personel; on ne les doit aussi qu'à ceux qui se distinguent par un vrai merite, & par des qualités estimables. De sorte qu'il se peut fort bien faire, & qu'il arive même quelquefois, qu'on rend de profonds respects à des gens pour qui l'on ne peut avoir ou qu'un profond mépris, ou que beaucoup de pitié.

II.

Cependant le brillant de la grandeur & de l'autorité éblouït souvent de telle sorte; qu'on le répand jusque sur les qualités personnelles; & qu'on ne peut pas se figurer que ce qui est distingué par la naissance, ou par la fortune; ne le soit pas par son merite

& par ses qualités interieures. Le rang, la fortune, la vogue, le gros équipage, la bonne grace, l'air noble, l'éclat, le grand fracas, nous étourdissent & nous abatent: on ne s'avise pas de douter si ces qualités ne sont point des signes équivoques de merite; & l'on ne soupçone pas même qu'elles puissent cacher un fort malhonête homme. *4. par. sect. 5.*

III.

Les dehors, les manieres, & les circonstances sont presque l'unique régle de nôtre estime. Une méchante maniere est capable de defigurer dans nôtre esprit le plus honête homme du monde. Un air noble & aisé produit un effet tout contraire sur nôtre imagination. Enfin le *comment*, dans les personnes comme dans les discours, est d'ordinaire toute la raison de nôtre estime & de nôtre aprobation.

4. part. sect. 5.

IV.

C'est ainsi que nôtre imagination fortement remuée par ce phantome de grandeur, porte l'esprit à regarder comme grand & comme estimable, tout ce qui est dans les grands. Mais elle n'en demeure pas-là : car aprez avoir corompu la raison, elle corompt le cœur, en lui faisant aprouver tout ce que font les grands & les personnes d'autorité ; estimer tout ce qu'ils estiment, souscrire à toutes leurs extravagances, & devenir même idolâtre de leurs passions. On se persuade qu'eux seuls ont le bon gout. Quelque parti qu'ils prennent, ils ont toûjours raison ; s'en écarter est un crime : c'est du moins n'avoir pas le sens commun ; & c'est enfin se couvrir d'un ridicule éternel.

V.

Aussi ceux qui les aprochent, ont pour principe de ne s'écarter jamais de leurs sentimens. Les

courtisans auprez de leur Sou- *4.part.*
verain, les inferieurs devant leur *sect. 5.*
superieur, n'opinent guéres que du bonnet. Le Souverain, dit-il, *oüi?* tout le monde dit oüi. Dit-il *non?* tout le monde dit non. J'entendis dernierement un peintre exprimer cette disposition le plus agréablement du monde. Quand j'expose, disoit-il, quelcun de mes ouvrages en public, les sentimens des gens de Cour sont assez partagés. Les uns disent: cela est bon: les autres, cela ne vaut rien. Le Roy survient-il là-dessus? Si l'ouvrage a le bonheur de lui plaire; & qu'il disent qu'il est bon: *Aussitôt il se forme une perspective de* bons, *qui va jusqu'à l'autre bout de la gallerie.*

## VI.

Eh! plût à Dieu que l'aveugle déference pour la grandeur n'alât jamais plus loin, ni sur des sujets de plus de consequence. Mais les histoires ne nous laissent

4. par. sect. 5. pas douter qu'elle ne passe même jusqu'aux choses de religion & de morale; & que des Princes licencieux ou irreligieux ne répandent la licence & l'irreligion avec la derniere facilité. L'ascendant que leur grandeur & leur élevation leur donne sur les esprits & sur les cœurs, fait plier ceux-ci en tous sens. On se fait un honneur, & souvent même un devoir d'être du sentiment du Prince, du gout du Prince, de la religion du Prince. On croit ne pouvoir mieux faire, que de l'imiter; & l'on se persuade qu'en l'imitant, on ne peut qu'être hureux. Comme son exemple, & même sa presence soûtient dans les plus grands dangers; & qu'on ne se soucie pas de perdre la vie; pourvû qu'on la perde en combatant pour le Prince & avec le Prince; son exemple quand il est depravé soûtient aussi dans les voyes du libertinage; & l'on ne se soucie pas de perdre son éternité, & de se damner, pourvû qu'on se dam-

ne avec le Prince. On ne se dit 4 part. pas cela si nettement. Si l'on avoit sect. 5. une idée bien claire de la damnation, on ne pouroit l'apercevoir sans horreur : mais ne la concevant que sous une idée abstraite & confuse : soûtenu au contraire par des idées tres-sensibles & tres-vives d'éclat de puissance & de grandeur humaine dont on est sans cesse frapé dans les Cours : enivré de la faveur dont on joüit, ou que l'on espere ; on s'étourdit sur tout ce qu'on entend dire de la damnation & de l'éternité des suplices ; & enfin quel que puisse être cet etat on ne peut pas se figurer qu'on puisse y être malhureux ; pourvû qu'on y soit dans la compagnie de ces grands de la terre que l'on idolâtre, & qui paroissent comme de petits Dieux à une imagination un peu échaufée de l'éclat de la grandeur.

VII.

Qu'on y prenne garde. Ce n'est

4. par. sect. 5. point ici une vaine ſpeculation qu'une meditation creuſe ait fait inventer. Que ce qu'il y a de jeunes gens dans les Cours, ſe conſultent un peu : qu'ils ſe ſondent & ſe tâtent eux-mêmes ; qu'ils s'examinent ſur ce portrait ; & ils verront s'il n'eſt pas fort reſſemblant à ce qui ſe paſſe d'ordinaire dans leureſprit & dans leur cœur, ſans qu'ils s'en aperçoivent; & s'ils ne ſe regardent pas ſecrêtement comme dans l'impoſſibilité d'être malhureux ; pourvû qu'ils partagent le ſort de ceux dont ils ſe font des Heros.

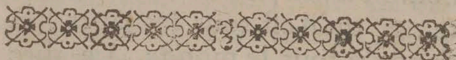
VIII.

Hureux qui détrompé du faux éclat des grandeurs humaines, n'eſtime de vraiment grand, qu'un bien ſouverain, immenſe, & éternel ; & que ce qui ſert à y parvenir.

IX.

Comme la flaterie & les loüanges artificieuſes & médiſantes

ſont les filles de l'ambition; il faut toucher ici quelque choſe de leurs illuſions. 4. part. ſect. 5.



## CHAPITRE IV.

### *Des illuſions de la flaterie & des loüanges artificieuſes & medisantes.*

I.

ON ne s'atendroit jamais qu'on pût medire par des loüanges: que la malignité pût prendre les livrées de la bonté; ni que l'eſprit de mediſance pût faire ſervir les loüanges à porter ſes coups les plus mortels. Rien cependant n'eſt plus ordinaire. Il y a de certaines loüanges artificieuſes & de certains traits d'une compaſſion cruelle qui ne tendent qu'à découvrir le foible de ceux

4. part. qu'on louë & qu'on plaint.
sect. 5.

II.

On veut faire connoître qu'un homme n'a ni prudence ni conduite, & qu'il est tous les jours, la dupe de tout le monde. Le dire ouvertement, seroit trop grossier. Voicy le tour que l'on prend. Le pauvre garçon, dit-on, c'est un bon cœur. Il croit que tout le monde est droit comme lui.

III.

On ne veut pas dire directement que tels & tels n'étoient pas nés pour le gouvernement, ni pour le commandement. On se recrie sur leur pieté, & leur regularité, sur les talens qu'ils ont pour la composition, pour les exercices du cabinet, pour la solitude, &c.

IV.

On louë quelquefois les morts, pour blâmer les vivans; & par mépris pour ce qui est, on relêve ce qui n'est plus.

V.

Par combien d'endroits les loüanges que nous entendons donner aux autres, ou qu'on nous donne à nous-mêmes, doivent-elles nous devenir ſuſpectes! ſouvent elles ne ſervent que de preludes, &, pour ainſi dire, d'introductrices au mal qu'on en veut faire conoître. Quelquefois c'eſt qu'on veut par ces loüanges malicieuſes, ou affoiblir le merite de quelcun de ceux qui les entendent, ou relever indirectement les defauts de quelque autre. D'autresfois c'eſt qu'on veut par là ſe faire eſtimer équitable; & il ſe peut faire qu'on n'ait en vûë que de ſe faire paſſer pour bon conoiſſeur en merite; & ainſi c'eſt preſque toûjours ou la medisance, ou l'envie, ou l'inſulte, ou la vanité deguiſée qui debitent des loüanges. Hureux qui ne louë que pour rendre juſtice au merite. 4. par. ſect. 5.

4. part. sect. 5.

VI.

L'Homme aime trop les loüanges, pour en doner sans interêt. Il conte toûjours que celui à qui il les donne les lui payera, ou en bienfaits, ou en estime, ou en mêmes espêces.

VII.

Les loüanges sont le filet où il se prend un plus grand nombre de dupes. Quelques experiences qu'on ait faites du peril, on ne peut s'imaginer qu'un apas si flateur soit trompeur; & de-là il est visible qu'on ne devient la dupe des autres, qu'aprez l'avoir été de son propre cœur.

VIII.

Comment les hommes aiment-ils tant qu'on les flate, puis qu'on ne le peut gueres faire, sans avoir pour eux le dernier mépris, & sans les croire assez foibles & assez sots pour aimer à se repaître de vaines fumées & de faux titres? Les loüanges à faux titres sont

des outrages déguisés. Eh ! bon Dieu, qu'à ce conte il y a eu de crimes de Lêze-Majesté impunis dans tous les siecles !

4. part. sect. 5.

IX.

Que la flaterie est mal nommée ! Est-ce flater, que de percer le cœur du prochain, & d'y faire des playes mortelles ?

X.

Lequel a le moins de tort, de celui qui flate, ou de celui qui se plaît à être flaté ? celui-ci tend de lui-même la poitrine, & celui-la y enfonce le poignard.



4. part. sect. 6.

# SECTION VI.

## *Reflexions sur les illusions & les mauvais effets de l'Avarice & de l'amour de l'interest.*

## CHAPITRE I.

### *Des Illusions que cette passion fait aux autres & au cœur même qu'elle possede.*

I.

COmme l'avarice est de toutes les passions la plus basse ; elle a plus de soin que pas une autre de se cacher ; &, pour cela, de quelles livrées ne se couvre t-elle pas ? elle prend tour à tour celles de la prudence de l'économie, de la conduite , de l'habi-

leté, de la temperance, de la fru- 4. part.
galité; & quelquefois même cel- sect. 6.
les de la penitence.

II.

Ainsi l'on jeûne par avarice; on renonce aux aises & aux plaisirs par avarice: on soufre les injures des tems & les incommoditez de la vie par avarice.

III.

Vous vous fâchez de ce que je pense mal de vôtre jeûne & de ce que vôtre austerité m'est suspecte. Voulez-vous me détromper & me convaincre de leur droiture & de leur pureté. Que vôtre jeûne devienne la refection du pauvre: *fiat abstinentia jejunantis refectio pauperis*. Répandez sur les miserables les douceurs & les commodités dont vous vous privez.

IV.

Une des plus ordinaires adresses dont l'avarice se sert pour faire illusion à l'esprit de celui dont elle possede le cœur, est de ne l'entre-

4. par. tenir que de pertes, que de ruï-
sect. 6. nes, que d'incendies, que de gelées, que de grêles, que de guerres, que de famines. De tous ces désastres imaginaires elle se fait autant de retranchements inaccessibles à la raison, à la pieté, à la compassion, à la charité, à la justice.

V.

Elle ne prétend pas même se défendre absolument de ce qu'elle doit à ces vertus. Si on lui oppose la charité : elle répond que charité bien ordonnée commence par soi-même. Si on lui allegue la compassion : elle se croit bien fondée à tourner sa compassion vers elle-même. Si on lui fait valoir la pieté ; elle prétend que l'opulence n'est point opposée à la devotion. Si on l'ataque par la justice ; elle se défend sur ce qu'elle n'a rien d'injustement acquis ; & elle ne veut pas voir que ce qui n'est que justement acquis ne peut être

// qu'injuftement gardé, des qu'il // eft fuperflu ; elle ne prend pas garde que le culte des richeffes eft incompatible avec le culte de Dieu qui eft la vraye pieté ; & qu'on eft obligé d'avoir de l'amour & de la compaffion pour le prochain comme pour foi-même.

4. part fect. 6.

## V I.

Il n'y a pas jufqu'au vœu de pauvreté qui fert quelquefois de manteau à l'avarice. On ferre, on amaffe, on enferme, on tefo-rife ; on plaint non-feulement le fuperflu aux étrangers ; mais même le neceffaire aux domeftiques ; pour éviter la diffipation, on laiffe les pauvres mourir de faim, & l'on s'enrichit par amour pour la pauvreté.

## V I I.

Ce n'eft pas d'aujourd'hui qu'on a remarqué que l'interêt parle toutes fortes de langues ; & même celle du defintereffement : on peut ajoûter qu'il prend toutes

4. part. ſortes de figures, & même celle
ſect. 6. de la prodigalité.

VIII.

Que les aſſiduités, les careſſes & l'amitié qu'on témoigne aux perſonnes diſtinguées & d'un rang élevé, doivent eſtre ſuſpectes d'interêt; qu'il eſt aiſé de ſe faire à ſoi-même illuſion ſur cela! cœur double & diſſimulé, attendez que ces perſonnes qui ſont preſentement au haut de la rouë, ſoient par un demi tour, arivées au bas; & vous demêlerez alors à quoi tenoient vôtre amitié & vos ſervices.

IX.

Comment le cœur humain peut-il ſe ſeduire auſſi groſſiérement qu'il le fait ſi ſouvent ſur le chapitre de l'interêt? On voit des gens qui ſe tuent de vanter leur deſintereſſement; à les entendre ils n'ont rien à eux: leur plus grand plaiſir eſt de donner & de faire largeſſe aux miſerables; ils

ont le meilleur cœur que Dieu ait jamais formé : tout leur chagrin de n'estre pas opulens, ne vient que de ce qu'ils sont par là privés du plaisir de faire du bien à plus de personnes : ce leur seroit un vray regale : ils vous protestent qu'ils n'y auroient pas de mérite ; & ils vous le disent même, ce semble, de tout leur cœur ; & cependant on leur remarque une perpetuelle atention aux moindres petits interêts : une inquiete vigilance sur tout ce qui leur apartient ; une vraye peine à se désaisir, même pour quelques momens, des plus petites bagatelles ; enfin mille basses & honteuses mesquineries. étrange magnificence que celle-là ! 4.part. sect. 6.

X.

Je me defie un peu de ceux qui vantent tant leur sincerité ; c'est plus par la conduite que par les sermens qu'on doit la prouver. Toutes ces protestations qui se

4. par. qui se presentent d'elles-mêmes,
sect. 6. sans que je les demande, me deviennent suspectes d'interêt; & ont tout l'air de piéges que l'on tend à ma credulité & à ma confiance.

XI.

On ne doit pas moins se défier de ces complimens si étendus, de ces ofres de services si empressées, de ces recherches d'amitié aparemment si tendres. J'ai connu un homme, qui dès qu'il entendoit de pareils discours, mettoit serieusement les mains dans ses poches, pour s'assurer de sa bourse.

XII.

C'est le plus souvent l'interêt qui cause tous ces mouvemens. Atendez ces complimenteurs à une occasion où leur interêt soit compromis avec le vôtre; & vous verrez lequel des deux les remuoit & les rendoit si éloquens. Il est vrai cependant que ce sont ces sortes de gens qui sont en possession de tromper presque tout le mon-

de. L'homme aime tant à eſtre careſſé, que dés qu'on le flate, l'eut-on cent fois fourbé; il done dans le paneau, comme s'il ne l'avoit jamais eſté. 4. par. ſect. 6. *

XIII.

On dit d'ordinaire que le propre interêt nous aveugle; mais il eſt certain qu'il ne nous éclaire gueres moins; & ce n'eſt même que parce qu'il nous éclaire quelquefois, & qu'il nous aveugle quelquefois, qu'il en devient plus propre à nous faire illuſion. S'il nous aveugloit toûjours, on s'en défieroit, ou plûtôt on ne s'y fieroit jamais: s'il nous éclairoit toûjours, on n'y ſeroit jamais trompé. L'illuſion ne vient donc que de ce qu'on ne diſcerne pas quand il aveugle, ou quand il éclaire. Ma penſée eſt qu'il éclaire toûjours ſur le choix des moyens, & qu'il aveugle ſouvent ſur celui de la fin.

XIV.

L'illuſion des avares eſt de pren-

part. 4 sect. 6. dre l'or & l'argent pour des biens & pour leur fin ; au lieu que ce ne ſont que des moyens pour parvenir aux vrais biens & à la vraye fin : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.*

XV.

Que nôtre aveuglement & nôtre illuſion ſur les biens de l'Eternité ſont déplorables ! Il y a des gens qui paſſent leurs jours ſans aucun plaiſir, & qui n'en aiment pas plus les biens de l'Eternité : ce qui les ſoûtient également dans cette privation de plaiſirs, & dans cette indifference pour les choſes éternelles, n'eſt ſouvent qu'une trompeuſe eſperance d'un tres-petit gain, & d'une aſſez mince fortune : c'eſt ce qui les occupe toute la vie. N'eſt-il donc pas bien étrange que le cœur humain trouve dans une auſſi frivole eſperance dequoi ſe ſoutenir contre les chagrins & les amertumes inſeparables de cette vie ; & qu'il ne

trouve

trouve rien de pareil dans la ſo- 4 part.
lide eſperance des plus grands ſect. 6.
biens & des fortunes éternelles. Eh! mon Dieu! puiſqu'en cette vie, on ne peut eſtre heureux qu'en eſperance; pourquoy ne pas preferer le bonheur qui nait de la plus haute & de la plus ſolide, à celui que peut donner la plus frivole & la plus trompeuſe de toutes les eſperances! Si l'on ne peut ſe défendre d'aimer l'opulence & de ſoufrir pour l'aquerir: que n'aime-t'on les vrayes richeſſes! *Si vere fratres divites eſſe cupitis; veras divitias amate.*

## XVI.

Douvient qu'on dit ſi facilement du bien de ſon cœur; & qu'on n'oſe en dire de ſon eſprit? C'eſt qu'il eſt bien plus aiſé de faire illuſſion aux autres ſur les qualités du cœur, que ſur celles de l'eſprit. Celles-ci ſe font connoître en peu de temps: une, ou deux converſations ſufiſent pour

4. part. sect. 6. cela. Mais les qualités du cœur sont si difficiles a conoître; qu'il y en a quelques unes qui se cachent toute la vie à ceux même qu'elles possédent. Tels & tels sont morts les plus avares des hommes, qui n'en ont jamais rien sçu. Et ce qu'a dit un illustre Auteur se trouve vrai au pied de la lettre; que * *tous ceux qui connoissent leur esprit, ne conoissent pas leur cœur.* *

* M. de la Roche-Foucaut

XVII.

Ce qui fait que bien des gens meurent avares, sans le savoir; c'est que l'avarice est de toutes les passions, celle qui sait se couvrir de pretextes plus specieux & de couleurs plus seduisantes. Si un homme amasse de l'or & de l'argent avec une avidité insatiable; S'il use, pour cela, de toutes sortes de moyens licites où illicites: S'il entre dans les plus minces détails de sa dépense: s'il fait rendre conte deux fois par jour a son maître d'hôtel: Si pour gagner

quelques ſous ſur un marché, il conteſte les heures entieres; S'il eſt de Bronze pour les pauvres: S'il reproche à ſes domeſtiques le pain qu'ils mangent: S'il ſe plaint, à lui-même, les choſes les plus neceſſaires. Ne penſez pas qu'il manque de raiſons, pour colorer cette baſſe cõduite. Il en a de politiques & de Chrêtiennes. Mille gens ſe ſont ruinés par de folles dépenſes. Il peut ariver des guerres deſolantes, des famines, des incendies, des gréles, des ravages: on peut eſtre élevé à des Charges, à des Emplois, à des Dignités qui demandent de la dépenſe; & il eſt de la prudence d'avoir des reſources contre ces évenemens. D'ailleurs le Chriſtianiſme défend le luxe & la bonne chere; il preſcrit la modeſtie, la frugalité, la temperance. Enfin rien n'eſt plus raiſonnable, ni plus chrétien qu'une ſage économie de ſon revenu. C'eſt à ces titres ſpecieux, ou d'autres ſem-

4 par. ſect. 6.

4. par. sect. 6. blables, que l'on pretend estre dispensé d'assister, dans le besoin ses parens & ses amis, & de faire l'aumone aux pauvres; & qu'on croit pouvoir, en seureté de conscience, entasser, & souvent même enterrer or sur or, sacs sur sacs; sans que ni Dieu, ni les hommes y puissent trouver à redire.

XVIII.

Si l'on accusoit un avare d'être idolatre; il se souleveroit contre cette accusation, comme contre la plus atroce des calomnies; & cependant qu'est-ce que l'idolatrie, sinon le culte des idoles; & qui sert plus veritablement les idoles, que celui qui met tous ses soins à amasser de l'or & de l'argent? c'est particulierement dans le cœur & dans ses mouvemens que consiste le culte de ce que l'on adore. Si donc vôtre cœur est dans vos cofres; si sa passion dominante sont vos écus & vos pistoles; supputez ceux-là & celles-

cy ; & contez seurement que ce 4. par.
font autant de petites divinitês, sect. 6.
autant d'idoles que vous adorez.



## CHAPITRE II.

*Continuation du même sujet.*

### I.

QUe ne fait pas faire le desir de s'enrichir, lors qu'on croit y pouvoir reussir impunément ? je veux dire, lors qu'il n'en coute qu'à la conscience ? larcins, concussions, fourberies, usures, faux poids, simonies, rien ne coute pourvû qu'il n'en coute que de deplaire à Dieu, & de se damner. L'imagination soutenuë de la passion de l'avarice, donne une si vaste étenduë au tems le plus court, & met l'éternité dans un si prodigieux éloigne-

4. *par.* ment, qu'elle en diſparoit preſ-
*ſect.* 6. que aux yeux d'un avare; qu'il regarde les ſoixante & quatre-vingt années comme une petite eternité; & qu'infiniment plus frapé du plaiſir actuel de joüir des richeſſes, pendant ce tems, que de la crainte des ſuplices qui ne ſont que foiblement imaginés, & qu'il regarde comme éloignés; il n'hezite pas à acheter ce court & frivole plaiſir au prix de ſa damnation éternelle. Si cette illuſion eſt inſenſée & extravagante dans les plus jeunes gens; de quelle folie; ou plûtôt de quelle aveugle fureur n'eſt-elle pas dans les perſonnes avancées en âge?

II.

Si les avares ne s'aperçoivent pas en cette vie de cette illuſion: ils s'en font aſſez d'autres dont ils devroient bien s'apercevoir, & dont ils portent actuellement la peine. Ils veulent s'enrichir: c'eſt leur but. Et c'eſt pour cela qu'ils

amaſſent perpetuellement par 4. par.
toutes ſortes de voyes. Et cepen- ſect. 6.
dant il ſe trouve qu'avec tous leurs amas, ils vivent dans la derniere pauvreté. Ils ſe plaignent toutes choſes ; non-ſeulemennt l'agreable & le commode, mais même l'utile & le neceſſaire. Ils ne ſe donnent à boire & à manger que par poids & meſure. Mal vétus, mal chaufés, mal logés ils vivent dans une obſcurité à ne vouloir voir perſonne. Ils menent une vie plus pauvre & plus auſtere qu'on ne fait dans les Obſervances Religieuſes les plus ſeveres ; & font ainſi, pour des plaiſirs qui ne paroiſſent pas, & pour une eſpêce de bonheur inconnu à tout autre qu'à eux, beaucoup plus, que bien des ſaints n'ont fait pour les delices de l'eternité.

III.

En effet quel peut eſtre le plaiſir des avares ; & dans quelle vûë paſſer tous les jours ; comme ils

4. par. ſect. 6.

font, de nouveaux contracts, faire de nouveaux acquets, entaſſer, ou même enterrer de nouvelles ſommes? Les emporteront-ils avec eux en ſortant de ce monde? * helas! ils ſe trouveront alors les mains vuides, * & à peine de tous leurs biens leur donnera-t'on un drap, en les jettant en terre. Les laiſſeront-ils à leurs enfans? il y en a qui n'en ont point. Pour qui donc amaſſent-ils avec tant de ſoin & d'inquietude, des treſors dont ils ne veulent faire nul uſage? C'eſt ſouvent pour des parens éloignés, qu'ils n'aiment point, dont ils ne ſont point aimés, qui ſouhaitent tous les jours leur mort, & qui danſeront ſur leur foſſe, lors qu'ils ſeront en terre. Faloit-il mener une vie ſi chagrine, ſi penible, ſi obſcure & ſi miſerable, pour n'en retirer que ce fruit amer, & que cette cruelle recompenſe?

* Homo cùm interierit, non ſumet omnia.

* Nihil invenerunt omnes viri divitiarũ in manibus ſuis.

IV.

Condition deplorable que celle des avares. Tandis qu'ils ſont ſur la terre , ils n'oſent uſer de ſes fruits, tant ils craignent que cette terre ne leur manque. ; & il ſe trouve qu'à leur mort ils perdent également & le Ciel & la Terre. 4 part. sect. 6.

V.

De tous les reprouvés les avares ſont les plus malhureux ; les autres en renonçant au bonheur éternel, ſe dedommagent au moins de leur mieux par la joüiſſance des plaiſirs de cette vie. Mais il ne paroit pas que les avares s'en permettent aucun ; à moins qu'ils ne s'en faſſent un de ſe les interdire tous. Eh ! mon Dieu, il ne leur en auroit pas tant falu pour acheter le Royaume des Cieux ! c'eſt-à-dire un Royaume d'une opulence infinie , & dont les treſors ſont inalterables & incoruptibles. Malhureux que vous eſtes ! puis qu'à quelque prix que ce ſoit ,

vous voulez eſtre riches. Encore une fois, que n'aimez-vous les vrayes richeſſes ?

VI.

Mais ( dira un de ces mauvais riches ) où eſt le dereglement de ma conduite ? quel mal fais-je ? je ne dois rien à perſonne : je n'uſurpe, je ne deſire même le bien de perſonne : je ne me ſers, pour amaſſer, d'aucune voye injuſte : enfin je ne fais tort à qui que ce ſoit.

Eh ! que vous ſert (lui faut-il répondre) de ne ravir le bien de perſonne, ſi vous avez trop d'atache pour le votre ; & ſi vous le ſerrez honteuſement ? C'eſt cette atache qui, dans le ſentiment d'un Pere, fait l'avarice ? *Eſt-ce ne faire tort à perſonne, que de tenir enfermé dans des cofres ce qui pouroit rendre la vie à mille miſerables qui ne meurent que de pauvreté & de faim ? Eſt-ce ne point ravir le bien d'autruy, & ne

* Non ſolùm avarus eſt qui capit aliena ; ſed qui cupidè ſervat ſua. *S. Aug. ſerm. 186. de temp.*

retenir rien injustement, que d'ô- 4.par.
ter aux pauvres leur patrimoine? sect. 6.
car il est certain que tout le superflu des riches, c'est-à-dire tout ce qui leur reste pardessus leur simple necessaire, est le patrimoine des pauvres.

VII.

Il y a des avares qui par quelques legs testamentaires qu'ils font en mourant, croyent se purger parfaitement de tous les reproches d'avarice qu'on leur a faits pendant leur vie, & se donner les plus grands airs de liberalité. Pure illusion. Qui leur saura gré, ou qui leur fera un merite de laisser ce qu'ils ne peuvent pas emporter? Pour estre libéral, il faut donner du sien, de son commode, de son utile; & quelquefois même de son necessaire.

VIII.

Les hommes du monde les plus éloquens sur le chapitre de la misere publique, sont les avares.

4. par. A les entendre, tout le peuple eſt
ſect. 6. ruiné : les Gentils-hõmes ſont à la taille, les Fermiers ne payent plus: on eſt aſſiegé de gens qui viennent à l'emprunt, accablé de pauvres & de miſerables. Enfin perſonne ne connoit mieux que les avares la miſere publique ; & perſonne ne ſe met moins en peine d'y prendre part, & d'y remedier.

IX.

Toutes ces lamentations ne tendent qu'à jetter de la poudre aux yeux ; à faire croire qu'on eſt mal dans ſes afaires ; & à ſe donner, par là, de ſpecieux pretextes de diſpenſe d'aſſiſter les miſerables, d'aider ſes proches, de ſecourir ſes amis ; & ſi la crainte d'être pillé fait quelquefois donner quelques aumônes ; ce n'eſt qu'à condition qu'on exigera des travaux de ceux à qui on les diſtribuë ; & quon s'en dedom-

magera, en les faisant travailler comme des forçats. 4. part. sect. 6.

X.

L'avarice est une maladie, qui loin de se guerir avec le tems, ne fait que s'aigrir avec l'âge. Les plus violentes maladies corporelles si propres à afoiblir toutes les autres passions, ne servent qu'à fortifier celle-cy. Et l'on voit des gens la mort sur les lévrés n'être occupés que de la seureté de leurs cofres; & ne pouvoir dormir que leur bourse ou leurs clefs sous leur chevet. La maladie leur a-t-elle ôté toute connoissance; on les voit encore s'agiter dans leur lit; & par un reste d'habitude purement mecanique, chercher avec les mains ce qui leur a toûjours le plus tenu au cœur; & s'atacher violemment à tout ce qu'ils rencontrent, comme à leur tresor. Hé mon Dieu! si dans ces derniers momens le cœur de ces pauvres gens est dans leurs cofres;

4. par. sect. 6. comment poura-t-il songer à s'élever au Ciel ; & s'il n'y songe pas, quelle aparence que le Ciel soit son partage dans l'éternité ? Le cœur n'est transporté que par son amour : *illo feror quocumque feror.* Si donc l'amour des avares, au moment de leur mort, est encore ataché à la terre ; comment leur cœur sera-t-il transporté au Ciel ?

## XI.

Mais qu'on ne s'y trompe pas ; & qu'on ne se croye pas facilement exemt de ce malhureux vice. C'est une illusion de croire que l'avarice ne roule que sur l'or & l'argent. Elle se glisse jusque dans la pieté & les choses les plus spirituelles ; on ne s'atache pas simplement aux douceurs & aux consolations sensibles ; on s'atache à des methodes, à des pratiques, à des Directeurs ; disons à des Images, à des Chapelets, & à d'autres pareils meu-

" bles de devotion. On n'a jamais 4. par. sect. 6.
" trop de tout cela ; on ne peut se
" resoudre à s'en desaisir, ni soufrir
" d'en estre dépoüillé. On se cha-
" grine, on s'abat, on se degoute
" de la pieté, lorsque ces choses
" viennent à manquer. Qu'est-ce
" qu'une telle atache, si ce n'est
" avarice ?

XII.

Cependant, ce n'est pas encore là le terme de cette passion. La terre est trop petite pour ses pretentions ; elle les porte jusques dans le Ciel. Là un avare se fait, en idée, une felicité toute conforme à son genie & à son esprit. Felicité éternelle à la verité : mais dans laquelle il s'atend de trouver les objets de sa passion avec un degré d'excellence & de prix bien superieur à celui des objets d'icy-bas ; & il se flate de les posseder en propre. Tout ce que l'imagination peut fournir d'idées d'opulence, de magnificence, de

4. par. sect. 6. commodités, de plaisirs & d'abondance, est emploié à former l'image de cette felicité. Il n'y a que la Souveraine Justice, il n'y a que Dieu qui n'y entre point, si ce n'est comme une condition sans laquelle on ne pouroit parvenir à cette felicité; ou comme celui qui en est l'Artisan. Mais qu'on croye devoir estre hureux par la pure contemplation de la Souveraine Justice : qu'on se fasse un plaisir de l'esperance de la voir regner sur son cœur & sur toutes ses passions; qu'on mette tout son bonheur à lui estre pleinement soumis, parfaitement assujetti, à lui sacrifier tous les mouvemens de son cœur, & à les regler suivant l'ordre immuable qu'elle renferme : c'est à quoi l'on ne songe seulement pas; & ce seroit même glacer le cœur d'une infinité de gens qui se croyent pleins d'ardeur pour la felicité éternelle, que de leur dire, comme a fait

JESUS-CHRIST, qu'elle ne consistera que dans la contemplation du vrai Dieu & de JESUS-CHRIST. *Quelle occupation*, (disoit un jour un homme d'ailleurs fort distingué par sa profession & par sa pieté) *quelle occupation que d'être éternellement apliqué à contempler Dieu? que cela est sec! & que le Paradis renferme bien d'autres plaisirs!* Peut-on porter l'avarice plus loin? *4. part. sect. 6.*

XIII.

Qu'on se fasse donc, tant qu'on voudra, dans le Ciel, une felicité éternelle: si cette felicité n'est pas celle que donnera la contemplation de la Divinité; si elle est differente de la joüissance de la Souveraine Justice: n'aimer que cette felicité n'est pas aimer Dieu. Disons plus: n'aimer Dieu que pour cette felicité, n'est pas aimer Dieu gratuitement: c'est l'aimer en mercenaire. En un mot, un tel amour n'est qu'avarice.

4. part sect. 6. Avare, dit Saint Augustin, que cherchez-vous dans le Ciel ; celui qui a fait le Ciel, n'est-il pas infiniment meilleur que tout ce que vous vous figurez ? *Avare, quid inhias cælo ? melior est qui cælum fecit.*

Et *ne dites point*, (ajoûte le Saint) *que vous aimez Dieu, non pas pour une Terre ou une Seigneurie temporelle & corruptible* ; mais pour une éternelle & incorruptible. *Vôtre cœur n'en est pas moins corrompu. Vous n'aimez point Dieu d'un amour chaste. Vous cherchez encore* une basse *recompense.* *Vôtre amour n'est qu'avarice.

* Sed forte tu dicis : Ideo eũ colã, quia dabit mihi villam, nõ tamen temporalem. Amore expetis Nihilominus adhuc corruptam mentem geris. enim casto eum non colis. Adhuc mercedem *In Psalm.* 43.

## XIV.

Voulez-vous savoir quel doit estre vôtre amour de la beatitude, pour estre chaste & exemt de tout interêt & de toute avarice ? il doit, au sentiment de Saint Au-

gustin, estre tel qu'*il vous fasse desirer de voir non le Ciel & la terre; non les champs flotans de la mer; non des spectacles badins; non l'éclat & le brillant des pierres precieuses; mais tel qu'il vous fasse desirer de voir vôtre Dieu, d'aimer vôtre Dieu.** 4. part. sect. 6.

* Quo amore desideres videre: non cœlum & terram, non campos liquidos maris, non spectacula nugatoria; non fulgores nitoresque gemmarũ: sed desidera videre Deum tuum, amare Deum tuum. *Serm. 19. de verbis Apostoli.*

## XV.

Vous doutez si vôtre amour a ce caractere, & s'il est aussi gratuit & aussi desinteressé. Pour vous en assurer, mettez-le à l'épreuve; faites, avec Saint Augustin, cette suposition impossible: que Dieu vous abandonne à toutes vos cupidités: qu'il vous laisse la liberté de joüir éternellement, à vôtre gré, de tous les plaisirs que vous pouvez vous figurer au Ciel & sur la terre: qu'il vous assure qu'il ne vous en punira point: que ni

4. part. sect. 6. lui, ni personne ne s'oposera à vos desseins : que tout vous reussira & vous sera donné à souhait, avec profusion : mais qu'il ajoute seulement que vous ne verrez jamais sa face. Faites, dis-je, cette suposition ; & consultez sur cela vôtre cœur. Si cette derniere parole lui a paru afreuse : s'il a tremblé de toute sa force à cette parole : *Vous ne me verrez jamais* : si vous avez regardé comme la plus grande de toutes les peines de ne voir point vôtre Dieu ; si en comparaison de cette peine, vous avez conté pour rien tous les plaisirs qu'on vous ofroit ; vôtre amour est gratuit & desinteressé. *Si expavisti, amasti : si hoc quod dictum est, faciem suam tibi negabit Deus tuus, contremuit cor tuum : si in non videndo Deum tuum magnam pœnam putasti : gratis amasti.* * Mais au contraire si charmé des plaisirs que vôtre imagination vous a representés,

* Ibid.

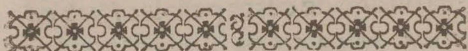
vous avez pris le parti qu'on vous ofroit, & aux conditions qu'on vous l'ofroit : si vous n'avez point été touché de cette parole : *Vous ne verrez point vôtre Dieu* : contez que vous ne l'aimez point, loin de l'aimer gratuitement, par cet amour de beatitude, par lequel vous croïez l'aimer.

4. part. sect. 6.

XVI.

Voilà donc ce que c'est que l'amour pur, desinteressé & exemt d'avarice, suivant l'idée de Saint Augustin ; c'est de ne desirer, pour sa felicité, rien de different de Dieu : c'est de ne demander à Dieu, que Dieu même : c'est de se croire malhureux, quelques biens que l'on possede, dés qu'on n'a pas Dieu : ou dés qu'on n'est pas à Dieu : C'est enfin ne se proposer, avec Saint Augustin, pour souverain bonheur dans le Ciel, que de *contempler*, que de *loüer*, que d'*aimer* l'Estre infiniment parfait. *Videbimus*, *laudabimus*,

4. *par.* *amabimus*. N'être pas content de
*sect.* 6. ce seul bien ; quelle avarice !



## CHAPITRE III.

### *De la tirannie & des charmes de l'Avarice.*

I.

COmme l'avarice & le desir insatiable d'amasser produisent les richesses ; & que les richesses sont aux yeux des mondains la clef de la beatitude ; on ne doute point d'ordinaire que les avares, ces hommes de richesses, (comme les apelle l'Ecriture) ne soient gens fort à leur aise : qu'ils ne ménent une vie trez commode ; & qu'ils ne soient parfaitement hureux.

II.

Mais qu'on se trompe dans ce

jugement ; & que c'eſt peu connoître le caractere de cette paſſion ! elle eſt une des plus tiranniques : elle a ſes martirs auſſi bien que l'ambition ; & peut-être même plus que l'ambition. Quels travaux & d'eſprit & de corps ne fait-elle point entreprendre ? traverſer les mers, eſſuïer de perilleuſes navigations, palir & ſecher ſur de vieux papiers ; chicaner toute ſa vie, & n'avoir pour tout regal, que le commerce inquiet, chagrin & épineux des Procureurs, des Avocats & des Raporteurs ; ruiner ſa ſanté, à battre le pavé tant que les jours ſont longs : mourir de froid & de faim auprez de ſes cofres pleins d'or & d'argent : vivre dans une perpetuelle défiance de ſes domeſtiques, & de ſes propres enfans ; ne pouvoir perdre de vuë ſa maiſon, ſans avoir le cœur dechiré par les treſors qu'on y laiſſe : eſtre ſans ceſſe rongé d'inquietude

4. part. ſect. 6.

4. part. sect. 6. pour leur conservation : avoir l'imagination toujours pleine de voleurs & d'assassins : se reveiller la nuit vingt fois en sursaut, croyant en estre surpris ; ne pouvoir enfin ni dormir tranquillement, ni veiller sans chagrin : de bonne foy, est-ce une vie bien douce ? & combien y a-t-il d'illustres Martirs qui n'en ont pas soufert le quart ? C'est cependant l'illusion & l'enchantement de l'avarice qui fait essuïer ces suplices, & soutenir ces tourmens. Comment donc, aprez cela, peut-on estimer hureux les avares ?

III.

Mais aussi comment pourons-nous soutenir ce que nous avons avancé, que chaque passion a son plaisir, aprez ce que nous venons de faire voir de la tirannie & des amertumes de l'avarice ? Il est neanmoins certain que l'un ne détruit point l'autre. Il est égale-

ment

ment vrai & que les paſſions nous martiriſent, & qu'elles nous plaiſent; de ſorte que l'on peut dire que leurs charmes nous tourmentent, & que leurs tourmens nous charment.

4. var. ſect. 6.

IV.

Oüi, l'avarice même, où ceux qui n'en ont pas gouté, ſoupçonnent moins de plaiſir, en a tant, qu'on peut aſſurer que ce ſont ſes charmes & ſa douceur qui font l'aſſaiſonnement des autres paſſions, mais ſur tout de celle du jeu. Qu'on ſe trompe ſouvent lors qu'on croit n'avoir d'atache que pour une paſſion; & qu'on ſe ſeduit aiſément ſur celle du jeu, lors qu'on la croit ſeule & fort innocente! Elle n'eſt preſque jamais ſans l'avarice; & celle-cy lui en donne toûjours bon nombre d'autres.

V.

C'eſt l'avarice qui fait la vivacité du jeu, & qui lui done ſon

4. part. meilleur ſel. On auroit peu d'a-
ſect. 6. tache pour le jeu, ſi l'on n'y trouvoit point d'autre plaiſir, que celui que peuvent donner les diverſes combinaiſons de dez & de cartes que le ſeul hazard peut faire naître. Cette ſéche & ſterile ſpeculation jetteroit bien-tôt dans le dégout, ſi l'on n'en atendoit quelque ſuite hureuſe, quelque profit, quelque utilité, quelque avantage. Qui ne joüeroit que pour le plaiſir des divers évenemens que le jeu améne, ne joüeroit pas long-tems. Grande marque que le plaiſir du jeu lui vient de quelque choſe qui lui eſt étranger. Si le jeu a un plaiſir qui lui ſoit propre que ne joüe-t-on pour ce plaiſir ? & pourquoi dés qu'on y a joüé une ou deux parties, s'en ennuye-t-on ? C'eſt qu'il faut qu'une autre paſſion ſe mêle d'animer celle-cy, Il faut que la paſſion de l'interêt & de l'avarice lui done

ſon ſel & ſa vivacité. Si-tôt qu'elle ſera de la partie, on joüera mille parties, ſans s'ennuier: on joindra les nuits aux jours, pour reprocher au Seigneur, par cette nouvelle eſpêce de creation, qu'il a fait les jours trop courts, & qu'il n'a pas doné aux hommes aſſez de tems pour joüer: enfin on y paſſera ſans dégoût les années entieres & toute la vie, dans l'atente de ce coup hureux ſur lequel on établit le projet de ſa fortune. 4. part. ſect. 6.

## V I.

Qu'on ſe trompe groſſierement ſur la paſſion du jeu, & qu'on s'y fait d'étranges illuſions! on la croit la plus innocente de toutes. On l'eſtime même glorieuſe : on s'en fait un honeur : on n'a que du mépris pour tous ceux qui ne joüent pas: on les regarde comme des ames baſſes & rampantes; qui ne ſe privent du jeu que par ménage & par avarice; & l'on ne prend pas garde que ſouvent c'eſt

4. part. sect. 6. l'excés de l'avarice qui fait les grands joüeurs; & qu'il n'est peut-être point d'ames plus basses & plus interessées que ceux-cy.

VII.

Faudroit-il d'autres preuves de cette verité, que ce que l'on voit tous les jours se passer au jeu? car comme l'avarice est une des plus seditieuses passions, & qu'elle en a toûjours un grand nombre à sa suite; il faut, si elle domine dans le jeu, que les autres y paroissent tour à tour. Eh! qui sont celles qui ne s'y rendent pas, & dont les joüeurs ne se trouvent pas successivement occupés? La joye & le chagrin, l'esperance & la crainte, l'inquietude & la confiance, l'amour & la haine, l'envie, la colere, la rage, & le desespoir s'y succedent, ou s'y choquent sans cesse. On craint, on espere, on peste, on enrage, on s'emporte, on blasphême: on se prend de ses pertes aux joüeurs

& aux ſpectateurs ; aux hommes & aux demons, à la terre & au ciel, & au Dieu même du ciel. Innocente paſſion ! honorable atache que le jeu ! qu'elle merite bien tous les maux qui la ſuivent ? & que ſes plaiſirs, qui ſont ceux de l'avarice, coûtent cher à ſes amans ! 4. part. ſect. 6.



## CHAPITRE DERNIER

### Et concluſion de ce Traité.

*Quel fruit on en doit tirer ; & des moyens de redreſſer ce qu'il y a de déreglé dans l'homme, & de remedier à ſes maux.*

IL ſeroit infini de pouſſer ces détails du cœur humain auſſi loin qu'ils pouroient aler. Ses ſoupleſſes, ſes artifices, ſes diſſi-

4. part. sect. 6. mulations, ses replis, ses faux-fuyans sont sans nombre. Dans l'impossibilité de déveloper tout, il faut se fixer à quelque chose, & laisser aux particuliers l'utile exercice de creuser dans leur propre cœur, de veiller sur ses mouvemens, d'éclairer ses détours & ses replis, de suivre ses intrigues; & de faire tous les jours, dans son fond, de nouvelles découvertes. Terminons donc ce traité par marquer le fruit principal qu'on en doit recueillir, & par doner quelques moyens de redresser ce qu'il y a de dereglé dans l'homme.

§. I.

*Fruit principal qu'on doit recueillir de ce Traité.*

I.

PAr quelque endroit qu'on ait pû, jusqu'icy considerer le cœur de l'homme, par raport à

Dieu, au corps humain, ou absolument en luy-même ; il s'est trouvé par tout si volage & si inconstant, si inquiet & si agité, si foible & si emporté, si corompu & si injuste ; & pardessus tout cela, le but & le blanc de tant d'illusions & de seductions, qu'on ne comprend pas quels retranchemens l'orgueil peut encore trouver dans un cœur qui se conoît un peu ; & qu'au contraire le desespoir seroit, pour lui, bien plus à craindre. 4. part. sect. 6.

II.

Ce n'est donc pas ici une de ces sciences qui enflent : qu'on la pousse si loin qu'on voudra, il n'y a rien à risquer : plus on creusera dans le cœur, plus on percera dans sa conoissance, plus on aprofondira la sience du cœur ; plus on aura sujet de s'humilier & de se confondre. On trouvera, par tout, un si prodigieux nombre de defauts & de foiblesses ; qu'il ne

4. part. sect. 6. sera pas possible que l'orgueil, ou l'enflure puissent tenir contre tant de sujets d'humiliation. Loin donc que cette science éleve, elle abat.

III.

Ce n'est que pour les demi savans en cette matiere que l'orgueil & l'enflure sont à craindre. Un homme qui ne conoît pas son cœur, ou qui ne le conoît qu'à demi, peut aisément lui atribuer une force, une droiture, une égalité, une fermeté, une pureté, une simplicité, une sincerité qu'il n'a pas; & ne voilà que trop de sujets de s'élever, je ne dis pas simplement audessus des autres; mais audessus de soi-même. S'il remarque dans ce cœur quelques mauvais endroits: il se les pardone en consideration de mille autres côtés par lesquels (tout inconnus qu'ils lui sont) il le croit tres-parfait. C'est beaucoup plus à luy-même, qu'à nul autre, qu'il aplique cette regle de la charité

d'estimer bon, ce qui n'est pas é- *4. part, sect. 6.*
videmment mauvais : & ainsi ne conoissant point les irregularités des diverses faces de son cœur; il prend le parti de les juger parfaitement regulieres; & Dieu sait qu'elle enflure cela lui cause.

IV.

Mais que les dispositions d'un homme qui conoît le cœur, sont differentes de celles-là ! qu'il le conoisse seulement par les endroits que nous avons touchés dans ce traité; & qu'il voye, aprés cela, s'il se sentira bien disposé à s'élever & à s'enorgueillir. De quoi se piquera-t-il ? de force ? Et nous avons vû qu'il n'a que celle de vouloir & d'aimer; & encore qu'il ne l'a que par un mouvement qui luy vient d'ailleurs. De droiture ? Eh ! nous n'y avons trouvé que fourberie, que détours, que supercherie. D'égalité ? nous l'avons fait voir aussi changeant que la lune. De fer-

4. part. sect. 6. meté ? Il nous a paru foible comme un roseau, & le joüet perpetuel non seulement des vents de ses passions ; mais aussi des mouvemens de tout ce qu'il y a de corps dans la nature. De pureté ? Il est la source funeste de tout ce qu'il y a de soüillure dans l'homme. De desinteressement ? ce n'est que bas interêt & que recherche propre. De simplicité ? Il est si double & si envelopé ; qu'il est impossible à l'esprit humain de le developer parfaitement ; & qu'il n'y a que l'Esprit de Dieu qui puisse penetrer toutes ses profondeurs. De sincerité ? Eh ! nous n'y avons découvert qu'artifice, que déguisement, qu'hipocrisie. D'amour de Dieu ? Eh ! mon Dieu, nous ne l'avons trouvé plein que d'amour propre ; & n'aimant rien que pour soi.

V.

Est-ce donc-là, mon cœur, ce qui vous éleve ? sont-ce là les ti-

tres de vostre orgueil ? que cet orgueil est bien entendu ; qu'il est bien fondé ; qu'il est raisonnable ! un autre que vous, ô mon cœur, seroit tenté de se desesperer, s'il se conoissoit comme vous vous conoissez. Un autre s'aneantiroit ; & vous vous élevez : confondez-vous donc du moins à present ; si ce n'est pour tous ces mauvais endroits que je viens de marquer ; au moins pour ce ridicule & cet impertinent orgueil qui ose paroître au milieu de tous ces defauts. Trouvez, mon cœur, une source d'humilité dans vôtre orgueil même : & si tout ce que nous avons vû, jusques ici, de vos dereglemens, n'est pas capable de vous humilier ; que cet extravagant orgueil qui subsiste malgré tout cela, vous confonde & vous abate de maniere à le renverser lui-même pour toûjours. Devenez humble à force d'être orgueilleux. Que l'excés 4. part. sect. 6.

4. part. sect. 6. & le ridicule de vôtre orgueil fasse naître l'humilité ; & que cette courageuse fille ôte la vie à son pere. C'est le fruit principal que je souhaite que l'on tire de ce traité. Mais il faut aussi chercher quelques moyens de redresser ce qu'il y a de dereglé & d'injuste dans le cœur humain.

§. 2.

*Moyens de redresser ce qu'il y a de dereglé & d'injuste dans l'homme, & de remedier à ses maux.*

I.

POur peu qu'on veüille rentrer en soi-même, & refléchir sur ce que nous avons dit jusques ici, du cœur de l'homme ; on comprendra aisément que c'est de l'union de l'esprit avec le corps, sur tout dans l'état de dépendance où celui-là est présen-

tement, que presque tous ses maux tirent leur origine, & font tous les jours tant de progrês. 4. part. sect. 6.

I I.

C'est de là qu'il sent un si étrange penchant pour tous les objets sensibles. C'est de là que les corps usurpent, sur luy, une espêce de tiranie. C'est de là que la cupidité & l'amour propre vont toûjours croissants; & que nous sommes, je ne dis pas simplement unis; mais même souvent atachés & asservis à nos parens, à nos amis, à nôtre patrie, à nôtre province, à une maison, à un habit, à un bijou, à une bagatelle. C'est de là que viennent nos bizareries, nos caprices, nôtre inconstance, nôtre instabilité dans le bien. C'est de là que naissent la plûpart du tems nos passions & nôtre empressement pour la volupté, pour l'estime, pour la grandeur, pour les richesses; & c'est enfin de là que presque tou-

4. part. sect. 6. te la coruption du cœur humain coule comme de sa source.

III.

Quel remede à tant de si grands maux ? c'en seroit un souverain que de diminuer cette union de l'esprit avec le corps, en s'interdisant autant qu'il se pouroit, l'usage des choses sensibles, & se privant de toutes celles qui ne sont pas absolument necessaires à la conservation de la vie : car assurement rien ne seroit plus propre qu'un tel exercice, à afoiblir cette union. Mais le moyen d'en venir là, sans contracter quelque autre union assez forte pour combatre celle-ci, & pour s'établir sur ses ruines ?

IV.

De l'examen que j'ay fait de l'union de l'esprit humain avec le corps, dans le second traité de cet ouvrage; il est visible que cet esprit en a une encore plus grande & plus immediate avec Dieu.

Car puiſque ces deux êtres ne ſont 4. part. ſect. 6.
unis l'un à l'autre, que par le commerce réciproque de leurs modalités ; & que toute la part qu'ils ont à l'entretien de ce commerce, n'eſt que de déterminer, comme cauſes occaſionnelles, l'efficace de la toute-puiſſance de Dieu, qui produit immediatement toutes les impreſſions qu'on s'imagine que ces deux êtres font l'un ſur l'autre. Ne s'enſuit-il pas qu'ils n'ont d'union entre-eux, que parce qu'ils ſont encore plus unis à Dieu?

V.

Cependant comme cette union avec Dieu n'eſt fondée que ſur l'impuiſſance eſſentielle à la creature ; & ſur la toute puiſſance eſſentielle au createur ; il eſt clair que cette union ne nous eſt point libre ; qu'il n'eſt nullement en nnôre pouvoir de l'augmenter, ou de la diminuer ; & que nous ſommes unis à la puiſſan-

4. part. sect. 6. ce du createur d'une maniere necessaire & inalterable.

VI.

Mais pour peu que je refléchisse sur ce que j'ay dit de l'idée de l'ordre dans la premiere partie de cet ouvrage, je m'aperçois que j'ay avec la sagesse divine, une autre union dont je suis bien plus le maître ; & qu'il dépend beaucoup de moy, de fortifier, ou d'affoiblir.

VII.

Suivant ce que j'ay établi en cet endroit ; il est certain que je connois des verités necessaires & immuables, qu'on apelle *verités éternelles ;* parce qu'elles sont de tous les tems ; & que, par une raison pareille, on devroit apeler *verités immenses :* parce qu'elles sont de tous les païs & de tous les lieux. *Deux & deux font quatre*, en tout tems & en tout lieu. *Tous les diamêtres d'un cercle sont par tout & toûjours égaux.* Il n'y

a jamais eu ni de tems, ni de lieu, où l'on ait trouvé qu'*il fût juste de traiter les autres comme l'on ne voudroit pas estre traité soi-même* : & où l'on n'ait pas jugé qu'*il fut injuste de condamner un innocent* ; & qu'*il fût dereglé d'assujettir les êtres superieurs & plus nobles aux êtres inferieurs & moins nobles.* 4. part. sect. 6.

VIII.

Ces verités & cent autres pareilles me frapent si vivement & si clairement, que je suis seur que tout le monde peut les voir comme moy, & qu'on ne les apercevra jamais d'une autre maniere. Je m'en suis assuré toutes les fois que j'en ay voulu faire l'experience.

IX.

Mais où voyons-nous toutes ces verités ? pour moi, il m'est évident que je ne les voi ni dans mon ame, ni dans celle des autres hommes. Je ne sçay ce qui se passe dans l'ame des autres, qu'autant

4. part. sect. 6.

qu'il leur plaît de m'en faire part ; & cependant, j'aperçois ces verités à leur insçu ; & même malgré eux. Pour mon ame, je la conois si bizare, si capricieuse, si changeante, que, je n'y vois rien de fixe, de constant, & d'immuable. Mes gouts, mes sentimens, mes opinions changent sans cesse ; & la connoissance que j'ay des autres hommes m'aprend assez que leur esprit n'a pas plus de consistence que le mien. Comment donc trouver en des esprits sujets à une telle instabilité, quelque chose d'aussi fixe & immuable, d'aussi necessaire & éternel, que les verités dont je parle ?

X.

Il faut donc que ce soit dans quelque chose de tres-diferent de l'esprit humain, que l'on aperçoit ces éternelles verités.

Mais comme tous les esprits de quelque païs & de quelque âge qu'ils soient, sont toûjours égale-

ment à portée d'apercevoir ces verités ; il faut que ce quelque chose où l'on les aperçoit, soit commun à tous les esprits, & à une égale distance de chacun ; & comme ce qu'ils aperçoivent paroît toûjours & en tous lieux, sous une même forme, sans aucune inégalité, ou varieté ; il faut qu'il soit necessaire & immuable, immense & éternel. 4. *part, sect.* 6.

Or qui peut estre tel & avoir toutes ces perfections, que Dieu même, que la verité increéee, que la sagesse éternelle ?

XI.

C'est donc dans cette souveraine verité toûjours présente à l'esprit, comme parle saint Augustin, que tous les hommes aperçoivent & contemplent les verités particulieres. C'est dans cette *lumiere secrete & publique*, comme l'apelle le même Pere, que tous les esprits créés découvrent les regles immuables de la justice. Tou-

4. part. sect. 6. tes les verités des ſiences, & ſur tout celles de la morale ſe puiſent dans cet ocean de lumieres.

XII.

On en eſt éclairé à proportion qu'on s'y unit, & il dépend beaucoup de nous d'augmenter, ou d'affoiblir cette union. C'eſt l'aplication, c'eſt l'atention de l'eſprit, c'eſt le deſir d'eſtre éclairé, qui nous y unit, & qui nous y fait découvrir des verités. Cette ſouveraine ſageſſe ſe manifeſte & s'unit à nous, à proportion de nôtre travail, & de la force de nôtre contemplation.

XIII.

Mais il faut ajoûter qu'elle s'y unit auſſi beaucoup plus étroitement à proportion de nôtre amour, & que l'union qui répond à l'amour, eſt tout autrement forte & ſanctifiante: parce que l'amour eſt la production du cœur; & que le cœur eſt ce que Dieu nous demande principalement,

*præbe, fili mi, cor tuum mihi.* 4. part. sect. 6.

XV.

Et ainsi la sagesse éternelle pouvant s'unir à nous comme verité & comme justice; il est visible que les deux principaux moyens de remedier à nos maux sont l'aplication de l'esprit à la verité, & l'amour de la justice: parce que ce sont les vrais moyens de nous unir à Dieu, & de diminuer nôtre union avec le corps, source funeste de tous nos maux.

XV.

L'esprit de l'homme est (comme nous l'avons remarqué dés le commencement de ce traité) situé entre Dieu & son corps, capable d'union avec l'un & l'autre; & en quelque façon maître de ces deux unions jusques à un certain point: je veux dire que quoi qu'il ne dépende nullement de lui de les rompre absolument; il en dépend beaucoup de les fortifier, ou de les affoiblir. Elles

4. part. sect. 6. ont entre-elles un tel rapport, qu'elles s'enrichissent, ou s'apauvrissent des guains & des pertes l'une de l'autre. L'affermissement de l'union de l'esprit avec Diev, fait l'affoiblissement de son union avec le corps: & au contraire son union avec le corps se fortifie & s'augmente de la diminution & de l'affoiblissement de son union avec Dieu. Et c'est sur ce principe qu'est fondée la celebre maxime de saint Augustin: que la diminution de la cupidité fait l'acroissement de la charité. *Diminutio cupiditatis augmentum charitatis, &c.*

XVI.

Concluons donc que comme nous n'avons point de besoin plus pressant, que de remedier à nos maux, ni de devoir plus important, que de redresser ce qu'il y a en nous d'injuste & de dereglé; nous n'avons point aussi d'exercice plus necessaire, que celui de

travailler à affoiblir l'union que nous avons avec nôtre propre corps, &, par lui, avec tous les objets sensibles; & que pour y réüssir, il ne faut que fortifier celle que nous avons avec Dieu, par l'entendement & par la volonté; mais sur tout la derniere. Il ne faut, en un mot, que s'apliquer à l'amour de Dieu, & à l'acroissement de la charité, par l'affoiblissement continuel du poids de la cupidité. *

4. part. sect. 6.

* Jubemur detrahere de pondere cupiditatis quod accedat ad pondus caritatis, donec illud consumatur, hoc perficiatur. *Aug. Epist.* 157. *ad Hilar.*

XVII.

C'est une consequence qui suit assez naturellement de tout ce que nous avons dit jusques ici. Mais elle est d'une telle importance qu'elle merite bien d'être prouvée avec plus d'étenduë, & de faire la thêse & le principal sujet d'un traité à part.





## *Eclairciſſemens ſur les Traités de la conoiſſance de ſoi-meſme.*

### IDE'E GENERALE.

### I.

COMME ç'a eſté bien moins à deſſein d'inſtruire les autres, que de m'inſtruire moi-même ; bien moins à deſſein de produire mes penſées, que de donner lieu à l'éclairciſſement de la verité, que je me ſuis engagé à écrire ; j'ay bien moins redouté les cenſeurs, que je ne les ay ſouhaités. Je me ſuis flaté que leur cenſure, quelle qu'elle fût, juſte, ou injuſte, me ſeroit avantageuſe.

Que

Que la juſte m'éclaireroit, que l'injuſte m'humilieroit; & qu'ainſi par l'une & par l'autre, je trouverois à gagner du coſté de l'eſprit & du cœur; & que la verité trouveroit à triompher. Tout ce que j'ay donc apprehendé, eſt que l'ouvrage ne meritât pas l'honneur d'avoir des cenſeurs; & qu'il ne valût pas la peine qu'on s'apliquât à le critiquer.

II.

Hureuſement neanmoins il a eu ce merite. Il a éprouvé les deux ſortes de cenſures & de cenſeurs.

1. On m'a attribué des deſſeins & des intentions fort éloignées de celles que j'ay euës veritablement.

2. On m'a fait faire des portraits de gens à qui je n'ay pas même penſé.

3. On m'a fait deshonorer un ordre, ou un corps que j'honore infiniment, & que je n'avois ſon-

gé qu'à rendre plus eſtimable.

4. On a pretendu que je blamois l'étude des Manuſcrits, des faits, de la critique, &c.

5. Un illuſtre ami s'eſt plaint que je l'ay fait parler, que je n'ay pas bien pris ſes ſentimens, & que je lui ay fait des affaires.

J'avouë que ces cenſures m'ont beaucoup humilié, & que dans cette diſpoſition, je n'ay pas crû pouvoir me diſpenſer de me juſtifier ſur ces divers chefs. La charité & la juſtice m'en ont fait une trop étroite obligation.

III.

Mais auſſi il s'eſt trouvé d'une autre eſpêce de cenſeurs qui m'ont beaucoup inſtruit.

De ceux-cy, les uns m'ont propoſé de ſolides objections. 1. Contre une penſée qui ſert de fondement à preſque tout ce traité. 2. Contre l'utilité de la connoiſſance de l'homme ſelon le phiſique. 3. Contre l'immortalité de

l'ame raisonnable. 4. Contre sa spiritualité. 5. Contre l'existence d'un être pensant dans l'homme. Et tout cela m'ayant forcé de m'apliquer, d'examiner, de méditer ; & l'aplication produisant naturellement la lumiere ; il est vrai que cet exercice m'a instruit.

Les autres m'ont demandé des éclaircissemens sur le peu d'estime que j'ay témoigné. 1. Des sciences de memoire & d'imagination. 2. De l'usage de la Rhetorique ordinaire. 3. De l'étude de la Philosophie Scholastique. Je les ay donnés avec plaisir, & je me suis même d'autant plus volontiers étendu sur les deux derniers articles ; que depuis long-tems des personnes de consideration me pressoient de dire ce que je pense de l'étude de cette Rhetorique & de cette Philosophie.

IV.

Toutes ces diverses ataques

ont donc produit les divers éclairciſſemens que l'on trouvera ici. Et qu'on ne s'imagine pas, ſur leurs divers titres, qu'ils ayent peu de raport avec le principal ſujet de l'ouvrage ſur lequel ils ont eſté faits: ou que ce ne ſoient que des diſputes ſubtiles & épineuſes. Il n'y a pas un de ces éclairciſſemens qui ne donne de nouveaux jours & de nouveaux ſecours pour la connoiſſance de ſoi-même; & qui ne ſoit à la portée de tout le monde.

V.

L'éclairciſſement ſur la Rhetorique, qui eſt le plus étendu de tous: & qui, par le ſeul titre, pouroit paroître plus éloigné de ce ſujet; à tant de relations immediates avec luy; que c'eſt bien moins un traité de Rhetorique; qu'un traité de la connoiſſance de l'eſprit & du cœur humain. On y traite de ce qui peut contribuer ou nuire à la perfection de ces

deux facultés; Et premierement à la perfection du jugement, au bon goût de l'esprit, à sa droiture, à sa justesse, à sa force, à son étenduë, à sa liberté, à sa penetration; & puis à la perfection du cœur; à sa tranquillité & à sa pureté.

VI.

Dans l'éclaircissement sur la Philosophie Scholastique on trouvera plusieurs avis sur l'usage qu'on en doit faire, sur le discernement de ce qu'il y a d'utile, ou d'inutile; & plusieurs regles sur la maniere de s'apliquer à cette étude, qui pouront estre de quelque utilité aux jeunes gens.

VII.

Dans l'éclaircissement sur l'immortalité de l'ame, on espere faire voir qu'on n'a nulle raison solide pour doner de la connoissance aux bêtes; & bien moins pour leur atribuer l'immortalité; au lieu qu'on ne peut, sans renon-

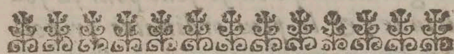
cer à la raison, se dispenser de donner l'une & l'autre à l'ame de l'homme.

Je ne dis rien des autres éclaircissemens: ce qu'ils renferment n'a rien qui ne se presente de lui-même à l'esprit, & qui ne lui doive paroistre tout uni.

## VIII.

Que ceux donc qui craignent le plus tout ce qui a l'air de combat, de contention & de chicanne, entrent sans heziter, dans ces éclaircissemens. Ils n'y trouveront rien que de tranquille & de paisible. Il n'y aura point de sang répandu. Il ne leur en coûtera que quelque aplication pour un objet avec lequel je supose qu'ils ont dêja commencé à faire conoissance. Cet objet se presentera successivement à eux, sous divers jours. Cette diversité les éclairera, sans les ennuyer. Ces divers jours leur rendront cet objet plus suportable: ils s'y acoutumeront

imperceptiblement, & enfin (ce qui eſt le but de tout cet ouvrage) ils viendront à ſe familiariſer avec ce ſpectacle qui leur cauſoit autrefois tant de frayeur.



# ECLAIRCISSEMENS SUR LES TRAITÉ'S de la connoiſſance de ſoi-même.

## *Sur le premier traité.*

### I. ECLAIRCISSEMENT.

*Touchant cette pensée, que la fuite de ſoi-méme eſt la ſource ſecréte de la plûpart des mouvemens qu'on ſe donne dans la vie.*

I.

UN homme de lumiere & de pieté n'eſt pas perſuadé de

I. éclair- cisse ment. la solidité de cette pensée dont je fais tant d'usage, dans le premier traité, que *l'aversion que l'on a de se voir & de se connoître soi-même, est la source secrête de l'éloignement qu'on se sent pour la solitude; & le plus ordinaire principe des mouvemens qu'on se donne dans la vie, & des ocupations tumultueuses où l'on entre.* Il faut donc lui doner encore quelque éclaircissement.

II.

Comme la verité de cette proposition dépend d'un fait, & d'un fait de sentiment interieur & d'experience intime; on ne doit pas exiger que je la démontre, comme je pourois démontrer l'égalité de tous les diametres d'un cercle. On ne doit pas même s'atendre que, je puisse l'éclaircir à ceux qui ne peuvent se doner la peine de rentrer quelques momens en eux-mêmes, ni de faire la moindre reflexion sur ce qui s'y

passe. Pour se mêtre en état d'apercevoir la verité de cette proposition; il est besoin de rentrer quelquefois dans son cœur; d'observer les motifs secrets de ses mouvemens, de le sonder: &, pour ainsi dire, de se tâter soi-même. Ce n'est donc qu'en faveur de ces esprits atentifs & capables de quelque reflexion; que je vas en faire encore quelques-unes propres à les mener à cette découverte; s'ils veulent bien s'en faire l'aplication. *I. éclaircissement.*

III.

Considerons un de ces Messieurs, qui aprés avoir passé dix mois dans les plus tumultueuses & dissipantes affaires du Bareau, fatigué, à ce qu'il croit, de tout ce manêge, s'en va, dit-il, chercher un peu de repos à la campagne, & joüir des douceurs de la solitude. S'il mene compagnie avec luy; j'avouë que les premiers jours de cette nouvelle situation

I. éclaircissement. pouront lui paroître assez agreables. Il se recrira cent fois par jour, quelle douceur, en comparaison du fracas de la ville!

Mais quelque conjoncture vient elle à lui enlever sa compagnie; à peine sera-t-elle partie, que vous le vêrez d'abord tomber dans le dernier abatement. S'il s'aperçoit de cette foiblesse; quelle honte n'en aura-t-il point; & que ne fera-t-il pas pour s'en relever? rien de tout ce qu'il faudroit faire. Vous le vêrez d'un air inquiet, passer sans cesse de chambre en chambre, d'apartement en apartement; & par une perpetuelle circulation, errer dans les cours, dans les jardins, dans les écuries, dans la menagerie, & ne pouvoir trouver nulle part ce repos qu'il s'étoit tant flaté de venir chercher à la campagne: ou plûtôt vous le vêrez ne rencontrant par tout qu'un repos desolant, & mille fois plus cruel &

plus fatiguant, que tout l'embaras & le vacarme des affaires de Palais qu'il vient de quitter. *I. éclaircissement.*

IV.

D'où vient que ce repos le fatigue & que le tumulte & le fracas des plus épineuses affaires ne le fatiguoit point; si ce n'est qu'il se rencontre trop souvent dans l'un; & qu'il n'avoit seulement pas le loisir de s'apercevoir dans l'autre. C'est si bien là le vrai sujet de son ennui; que si sa solitude dure encore quelques jours; vous vêrez ce grand homme, lequel assis sur les lis, decide des plus importantes affaires, reduit à ne pouvoir se passer du miserable entretien de son palfrenier.

V.

Ne lui devroit-il pas être bien plus doux de faire une bonne lecture: ou de reflechir sur quelques verités solides? speculativement cela devroit estre. Il est vrai même qu'il en a d'abord tâté. Mais

I. éclair- cisse- ment. aprés la facheuſe experience qu'il a faite, que ces lectures & ces reflexions le ramênent trop ſouvent chez lui ; & qu'elles ne lui offrent, pour toute compagnie, que l'homme du monde qu'il craint le plus de rencontrer; & qu'un portrait dont les traits & les couleurs lui ſont inſuportables; fatigué de la vûë deſolante de cet homme interieur ; il en revient à ſon palfrenier; ſans neanmoins lui dire qu'en fait de compagnie; il lui fait l'honeur de le préferer infiniment à ſoi-même. Il ne ſe le dit pas, non plus, bien nettement. Il en auroit honte. Mais cela n'en eſt pas moins réel.

VI.

On ne peut mieux juger de la verité de cette diſpoſition dans la plûpart du monde : que par ce qui ſe paſſe tous les jours dans ceux qui ont commis quelque grand crime, comme un homicide, ou un ſacrilege. Vous voyez

ces gens-là dans un vertige perpetuel, & dans une cruelle agitation fuir, ſans ceſſe, ſans ſavoir où: & ne trouver de repos nulle part. Et qu'on ne s'imagine pas que ce qu'ils fuyent ainſi, ne ſoit que de tomber entre les mains de la juſtice. On en a vû qui, aprés avoir obtenu des lettres de remiſſion, & terminé leur affaire avec les hommes; n'en étoient ni moins agités, ni moins tourmentés, & ne pouvoient ſe reſoudre à demeurer ſeuls quelques momens, ni à ſe tenir dans une même ſituation. D'où venoit cela? que craignoient-ils? un ennemi domeſtique, un homme interieur, mille fois plus redoutable, que tous les grands Prevôts. Ils craignoient de voir la noirceur de leur fond; ce fond d'iniquité, de vengeance, d'impieté, de perfidie & de cruauté. Ils craignoient les remors de leur conſcionce, les reproches de leur raiſon; les re-

X. *éclairciſſement.*

I. éclair-cisse-ment. primandes que leur faisoit leur propre crime, *malitia tua increpabit te.* Enfin ils se craignoient eux-mêmes, & se fuyoient comme leur plus cruel ennemi.

VII.

C'est à peu prés l'état de tous ceux qui suivent la voye large & qui vivent suivant les fausses maximes du monde. Pour peu qu'ils connoissent leur devoirs, qu'ils sachent qu'il y a un Dieu, & que ce Dieu est juste; ils ne peuvent, vivant comme ils vivent, se regarder sans frayeur. Ce fond effroyable d'injustice, d'impieté, de libertinage & d'éloignement de Dieu, leur glace le cœur. Ils ne peuvent s'envisager avec tous ces traits affreux, sans se trouver saisis de crainte; sans éprouver de cuisans remors, de cruels reproches, & d'insuportables inquietudes. Faut-il s'étonner si la rencontre funeste de ce mauvais fond, inévitable dans la solitude & dans la

desoccupation, fait chercher le commerce & le fracas, & se donner mille divers mouvemens? Il faudroit bien plûtôt s'étonner, si l'on demeuroit tranquille à la vûë de cet horrible objet. Est-ce donc deviner, ou conjecturer en l'air, que de juger que c'est là l'origine de la plûpart des agitations des hommes; & de leurs occupations tumultueuses? on veut faire diversion, prendre le change, substituer d'agreables idées aux images domestiques & facheuses: ou enfin on veut, à force de bruit & de mouvement, s'étourdir sur un objet dont on ne peut absolument se defaire. Tout cela suit naturellement & coule comme de source de cette disposition haïsable & afreuse que l'on trouve chez soi; sans qu'il soit besoin d'y faire une atention expresse, ni de se proposer distinctement le dessein de se fuir par tous ces mouvemens.

II. éclaircissement.

VIII.

1. éclair-cisse-ment.

On ne peut, ce me ſemble, mieux juger du vrai motif de toutes ces agitations, que par le motif de celles d'un homme épris d'amour pour une creature. Quand on eſt bien ſeur de la violence de la paſſion de cet homme, on ne doute point qu'elle ne ſoit le premier mobile de la plûpart des mouvemens qu'il ſe donne: je veux dire de ſes ſoins, de ſes aſſiduités, de ſes ſervices, & de preſque tout ce qu'il fait depuis le matin juſqu'au ſoir. Pour juſtifier ce jugement, il n'eſt point neceſſaire de faire voir qu'à chaque pas que fait cet homme, il ſe dit diſtinctement à lui-même, que c'eſt pour plaire à cette creature. Le manége du cœur eſt bien plus delicat & plus couvert, il va à ſes fins, ſans preſque s'en apercevoir, & ſouvent même ſans vouloir le ſavoir. Mais quand on le conoît un peu; ce n'eſt ni deviner, ni

conjecturer en l'air, que d'avancer que la plûpart de ses mouvemens tendent à l'objet de sa passion dominante, & de son amour; & que le desir de plaire à cet objet, en est le motif.

I. éclaircissement.

IX.

Il en est à proportion de même de l'objet de sa haine, & de son aversion. L'aversion dominante de l'homme: mais sur tout, d'un homme vicieux & dereglé, est de se rencontrer: c'est d'apercevoir ce fond de vice & de corruption qui est au dedans de lui-même. Un seul coup d'œil jetté, même au hazard sur ce mauvais fond, est capable de le chagriner tout un jour. L'impression sourde & desagreable lui en demeure dans toutes ses occupations; & répand imperceptiblement son amertume jusque sur ses plus chers plaisirs. Qui peut donc douter que la plûpart des mouvemens qu'il se donne, n'aillent naturel-

*I. éclair-cisse-ment.*

lement à éviter cette vûë funeste; & à se fuïr lui-même? & est-ce prophetiser en l'air, que de juger que, sans se le dire, il fait presque toutes choses pour se derober ce spectacle?

X.

Oüi cela est encore plus seur & plus infaillible, qu'il ne l'est qu'un homme passionné pour une creature, fait toutes choses pour elle: car naturellement on fuit avec plus de soin & d'empressement, les objets afreux & desagreables, qu'on ne cherche ceux qui plaisent & que l'on aime. On hait la douleur beaucoup plus vivement, que l'on n'aime le plaisir.

XI.

On ne peut donc, ce me semble, raisonablement douter que le principal soin des hommes vicieux: c'est à dire, de plus des trois quarts du monde, ne soit de se fuir; & que ce motif ne se répande réellement, quoique sourde-

ment ſur toute leur conduite. *I. éclairciſſement.*

XII.

Pour les juſtes, comme la grace qui les rend juſtes; en les reconciliant avec Dieu, les reconcilie en quelque façon avec eux-mêmes; il eſt vrai qu'ils n'ont pas tant d'éloignement de ſe rencontrer: ni par conſequent tant d'aplication à ſe fuir. Cependant comme ils ont toûjours un fond de cupidité qui les effraye: & que ce mauvais fond produit ſouvent de mauvais effets, qui en doivent faire craindre de plus pernicieux; il eſt certain auſſi qu'ils ne ſe rentrent guêres eux-mêmes, qu'avec peine: que de tous leurs exercices de pieté, il n'en eſt point qui leur coutent plus, que les examens & les revuës: que tout ce qui les tire hors de chez eux, leur fait naturellement plaiſir: & que s'ils s'obſervoient bien; ils trouveroient que la plûpart des mouvement qu'ils ſe donent; ſur

1. éclaircissement. tout lors qu'ils ne sont pas sur leur garde, tendent secrêtement à se fuir & à s'éviter..

XIII.

Il y a peu de justes qui ayent sujet d'être, sur cela, plus contens d'eux-mêmes, que ne l'étoit le Prophete Roy de sa propre disposition. Et cependant que n'en disoit-il point ? Il n'en parloit que comme d'un objet insuportable. *A la vûë de vôtre colere, Seigneur,* disoit-il, *je ne trouve rien de sain en moi. A la vûë de mes pechés, je me trouve agité jusque dans mes os. Mes iniquités se sont élevées par-dessus ma teste. Elles sont pour moi un fardeau insuportable.*

XIV.

Enfin comme je parle ici de ce qui se passe dans le cœur humain; il n'est pas possible, encore une fois, que je le demontre comme je demontrerois la circulation du sang. Il s'agit d'un fait de sentiment sur lequel chacun doit se tâ-

ter & se sentir : c'est donc à ce sentiment intime, que j'en apelle ; & je me promets que tous ceux qui voudront bien se faire justice, & ne prendre pas plaisir à se séduire eux-mêmes, aprés s'être ainsi sondés, avec quelque soin ; trouveront la verité de ce que j'ai avancé. L'aveu sincere que m'en ont fait des personnes d'esprit qui se sont ainsi étudiées, ne me permet pas de douter qu'il n'en arrivât autant à tous ceux qui voudroient se donner la peine d'entrer dans ces dispositions.

r: éclair-cisse-ment.

XV.

Il ne sera peut-être pas inutile de raporter ici une petite partie de ce qu'une femme de qualité qui a infiniment d'esprit & beaucoup de vertu, me fit l'honneur de m'écrire, sur cela, aprés la lecture du premier tôme *de la connoissance de soi-même*. L'amour de « la retraite : dit-elle, venant à « augmenter ma vanité, je ne me «

I. éclairciſſement

» croyois pas femme par tout. J'au-
» rois juré que je me connoiſſois
» moi-même, comme je croi con-
» noître les autres. Grand merci
» de l'avis; & de m'avoir apris que
» mes livres, dont je ne puis me paſ-
» per un moment, ſont juſtement
» un pretexte honête pour me fuïr.
» Il eſt vrai encore ce que vous m'a-
» vez fait remarquer, que quelque
» bonne opinion que j'aye quelque-
» fois de moi-même; je n'aime
» point à m'éplucher; & dés le pre-
» mier regard que je me jette; le
» chagrin me ſaiſit: je prens un li-
» vre, fuſſe l'almanac: & je renvoye
» le bon comme le mauvais, qui me
» compoſe, tout le plus vîte & le
» plus loin que je le puis; tant il eſt
» vrai, ce que vous avez ſi bien
» penſé & ſi agreablement expri-
» mé, que *le ſoi-même*, quel qu'il
» ſoit, eſt nôtre plus dégoutante
» occupation, & nôtre plus chagri-
» nante compagnie.

## XVI.

Cette verité est si constante, qu'elle n'a pas même esté inconnuë aux sages du Paganisme. Et Seneque en étoit si persuadé; qu'elle le portoit même jusqu'à croire que souvent on ne rend service à ses amis, que pour avoir lieu, par là, de se fuir. *Ce n'est pas*, dit-il, *par le desir de les servir, que vous faites ces choses : c'est parce que vous ne pouvez demeurer avec vous-même.* 1. éclair-cisse-ment.

## XVII.

C'est aussi le sentiment de l'illustre Auteur qui a fait de si solides reflexions sur les paroles de ce payen : car non seulement il souscrit à celle que je viens de citer; il ajoûte même sur un autre endroit de ce Philosophe : *comment pretendez-vous que je remedie si-tôt à cette dissipation? c'est un de mes plus grands maux, & ma vie ne suffit pas pour m'en guerir. Je sens un instinct furieux qui*

1. éclairciſſement. *me pouſſe hors de moi. Je ne trouve rien en moi qui me ſatisfaſſe.**

*1. vol. des Eſſais de mor. pag. 80.

XIX.

Voici encore comme s'en explique un Poëte Chrêtien dans une lettre fort ſpirituelle qu'il écrit à un de ſes amis.

*Certes nôtre plus grand malheur*
*Et ce qui met toujours nôtre eſprit à la gêne,*
*C'eſt que nous ne ſaurions ſans peine,*
*Voir le dedans de nôtre cœur.*
*Il eſt toujours rempli d'eſperances deçûës,*
*De haines, de ſoupçons & d'amours mal reçües.*
*D'impoſſibles deſirs qui n'ont jamais d'effet;*
*Et de cent faux chagrins que ſoi-même on ſe fait.*
*Nous ne pouvons ſoufrir cet objet qui nous tuë.*
*En vain, pour s'y contraindre, on fait quelques efforts:*

Nôtre

*Nôtre esprit malgré nous, se répand au dehors;* I. éclaircissement.
*Et sur d'autres objets cherche à porter sa vüe.*
*De là viennent ces jeux, ces divertissemens*
*Que tout le monde cherche avec des soins extrêmes,*
*Et qui ne sont, au fond, que des amusemens*
*Dont tous les divers changemens*
*Savent nous empêcher de penser à nous-mêmes.*

XX.

Aprés tout, comme le fait en question peut bien moins être décidé par l'autorité, que par le sentiment interieur; & que ce sentiment interieur n'est pas également fin, exquis, & suivi dans tous les esprits; voicy une preuve qui poura tenir lieu d'une vraye demonstration à ceux qui conoissent un peu le cœur humain; qui poura même se trouver à la portée de ceux qui

I éclair-cisse-ment. ont le moins d'habitude en ce païs, & qui est comme le précis & l'abregé de tout ce que j'ay dit jusques ici sur ce sujet.

XXI.

S'il est vrai que le spectacle du *soi-même* soit non seulement desagreable & chagrinant; mais même desolant & insuportable, & qu'avec cela, il soit inévitable dans la solitude & dans la desoccupation; il est seur qu'il n'en faut pas davantage pour porter les hommes à fuir la solitude & la desoccupation, & à se jetter à corps perdu dans le commerce & dans le fracas des affaires: car, comme je l'ay déja dit, les hommes fuyent le mal avec plus d'ardeur, qu'ils ne poursuivent le bien. Mais lors que ce mal est, comme celui-cy, toujours present, & à tous momens inévitable à moins qu'on ne se remuë; on ne doit pas douter que les hommes ne se donent de conti-

nuels mouvemens ; & moins encore que ceux qu'ils se donent ne soient une suite naturelle de leur empressement à se fuir ; quoique peut-être ils ne s'en aperçoivent pas ; & qu'ils soient même actuellement occupés d'autres vûës : car il en est de ces fugitifs du *soi-même* comme de ceux qui passent dans un païs étranger, pour fuir un peril dont ils sont menacés dans leur patrie. Ils ne font pas un pas qui ne soit une suite de ce dessein : quoique la plûpart du tems, ils n'y pensent pas, & qu'ils soient même formellement occupés d'autres vûës. *I. éclaircissement.*

Or il est constant que le spectacle du soi-même est non-seulement desolant & insuportable à ceux qui marchent dans la voye large ; mais même desagreable & chagrinant à ceux qui sont dans la voye de la pieté. Il ne faut, pour en convenir, que faire reflexion que ce spectacle enferme deux

1. éclair-cisse-ment. vûës, toutes deux afreuſes. 1. La vûë de nôtre miſere : je veux dire de nôtre fragilité, de nôtre mortalité, de nos foibleſſes, de nos vices, de nos pechés, de la honte qui les accompagne, & de la justice de Dieu qui les menace. 2. La vûë de nos obligations & de mille devoirs penibles & chagrinants, mortifians & inſuportables à nôtre délicateſſe, à nôtre orgueil, à nôtre amour propre.

Il faut donc tomber d'acord que la plûpart des mouvemens que les hommes ſe donent, ne ſont que des ſuites naturelles de cette maladie commune : je veux dire de leur empreſſement à ſe fuir. C'eſt de là que les occupations les moins agreables, les plus inſipides divertiſſemens, les objets les plus frivoles, les plus fatiguans emplois deviennent l'objet de leur aplication, & qu'ils les recherchent avec autant d'ardeur, que s'ils pouvoient faire

leur ſouveraine felicité. C'eſt enfin de là que tout ce qui les fait vivre dans la diſſipation : tout ce qui leur dérobe imperceptiblement le tems : tout ce qui les empêche de penſer à eux-mêmes, leur eſt d'un charme inexplicable. Voicy cependant quelque difficultés qu'on oppoſe à ce ſentiment.

I. *éclairciſſement.*

## XXII.

### I *Objection.*

*Si cela eſt ainſi*, dit-on, *d'où vient donc que les hommes s'aperçoivent ſi peu de cette maladie ?*

### *Réponſe.*

La queſtion n'eſt pas difficile. C'eſt 1. qu'on ne s'aperçoit preſque point de ce qui eſt habituel. Nous l'avons déja dit & juſtifié plus d'une fois. 2. C'eſt que pour s'en apercevoir il faudroit rentrer en ſoi-même & s'examiner ; & que cette maladie conſiſte à ſe fuir.

C'eſt ici où il faut particulie-

I. Eclair-cisse-ment. rement reconnoître la realité des pensées imperceptibles; qui pour se dérober à nôtre vûë, à cause de la dissipation où nous vivons, ne laissent pas d'avoir une influence réelle, quoique sourde, dans nos actions & dans toute nôtre conduite. On peut quelquefois porter tres-long-tems des dispositions de chagrin contre des personnes, sans s'en apercevoir: dispositions cependant qui ne laissent pas de produire de tems en tems de tres-mauvais effets par raport à ces personnes. On ne s'aperçoit point qu'on n'agit, la plûpart du tems, que par l'amour du plaisir, ou par la crainte de la douleur: en un mot, que par amour propre. Et ce qui fait que souvent on ne s'aperçoit pas des principes ordinaires de ses actions; c'est que pendant qu'ils remuent sourdement le cœur; la surface de l'esprit est occupée d'autres pensées & d'autres vuës,

que l'on prend pour les vrais motifs de ces actions ; quoique souvent ils ne servent que de couleur aux vrais motifs. I. éclairsissement.

XXIII.

2. *Objestion*

*Ceux qu'on renferme dans les plus profondes solitudes, par exemple, celle d'un cachot, ne s'en connoissent pas mieux pour cela.*

*Réponse.*

C'est qu'ils ne veulent pas se servir des avantages que la solitude leur done pour cette conoissance; & qu'au lieu de cela, ils mettent en usage toutes les forces de leur imagination, pour se representer les objets les plus frivoles; de sorte que se donant ainsi une perpetuelle comedie; ils évitent, par la, le spectacle de leur *soi-même*. Ces gens sont du nombre de ceux que nous avons apelés *les fugitifs du soi-même dans la solitude*. Aprés tout il n'est pas absolument vrai qu'il ne se trou-

1. éclair-cisse-ment. ve perſonne qui profite de ces ſolitudes de contrainte pour rentrer en ſoi-même & pour ſe conoître. Il ne ſeroit pas beſoin de ſortir de ce ſiecle pour trouver d'illuſtres exemples de gens à qui ces ſolitudes ont eſté d'une grande reſource pour ſe conoître eux-mêmes, pour conoître Dieu, & retourner à lui par une vraye converſion.

XXIV.

*3. Objection.*

*Mais d'où vient donc que ces fugitifs du ſoi-même ont tant d'horreur de la ſolitude: puis qu'ils ne s'y apliquent pas plus à la connoiſſance d'eux-mémes, que ceux qui n'y ſont pas?*

*Réponſe.*

C'eſt que cette ſituation leur done lieu de faire beaucoup plus ſouvent la facheuſe rencontre de ce ſoi-même. Cette frequente rencontre les oblige à faire de frequens efforts pour le bannir; &

ces efforts étant penibles, donnent de l'aversion de la solitude qui y engage. I. éclaircissement.

XXV.

4. *Objection.*

*Il y en a* (reprend-on) *qui s'acoutument à la solitude, sans en devenir plus habiles dans la connoissance d'eux-mémes.*

*Réponse.*

C'est qu'ils se font des occupations d'objets frivoles, ne fussent qu'en idées. Et ces phantômes d'imagination les amusent comme des objets réels.

XXVI.

5. *Objection.*

*Il y en a d'autres* ( dit-on encore ) *qui malgré le desir qu'ils ont de se conoître eux-mémes; se connoissant méme déja en partie, ont cependant beaucoup de peine à s'habituer avec la solitude.*

*Réponse.*

C'est que ce desir de se conoître est une inclination raison-

I. éclaircissement. nable & éclairée : au lieu que l'aversion de se conoître est une aversion naturelle & sensible. Or les inclinations sensibles & naturelles l'emportent presque toûjours sur les inelinations raisonnables ; si celles-cy ne sont soutenuës par la grace. Il faut encore ajoûter que cette grace n'ôte pas même toujours tout l'ennui de la solitude, ni toute la peine qu'on sent à rentrer en soi-même.

## XXVII.

### 6. *Objection.*

*Ne vaudroit-il pas mieux raporter cette aversion naturelle de la solitude, & ce penchant pour les occupations exterieures au dereglement du peché & à l'habitude que l'ame a prise de se répandre par les sens, sur les objets exterieurs : habitude que l'on ne pouroit rompre, qu'en faisant sur les esprits des revûlsions & sur les traces du cerveau des efforts qui couteroient trop, & qui seroient trop penibles ?*

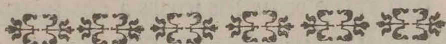
*Réponse.*

Quant à la premiere partie de cette objection, je conviens sans peine, que cette aversion naturelle de la solitude, &c. vient du peché. Sans le peché, l'homme n'auroit eu nulle peine à estre seul: parce qu'alors il n'auroit rencontré au dedans de lui-même, ou qu'un Dieu favorable & l'unique objet de son amour: ou qu'un cœur tranquille: parce qu'il seroit dans l'ordre & dans la justice. I. éclaircissement.

Quant à la suite de l'objection, je conviens aussi qu'on peut raporter, en parties, cette aversion de la solitude à la pente que l'on a pour les objets sensibles; & à l'habitude qu'on a prise de s'y répandre. Encore cela n'a-t-il lieu que lorsque ces objets sont fort vifs & fort touchants. Car quand ils n'ont rien que de foible, de languissant & d'insipide; il n'y a nulle aparence que ce soit ce qui

I. *éclair-cisse-ment.* nous tire hors de chez nous avec tant de violence. Quand un solitaire a passé cinq ou six mois à regarder les petits meubles de sa chambre, & les objets qui se presentent à l'ouverture de sa fenêtre; il n'est guere vrai-semblable que ce soit l'inclination & le plaisir qu'il sent à les voir, qui le tire de son recueillement, & qui le derobe à l'étude de lui-même.

D'ailleurs, il faut observer qu'on prend ici l'effet pour la cause. Ce n'est pas l'habitude de nous répandre sur les objets sensibles qui nous done tant d'éloignement de la retraite & des exercices de recueillement. C'est plûtôt l'aversion que nous avons de ces exercices: c'est l'aversion de nous rencontrer nous-mêmes, qui nous a portés à nous jetter au dehors, & qui nous en a fait former l'habitude.



# II. ECLAIRCISSEMENT.

## *Sur quelques portraits qui se trouvent dans le I. traité.*

### I.

IL se trouve dans ce premier traité, quelques portraits qui reçus assez agreablement de bien des gens ; n'ont pas eu l'honneur de plaire à quelques autres. Ceux-cy se sont imaginé que dans l'execution de ces portraits, j'avois eu en vûë certains originaux ; & que je m'étois ataché à peindre quelques personnes en particulier. Mais ils ont si mal réüssi à deviner, sur cela, qu'ils m'ont fait peindre d'aprés certains modeles que je ne conoissois pas même encore, lors que j'écrivis ce traité. *2. éclaircissement.*

### I I.

Il m'est arivé à cet égard, ce

2. éclaircissement. qui arive tous les jours à ces peintres qui font & vendent des portraits à la douzaine. On ſait qu'ils les font au hazard, ſur les idées vagues qu'ils ont de la figure des hommes: ou plûtôt ſur les images & les modêles fugitifs que leur imagination leur fournit, ſans ceſſe, pendant leur travail. Et cependant il eſt certain que lors qu'on vient à expoſer ces portraits; bien des gens s'y reconoiſſent; & l'on jureroit qu'ils ont eſté faits pour eux; quoique peut-être le peintre ne les ait jamais vûs.

III.

Ce qui arive dans les peintures des viſages, peut également bien ariver dans les peintures des mœurs. Le monde & le Cloître ſont ſi pleins de bons & de mauvais modeles, en ce genre; qu'il ne faut qu'une fort mediocre conoiſſance de l'un & de l'autre, & quelques idées vagues & ge-

nerales, pour réüssir à faire des portraits, qui souvent, sans qu'on le sache, se trouvent semblables à bien des originaux ; & dans lesquels plusieurs personnes absolument inconuës au peintre, se reconoissent parfaitement.

2. éclaircissement.

I V.

Ceux qui, dans un ouvrage, reconoissent ainsi leur caractere ; peuvent se faire justice : à eux permis : mais ils ne doivent pas faire à un Auteur, l'injustice de lui atribuer des vûës, & moins encore des intentions qu'il n'a point euës, ni dû avoir. Sans cela, où en seroient aujourd'huy tout ce qu'il y a de fameux predicateurs, dans la profusion des portraits qu'ils nous donent tous les jours ?

V.

Mais une autre raison peut encore faire voir que rien n'est plus temeraire que ces jugements que l'on fait d'ordinaire des vûës &

2. éclair-cisse-ment.
des intentions de ces peintres des mœurs. Non, non, pour trouver des originaux, en fait de passions & de foiblesses humaines ; ils n'ont pas besoin d'aler chercher bien loin ; non plus que de foüiller temerairement dans le cœur d'autrui. Je l'ay dêja dit : à peu de choses prés, nous sommes tous faits les uns comme les autres. Qui conoît bien un homme : les conoît tous. Ces Peintres n'ont donc qu'à rentrer souvent en eux-mêmes, & peindre d'aprés nature ; pour peindre tout le genre humain. Ils trouveront leur cœur plein de mauvais penchants, de délicatesses, de sensibilités, de foiblesses, de fragilités, de passions & de vices. Et quand ils en auront bien fait l'histoire : ils peuvent compter qu'ils auront fait celle de presque tous les hommes : que sans avoir recours à l'astrologie judiciaire, ils pouront leur dire assez seurement ce qu'ils ont

dans le cœur: que cette histoire passera pour l'histoire universelle; & qu'il y aura peu de gens qui ne s'y reconoissent en tout, ou en partie.

2. éclaircissement.

VI.

C'est là (je l'avouë franchement) la plus ordinaire methode dont je me sois servi, non seulement dans le premier traité; mais aussi dans le reste de l'ouvrage. C'est sur ce mauvais modele que j'ay fait des tableaux à la douzaine; & nul de commande. Et ainsi il se trouve que je me suis peint moi-même beaucoup plus que personne, dans les endroits où l'on m'accuse d'avoir peint les autres.

VII.

Voilà ce que l'amour de la paix & de la verité m'oblige à déclarer pour adoucir le chagrin de ceux qui pouroient s'imaginer que je les ay eu en vûe dans les divers caracteres de cet ouvrage. Que si

2. éclaircissement. cela ne les satisfait pas ! je leur offre un moyen seur de se venger innocemment d'une injure, que je ne leur ay assurement point faite. Ils n'ont qu'à changer tellement de conduite & de mœurs ; qu'ils ne se reconoissent plus dans aucun de ces carracteres. Ils me feront ainsi passer pour un fort mauvais Peintre ; supposé que j'aye voulu, comme ils se l'imaginent, peindre d'aprés eux ; & j'encoureray, avec plaisir, leur décri à ce prix.

VIII.

Enfin je les prie encore de faire reflexion sur ce qu'un Auteur éclairé a si judicieusement dit à ce » sujet. » Il est impossible que dans » un ouvrage où l'Auteur se pro- » posera de reprendre les hommes » de leurs defauts ; on ne trouve » des portraits ressemblants : mais » on ne doit pas croire que l'Au- » teur ait eu dessein d'ataquer quel- » cun en particulier. On devroit en

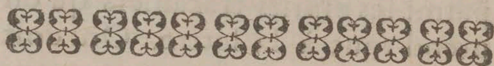
*2. éclaircissement.*

uſer dans ces ſortes d'ouvrages, comme on en uſe tous les jours dans la converſation. Ce n'eſt que parmi les eſprits tracaſſiers qu'on prend tout à la lettre. On doit mettre en ce rang tous ceux qui dés qu'un ouvrage moral, ou critique paroît, ne s'occupent qu'à juger des intentions de l'Auteur ; & qui lui font dire tout ce qu'ils s'imaginent qu'il a voulu dire. Les hommes n'ont point droit de juger des intentions. C'eſt un jugement que Dieu s'eſt reſervé ?

IX.

Ces juges iniques devroient penſer qu'on ne peut plus viſiblement bleſſer la charité & la juſtice, qu'ils le font par cette conduite. Ils n'ofenſent pas ſimplement l'Auteur à qui ils atribuent ces ſiniſtres intentions ; ils outragent auſſi ceux dont ils jugent qu'il a parlé : puiſque ce n'eſt que parce qu'ils penſent mal d'eux, qu'ils leur font l'aplication des

defauts que l'Auteur n'a touchés que generalement, & ſans penſer à eux.



## III. ECLAIRCISSEMENT.

*Sur quelques détails des defauts de quelques ſolitaires qui ſe trouvent dans le premier traité.*

I.

*3. éclairciſſement.* QUelques ſolitaires ont encore crû que j'ay fait tort à l'ordre Monaſtique, par la deſcription de quelques foibleſſes qui ſe trouvent dans les Cloîtres; & ils s'en ſont plaints comme d'une bleſſure que je leur faiſois & à tous les bons Religieux.

II.

Sur cela je ne puis que je ne louë leur zele; que je ne ſois édifié de leur plainte; & même

que je ne l'aprouve. Ce n'eſt pas que je croye la mériter, ni que je me ſente coupable du crime dont ils m'accuſent : mais c'eſt que cette plainte ne marque, en ces Solitaires, que de ſaintes diſpoſitions. Comme ils vivent dans un recueillement fort opoſé aux foibleſſes que j'ay décrites; jugeant des autres par eux-mêmes : ou plûtôt la ſimplicité dont ils cherchent Dieu ne leur permettant pas d'obſerver la conduite des autres : ils ne peuvent ſe perſuader qu'il ſe trouve des Solitaires ſujets à ces foibleſſes. Leur charité qui n'eſt point mal penſante, & la haute idée qu'ils ont de la ſainteté de leur état, ne leur laiſſant pas la liberté de penſer qu'entre ceux qui y ſont apelés pour devenir ſaints, il puiſſe s'en trouver qui ſoient encore hommes; ils s'imaginent que c'eſt décrier cet état, que de faire voir qu'il y a des hommes; & qu'on

*2. éclairciſſement.*

3. éclairciſſement. eſt même long-tems homme, avant que d'eſtre ſaint. Je les loué donc & je les admire : mais ils me permettront de leur dire qu'ils n'entendent pas aſſez leurs veritables interêts ; & qu'ils outrent un peu la gloire de l'ordre Monaſtique.

III.

Sa gloire ne conſiſte pas à n'avoir que des ſaints, que des ſujets irreprehenſibles, que des Solitaires ſans defauts, ſans foibleſſes, ſans imperfection. Comme c'eſt un état de penitence ; il eſt particulierement deſtiné à recevoir, je ne dis pas ſimplement des foibles, des malades, des imparfaits : mais auſſi des pecheurs publics, des impies, des libertins, des ſcelerats. La gloire donc de cet état conſiſte, non pas dans l'exemtion de tous defauts : mais dans la vigilance, dans le ſoin & l'aplication à les combatre, & dans l'humble patience à les ſou-

frir, jusqu'à ce qu'ils soient dé- *3. éclair-*
truis. Elle consiste à prescrire des *cisse-*
remedes convenables aux mala- *ment.*
dies de l'ame: à fortifier celle-cy contre ses foiblesses; à la preserver des grosses chutes. En un mot, ce n'est pas un état de santé! c'est un hôpital où l'on traite des malades. Ce n'est pas un état de paix: c'est une milice où l'on combat contre les vices. Ce n'est pas un état de perfection: c'est le chemin pour y ariver.

IV.

Ce qui peut donc faire tort à l'ordre Monastique, ce qui peut ternir sa gloire n'est pas qu'on y déclame contre les defauts, ni qu'on les persecute: au contraire: rien ne montre mieux qu'un Ordre est encore en vigueur, que cette charitable severité des Superieurs à les reprendre, à les coriger, & à procurer, ou de vive voix, ou par écrit une salutaire confusion à ceux qui y tombent.

3. *éclair-cisse-ment.* Ce n'eſt que l'impunité, la diſſimulation, une mauvaiſe tolerance; une foible condeſcendance, une fauſſe honte, un lâche ſilence qui peuvent faire tort à un Ordre, marquer ſon affoibliſſement, & ternir ſa gloire.

V.

Aſſurement on n'accuſera pas l'illuſtre Monſieur l'Abbé de la Trape d'être peu zelé pour la gloire de ſa Maiſon & de ſa Communauté; & cependant cet Abbé ſi ſage & ſi éclairé n'a pas fait de difficulté en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, de faire des portraits des foibleſſes de ſes Religieux. On en peut juger par celui-cy qui ſe trouve au chapitre quatriéme de *ſon explication de la Regle de ſaint Benoît. Celui-cy*, dit-il, *ſe glorifiera de ce qu'il béche mieux que ſon frere, de ce qu'il porte un fardeau plus peſant: de ce qu'il ſonne mieux une cloche: de ce qu'il ſert au Refectoire avec plus de diligen-*

*ce*

*ce; de ce qu'il lit plus intelligiblement; un autre de ce qu'il balie mieux: un autre de ce qu'il à la voix plus belle; un autre de ce qu'il a plus de dexterité à laver la vaisselle. Enfin il n'y a rien qui ne leur donne matiere de se savoir bon gré, de se distinguer, & de se loüer quand l'occasion s'en presente.* 3. éclaircissement.

VI.

On voit bien que ces divers mouvemens d'orgueil ne sont pas d'une grande perfection; il n'est gueres possible d'imaginer des titres de vanité plus minces ni plus méprisables; & l'on aura peine à comprendre qu'un homme aussi jaloux de la reputation de sa Maison, en ait fait un portrait si humiliant; cette idée ne ressemble gueres à celle qu'on se forme d'ordinaire de la perfection de ces bons Religieux, dans lesquels on ne soubçonne même rien d'humain, & que l'on croit si superieurs à toutes ces foiblesses. Mais

3. éclairciſſement. cet excellent Abbé a voulu, par là, reformer cette idée, & faire conoître que la perfection de la vie Religieuſe conſiſte non pas à n'avoir ni defauts ni foibleſſes : mais à les ſentir & à s'efforcer de s'en afranchir : qu'il met la gloire de ſa Maiſon non pas à n'avoir que des Anges & des perſonnes ſaines : mais à recevoir des hommes, & des hommes malades & vicieux qui veuillent guerir, & ſe coriger ; * à les traiter en medecin charitable, & à leur rendre la ſanté non pas en diſſimulant ou palliant leurs maux : mais en les leur faiſant ſentir, en découvrant leurs playes, & les expoſant aux yeux, je ne dis pas ſimplement de leurs freres : mais de tout le monde ; ne jugeant rien plus ſouverain pour leur gueriſon, que l'humiliation qui leur revient de cette découverte.

* Cognoſcamus illos non naturæ præſtantioris fuiſſe : ſed obſervantioris, nec vitia neſciſſe : ſed emendaſſe. *S. Amb. l. de S. Joſeph.*

VII.

Il y a bien de l'aparence que ç'a

esté dans de pareilles vûës d'utilité pour son corps que le R. Pere Dom Jean Mabillon a quelquefois fait de pareilles reflexions dans ses ouvrages. On ne le soupçonnera assurement pas d'indifference pour son Ordre, lui qui toute sa vie n'a travaillé & ne s'occupe encore aujourd'huy qu'à l'illustrer. Il n'a pas crû cependant que son zele pour la gloire de l'Ordre dût l'empêcher de toucher quelquefois assez vivement quelques-uns des defauts qui se glissent dans les Cloîtres; malgré toutes les precautions qu'on y aporte.

*3. éclaircissement.*

VIII.

Parlant du ministere de la predication, dans son traité des Etudes Monastiques; il dit qu'*il est exposé à de si grandes & de si facheuses tentations; qu'on ne sauroit trop se precautionner, avant que de s'y embarquer...& que cependant c'est une tentation qui est assez or-*

3. éclair-cisse-ment. *dinaire aux jeunes Religieux. Qu'il n'arive que trop souvent qu'on couvre du manteau & du pretexte de la charité le desir de paroître & de se distinguer des autres : qu'il ne faut pas s'imaginer qu'il soit permis de confier ce ministere à de certans Religieux inquiets, qui ont d'ailleurs de l'esprit, de la hardiesse, & une facilité de parler, dans la vûe seule de les occuper : c'est-à-dire de les amuser.* *

* Part 2. c 17. & part. 3. c. 5.

Traitant de la prononciation dans la celebration de l'Office divin, il dit : qu'*il est important que les Religieux s'accoûtument de bonne heure à s'en former une bonne habitude..... Que les Prêtres doivent prendre garde sur tout, de bien prononcer lors qu'ils celebrent l'auguste sacrifice de la Messe, &c. Et cependant* ( ajoûte-til plus bas ) *combien y en a-t-il qui le fassent, je ne dis pas avec la gravité & la dignité convenables : mais avec quelque décence? on precipite, on*

*mange les mots, on bredoüille souvent d'une telle maniere, qu'on ne s'entend pas soi-même. Enfin cette maniere indécente se tourne tellement en habitude; qu'on ne peut plus s'en coriger. On dira ce qu'on voudra: mais pour moi, j'ay bien de la peine à me persuader qu'un Prêtre ait dans le cœur, le respect qui est dû à Dieu, lors qu'il lui parle d'une maniere qui ne seroit pas suportable en parlant à un honête homme. Ce n'est pas la honorer Dieu: mais c'est deshonorer son ministere, & scandaliser les assistans, au lieu de les édifier. On en pouroit dire autant de la recitation du Breviaire.* Mais, &c. *

*3. éclaircissement.*

** Là même, part. 2. c. 12.*

IX.

La censure, comme l'on voit, est forte : mais suppose la verité du portrait, elle est juste. Ce portrait n'est nullement flaté. Il a les plus vives couleurs. L'aplication que l'on en fait, ne peut être plus universelle. A peine s'en trouve-

3. *éclair-cisse-ment.* t-il quelques-uns qui disent la Messe *avec quelque décence*: loin qu'il s'en trouve qui la disent *avec la gravité & la dignité convenable*; & ce defaut n'est pas de ceux qui sont passagers & faciles à coriger. Il s'*est tellement tourné en habitude*; qu'il en est devenu *incorrigible*.

Je doute que dans les endroits où l'on se plaint de moi, l'on trouve rien d'aussi fort & d'aussi universel.

Enfin ceux qui ont un peu connu feu le R. Pere *Rainssant* dont la memoire est encore toute fraiche parmi nous, & en benediction à tous les Solitaires, ne s'imagineront pas facilement qu'il ait manqué de zêle pour la gloire de son Ordre; & cependant peut-on entrer dans un plus grand détail des petits defauts des Religieux, qu'il l'a fait dans cet excellent ouvrage de Meditations qui est entre les mains de tout le monde? on n'y trouvera guéres

de ces ſujets de meditation, qui ne ſoient deſtinés à combatre quelcun de ces defauts, & à couvrir de confuſion ceux qui s'y laiſſent aler. Cela a-t-il donc fait tort à l'ordre Monaſtique ? Cela a-t-il decrié ſon corps, qui eſtoit pourtant alors dans la ferveur de ſa reforme ? au contraire : les perſonnes du monde ont eſté édifiées de voir, par là, le ſoin qu'on prend dans les Cloîtres, de combatre les moindres aparences du vice ; & d'éviter les plus petits defauts. Ceux qui ne regardent que dans leurs mains pour voir s'ils ſont coupables devant Dieu : ceux qui ne mettent toute leur juſt ce qu'à ne point faire le mal, qu'à ne point commettre de gros crimes ; ont eſté ſurpris de voir que, dans les Cloîtres, on portât la vigilance & le ſoin juſques à creuſer perpetuellement dans ſon cœur, pour en déraciner, non pas de mauvais deſirs, des intentions

3. *éclair-ciſſe-ment.*

3. *éclairsissement.* sinistres, des volontés perverses : mais jusqu'aux moindres vûës humaines ; jusqu'aux moindres regards sur les creatures ; jusqu'aux moindres recherches d'amour propre : jusqu'aux moindres artifices & aux moindres deguisemens de cet imposteur. Ils ont esté surpris de voir cet assujettissement volontaire & parfaitement libre aux moindres pratiques, aux plus petits devoirs : cette extréme delicatesse sur le violement des moindres observances : cette étrange rigueur à se refuser les plus innocens plaisirs ; à se faire scrupule d'un souris, d'un regard un peu curieux, d'une legere plaisanterie. Enfin par la lecture de ces meditations, les gens du monde ont vû avec étonnement, que ce qu'on traite d'ordinaire de defaut & d'imperfection dans les Cloîtres, pouroit souvent passer chez eux pour vertu.

X.

Ce n'a gueres esté que de ces sortes de defauts que j'ay parlé dans le premier traité de la connoissance de soi-même. Mon dessein principal étoit de faire voir que l'aversion de rentrer en soi-même & de se rencontrer soi-même, étoit une maladie commune à tous les hommes, & que chacun ne travailloit naturellement qu'à se fuir soi-même. Je l'ay prouvé par une induction de tous les états. J'ay commencé par les gens du monde ; & je n'ay pas cru devoir excepter les Solitaires de cette induction. J'ay fait voir que les Cloîtres ont aussi des fugitifs du soi-même, & que souvent sans y faire reflexion, sans s'en apercevoir, par une pente, ou plutôt par une aversion purement naturelle & indeliberée, il s'en trouve qui ne se servent des exercices de la vie reguliere, que pour se fuir eux-mêmes, que pour se déro- 3. éclaircissement.

3. *éclair-cissement.* ber à leurs propres yeux. Ai-je donc tort : ou est-ce avoir decrié l'ordre Monastique que d'avoir montré qu'une malhureuse inclination, suite necessaire du premier peché, & qui comme telle est commune à tous les hommes, se trouve aussi dans *les Solitaires les mieux Cloîtrés :* & qu'elle se glise sourdement, imperceptiblement dans leurs exercices? n'ay-je pas, en même tems, fait voir les precautions qu'on prend dans les Cloîtres, pour en arêter les effets, & pour acoûtumer les Solitaires à ce spectacle dont on a naturellement tant d'aversion? n'ay-je pas dit, que *c'est pour cela que les Solitaires regardant l'étude de soi-méme comme la plus importante, retranchent tous les plaisirs & tous les objets trop sensibles?* * N'ai-je pas ajoûté que *c'est encore pour cela qu'on prescrit une vie unie aux Solitaires, afin que leur esprit étant moins occupé de sentiment nou-*

* Page 32.

*vaux, il ait plus de liberté de s'occuper de soi-même?* * 3. éclaircissement. * Page 58.

XI.

Est-ce donc qu'un Ordre, ou un Institut qui s'aplique avec tant de soin à combatre jusqu'aux plus naturelles & aux plus délicates inclinations, sera flétri & deshonoré, si l'on fait voir que malgré ce soin, cette vigilance & ces sages precautions, il se trouve des Solitaires qui ont bien de la peine à se garantir des effets de ces inclinations, & à s'habituer à l'étude du soi-même?

Est-ce mal édifier les personnes du monde, de leur découvrir que dans un genre de vie où l'on s'aplique à combatre une inclination si delicate & si subtile, qu'eux-mêmes ne s'en aperçoivent pas, & que souvent elle leur est inconnuë toute la vie : il se trouve des Solitaires qui aprés bien du tems, en ressentent encore les effets, & ne l'ont pas

3. éclair-cissement. absolument détruite ?

Est-ce enfin doner aux Seculiers du mépris d'un Ordre ou d'un Corps, que de leur dire que quelque-uns de ses sujets n'ont encore pû surmonter un ennemi si adroit, si artificieux & si caché; qu'eux-mêmes le portent dans leur sein, & l'entretiennent dans leur cœur, sans le conoître ?

XII.

Il est vrai qu'on a fait voir que cette aversion de rentrer en soi-même, avoit, en quel-uns, de facheuses suites; qu'elle donnoit du penchant pour les conversations, pour la dissipation, pour les exercices exterieure; pour les nouvelles, pour les histoires, pour les lectures curieuses; & qu'elle éloignoit au contraire des reflexions, du silence, du recueillement, des lectures & des études solides. Mais, 1. Qu'est-ce que tout cela, en comparaison des grandes passions qui regnent dans

le monde; au prix des vices & des 3.
desordres qu'elles produisent? Je *éclair-*
say bien que ces foiblesses des So- *cisse-*
litaires sont des irregularités dans *ment.*
le plan de leur vie; des taches qui en ternissent la beauté, & des defauts qui les retardent dans la voye de la perfection. Mais que de gens dans le monde, se tiendroient hureux d'en être à cela prés dans le chemin de la pieté! & qu'elle idée ne leur donet-on pas lieu de se former d'une profession dans laquelle ils voyent censurer comme criminelles, des actions dont ils ne font nul scrupule, & qu'ils traitent de bagatelles!

2. Quels que soient ces dereglemens; il est certain que je ne les ay regardés que comme de rares exceptions du train commun; que comme des distinctions odieuses, desaprouvées & condamnées par la regularité du grand nombre: en un mot, que

3. éclaircissement. comme des écarts peu frequens de la Regle. Je n'ay jamais fait de propositions universelles, & c'est à quoi mes censeurs n'ont pas assez pris garde, par un sophisme de morale assez ordinaire à ceux qui se croyent blessés en quelque chose : car afin de se donner des compagnons & des deffenseurs, on ne manque gueres de transformer les propositions particulieres en universelles.

3. Il est même remarquable que de ce grand nombre de corps Religieux répandus dans toute l'Eglise, je ne me suis déterminé à aucun en particuliér. J'ay parlé indéterminement, & l'on ne peut, sans témerité, ni sans une autre sorte de sophisme, en faire l'aplication à aucun corps particulier. De sorte qu'il est vrai de dire, & que je n'ay parlé que de quelques Religieux particuliers ; & que je n'ay parlé d'aucun corps en particulier. Comment ajuster

cela? c'est que je n'ay parlé que de quelques Religieux, sans les déterminer, ni eux, ni le corps où ils se trouvent. J'ay toujours dit: *Il y en a quelques-uns. Il s'en trouve. On en voit d'autres*, & autres semblables expressions qui ne forment que des propositions particulieres, & qui dans leur particularité, gardent encore une vraye indétermination à l'égard des persones, & des differens Ordres. Peut-on donc avec moins de fondement prendre pour soy, ce qui n'a esté dit que dans cette generalité & cette indétermination? 3. éclair-cisse-ment.

## XIII.

Voilà cependant tout ce que j'ay fait, dans l'endroit dont on a esté blessé. J'ay parlé tres-generalement, tres-indéterminement; je n'y ay parlé que de defauts assez legers, & dont la censure n'est propre qu'à édifier les seculiers. Mais je suis bien seur, (quoique

3. *éclair-cisse-ment.* quelques-uns en disent ) qu'on ne trouvera point que j'aye avancé rien de semblable aux parodoxes qu'on vient tout fraichement de produire dans un livre intitulé *Maximes Chrestiennes.* A Dieu ne plaise que contre la justice, contre ma propre conscience, contre la notorieté publique, contre le témoignage de mes sens & de ma raison, j'eusse osé avancer ces étranges propositions, que *l'ordre Monastique n'est plus qu'un phantôme : qu'il n'y a presque plus de principe de vie ; que si dans la plûpart des Monastres on en ôtoit quelques actions exterieures, on n'y trouveroit nuls vestiges de ce qui a esté établi & pratiqué par les Saints.* *

* *Maxime* 285.

*Qu'il n'y a rien qu'on rencontre moins presentement, que de veritables Religieux. Qu'on ne voit presque rien dans une grande partie des observances, de la sainteté de leurs instituteurs. Que le zele qui leur*

*a fait entreprendre toutes choses pour le service de Dieu, y est tout éteint. Que les actions & les œuvres n'ont point les moindres traits de ce qui a paru dans celles de ces grands Saints.* * 3. éclaircissement. * Max. 149.

*Qu'on cherchoit autrefois le fond des Cloîtres pour y trouver la paix & la tranquillité; & qu'on les fuit presentement parce qu'elle n'y est plus.*

Enfin que *jamais la profession Monastique ne fut plus defigurée:* qu'*il faut que Dieu fasse des prodiges pour lui rendre, non pas tout, mais même qulque chose de ce qu'elle a perdu .... &* que *comme il n'y a plus de ces grands vaisseaus, où ceux qui vouloient autrefois servir Dieu, se retiroient en foule; il faut se jetter dans des esquifs, ou dans des barques, quelques petites qu'elles soient, pour sauver sa vie, & assurer sa navigation.* * * Max. 593.

XIV.

Tout cela est si visiblement ou-

3. éclair-cisse-ment. tré, & si notoirement éloigné de la verité ; qu'on ne peut croire que ces propositions soient de l'Auteur dont l'ouvrage porte le nom. Il faut qu'elles soient de la façon de celui qui a eu soin de faire les recueils des Maximes dont ce livre est composé. Et ce qu'on peut penser, sur cela, de plus moderé, est qu'il a inconsiderement ou retranché quelques termes qui temperoient la rigueur de ces propositions : ou ajoûté quelques mots qui les rendent si excessives & si criantes.

XV.

En effet il est visible par la derniere des maximes qui je viens de raporter, qu'on y fait main basse sur toutes les congregations reformées que l'on designe par *les grands vaisseaus*. Et que l'on insinuë d'une maniere figurée ; mais qui n'est point ambiguë, qu'on ne peut plus s'y sauver, & qu'il n'y a plus de salut qu'en quelques pe-

tites maiſons ſemblables à la Trape, que l'on marque par *les eſquifs*. Or quelle aparence qu'un homme auſſi modeſte que l'ancien Abbé de la Trape voulût, quelque perſuadé qu'il ſoit du merite de ſa maiſon, le pouſſer juſqu'à ſoûtenir que hors de là, il n'y a point de ſalut ? Non : ſa charité le fait penſer plus équitablement des obſervances differentes de la ſienne. On ſait d'original qu'il a conſeillé à pluſieurs perſonnes qui vouloient quiter le monde, de ſe retirer dans la Congregation de S. Maur ; & il n'y a point d'aparence qu'il eut voulu les noïer, ou les faire perir, ou les jetter dans un lieu de guerre & de diſcorde : point d'aparence, par conſequent qu'il juge cette obſervance peu ſeure pour le ſalut ; ni qu'il regarde ſes Cloîtres comme des lieux *à fuir* : comme ſi *la paix & la tranquillité ne s'y trouvoit plus*.

*3. éclairciſſement.*

XVI.

*3. éclair-cisse-ment.* Pour justifier sur tout celà cet illustre Abbé, je ne voudrois que ce même ouvrage où se trouvent ces afreuses propositions. Car il dit nettement dans la 617. maxime, qu'*il y en a suffisamment, dans toutes les observances, pourvû qu'on y vive avec Religion, & qu'on ne se dispense point, sans un fondement juste, des actions exterieures de pieté, qui y sont prescrites : qu'elles portent toutes à Dieu ; & qu'il n'y a que la paresse, la resistance, ou le mépris qui s'oppose à la sainteté à laquelle Dieu destine les personnes qui lui sont consacrées.*

Le moyen, aprés cela, de penser que le sage Auteur de cette maxime donant cette securité à *toutes les observances* ; voulut la refuser aux Congregations de S. Maur, de S. Vanne, de Cluny, &c ? le moyen de s'imaginer qu'il croye qu'on y vit *sans religion* ? qu'*on ne voit presque rien, dans ces*

*observances, de la sainteté de leurs instituteurs?* que *le zele de ceux-cy y est tout éteint:* que *les actions & les œuvres n'y ont pas les moindres traits de ce qui a paru dans celles de ces grands Saints:* & qu'enfin *il n'y a rien qu'on y rencontre moins presentement, que de veritables Religieux?* non: on ne me persuadera jamais que tout cela soit de l'esprit, de la modestie, de la charité, de la sagesse, de la moderation, disons de l'équité de M. de la Trape. Et je ne doute nullement que s'il est informé qu'on mette sur son compte ces étranges * paradoxes: il ne les desavouë.

3. *éclaircissement.*

* Je dis *étranges:* parce que pour ruiner les avantages que l'Eglise Catholique tire de la pureté des mœurs des Religieux, un malhûreux deserteur * vient encore de s'autoriser de ce que cet Abbé a écrit ailleurs sur ce sujet, d'une maniere bien moins excessive, quoi-que peu precautionée.

* *Traité des differens de Religion, p. 167.*

Mais enfin on voit bien que quoique je n'aye pas fait de dificulté, dans le 1. traité, d'avoüer ingenuëment ce qui m'a paru pouvoir être defectueux dans les Cloîtres; j'ay esté fort éloigné de passer dans ces excés.

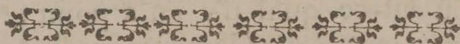
XVII.

3. éclairciſſement. Je prie donc ceux qui ont eſté bleſſés de mes détails, de croire que je ne ſuis pas moins bien intentioné qu'eux pour la gloire de l'ordre Monaſtique. Nous n'avons tous que les mêmes vûës & les mêmes intentions, quoique peut-étre nous ne prenions pas les mêmes moyens; & je ne pourois ſoufrir, non plus qu'eux, qu'on fît paſſer cet ordre pour *un phantôme*, ou pour un monſtre. C'eſt un ſi grand excés, que les plus indiferens pour ſa gloire en ſeroient choqués. Il y a de l'afoibliſſement & des taches: il ne faut point le diſſimuler. Mais, graces à Dieu, il conſerve encore ſes principaux traits. La vertu y eſt eſtimée, honorée, cultivée: le vice y eſt mépriſé, décrié, puni. Que, dis-je, le vice? les airs libres, mondains, éventés, diſſipés, les defauts de retenuë, de modeſtie, de pudeur, y ſont dans

un pareil décri. Il y a des foibles & des imparfaits : je l'avouë : Eh ! où est-ce qu'il n'y en a point ? mais le gros des Communautés va d'un pas ferme au bien & à la perfection, & entraine, dans son cours, les foibles, comme un fleuve fait les pailles. On y voit toujours du zele pour l'observance Reguliere, de l'amour pour la retraite, de l'assiduité à l'office divin ; & quoi-qu'on en dise, on y trouve la paix, l'union & la bonne intelligence. Sans compter que ceux qui veulent aler plus loin que le commun, dans la voye de la perfection, en ont toute la liberté ; & qu'effectivement on ne trouve gueres de Communautés, où l'on ne voye des Religieux se distinguer des autres par plus d'austerité, plus de retenuë, plus de silence, de recueillement, d'oraison, &c. & qui, comme tels, ne soient aprouvés, estimés, honorés de ceux même qui pa-

3. éclair-cisse-ment.

roiſſent les plus éloignés de leur perfection.



## IV. ECLAIRCISSEMENT.

*Sur ce que j'ay dit * de l'étude des manuſcrits, de la critique, des faits, & des ſiences de memoire & d'imagination.*

* Chap. 2. de la 1. Section de la 3. partie du 1. traité.

### I.

4. éclairciſſement.

QUelques perſonnes ont cru que je blâmois l'étude des manuſcrits, de la critique, des faits, & en un mot, de tout ce qui s'apelle *érudition*, & que je l'interdiſois abſolument aux Solitaires: mais ils ne me font, ſur cela, nulle juſtice. C'eſt à l'etude des manuſcrits & de la critique que je reconois que nous ſommes redevables de tout ce qu'il y a de plus conſiderable dans la ſience de l'antiquité ſacrée & profane.

fane. C'eſt ce qui nous fait encore aujourd'huy hureuſement revivre les *Atanaſes*, les *Hilaires*, les *Ambroiſes*, les *Hieromes*, les *Auguſtins*, les *Bernards*, les *Anſelmes*, &c. C'eſt ce qui nous reproduit les Philoſophes, les Orateurs & les Poëtes. C'eſt ce qui nous amene les plus importantes & les plus eſſentielles verités. Elles ſont envelopées dans les manuſcrits, comme dans des langes: le ſoin de conſerver ceux-cy & de les multiplier eſt comme le berceau, ou le vaiſſeau qui les tranſporte: & l'aplication à rendre à ces manuſcrits leur pureté & leur vrai ſens, eſt ce qui nous develope les verités qu'ils renferment. *4. éclairciſſement.*

II.

On ne peut donc trop reconoître les obligations que l'on a à ces vigilans & laborieux Solitaires de l'antiquité qui ont donné une grande partie de leur vie

4. éclair-cisse-ment. à nous tranſmettre par des travaux d'une extréme patience & bien ſuperieurs à ceux de faire des corbeilles, les plus excellens ouvrages de l'antiquité; & l'on ne doit gueres moins de graces & de reconnoiſſance à ceux qui marchans ſur leurs traces, aprés une exacte revûë de ces manuſcrits, nous donent encore aujourd'huy de parfaites éditions de ces ouvrages.

III.

C'eſt en partie à l'étude de la critique & des faits de l'antiquité, que nous ſommes redevables du diſcernement exact des ouvrages des anciens, de l'intelligence de leurs endroits obſcurs, de la conoiſſance de l'ancienne diſcipline, de celle des mœurs des premiers Chrétiens; diſons enfin de la découverte de la tradition de pluſieurs points eſſentiels.

IV.

Je n'ay donc garde de blâmer

ces sortes d'études, ni de croire qu'on doive les interdire absolument aux Solitaires. La premiere, je veux dire celle des manuscrits à pris naissance parmi eux : il est juste qu'elle y trouve ses accroissemens. J'ay fait voir qu'on ne peut, sans injustice, leur ôter l'étude de l'antiquité sacrée. Il est vrai que j'ay hezité sur celle de la critique : mais aprés tout j'ay declaré qu'en general cette étude *est utile à la religion*; & j'ay ajoûté que *ceux d'entre les Solitaires qui ont assez de teste & de vertu pour s'y apliquer, sans se gâter, & pour en user avec une sobrieté qui n'émousse pas leur faim à l'égard des viandes plus nourissantes; pouvoient y estre hureusement apliqués par leurs Superieurs.*

4. éclaircissement.

Critique

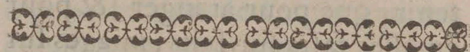
V.

Il est vrai qu'en plusieurs endroits j'ay insinué que les siences & les études de pure memoire & d'imagination sont peu favorables

4. éclairciſſement. à la perfection de l'eſprit, au recueillement interieur, & à la recherche des verités neceſſaires & immuables. Mais je prie qu'on prenne garde que par ces ſiences, je n'ay nullement entendu celles où le jugement tenant le haut bout, & preſidant à toute la conduite de l'eſprit, ne lit que pour diſcerner, pour examiner & pour juger : & n'uſe de la memoire & de l'imagination, que comme de ſervantes deſtinées à lui preſenter à propos les idées des choſes dont il doit juger. Loin de condamner ces ſiences ſous le titre de *ſiences de memoire*; je reconois que c'eſt ce qui nous a developé la tradition de pluſieurs articles; & ce qui nous amêne encore tous les jours, un ſi grand nombre d'ouvrages dogmatiques. Je n'ay donc ataqué que les ſiences de pure memoire, & de pure imagination; où l'on n'aprend, que pour aprendre: où l'on ne lit, que pour re-

tenir, que pour aranger, & pour entasser faits sur faits, images sur images; & cela dans la seule vûë de les debiter, ou de s'en divertir: ou enfin de s'en faire un titre d'érudition, & un magasin propre à fournir de quoi discourir sur toutes sortes de sujets. Ce n'est que de ces siences dont j'ay témoigné faire peu de cas. Si c'est une faute: j'avouë que je suis bien coupable: puisque je ne puis encore, à l'heure qu'il est, m'en repentir. Et je ne le puis: parce que je ne saurois parler contre ma lumiere; & qu'à cet égard, les choses me paroissent encore presentement, comme elles faisoient alors; & que je trouve toujours une extréme diference entre les siences de jugement & de reflexion, d'une part; & les siences de memoire & d'imagination, de l'autre. 4. éclaircissement.

4. éclairciſſement.



## *Diference des ſiences de memoire & d'imagination d'avec les ſiences de jugement & de reflexion.*

### I.

ON poura ſe former une aſſez juſte idée de cette diference, ſi l'on veut obſerver. 1. Que les ſiences de jugement & de reflexion ménent ſeurement à la verité. 2. Que leur étude ſert à former l'eſprit. 3. Qu'elles humilient le cœur. 4. Qu'elles le recueillent. 5. Qu'elles font la principale diſtinction de l'homme. Au lieu que les ſiences de memoire & d'imagination, ſi elles ne ſont reglées par les ſiences de jugement, 1. ne menent, par elles-mêmes, qu'à des opinions, à des faits, & des vrai-ſemblances. 2. Elles gatent l'eſprit.

3. Elles enflent & élêvent le cœur. 4. Elles le dissipent. 5. Elles ravalent l'homme presque au niveau des bêtes. 4. éclairciffemens.

II.

1. Pour aler seurement à la verité, il ne faut que deux dispositions. L'une est celle de faire naître la lumiere, & d'éclairer le sujet qu'on examine. L'autre est celle de n'en former que de justes jugemens. La premiere s'aquiert par une forte aplication, ou serieuse atention d'esprit. Et l'autre par une continuelle suspension de son jugement, jusqu'à ce que l'évidence l'emporte invinciblement. Or de toutes les siences il n'y en a point de plus propres à former les habitudes *d'atention* & de *suspension* que les siences de jugement & de reflexion. Elles ne s'ocupent que de considerations, que de recherches, que d'examens, que de discussions, que de revuës : & tout

4e éclaircissement. cela demande naturellement de l'aplication, & de la suspension d'esprit. Dans ces siences, on s'atache à un sujet : on l'examine : on le tourne de tous côtés : on cherche tous ceux de ses raports qui peuveut servir à la decision d'une question : on retranche tout ce qui peut être inutile à sa resolution : on la reduit aux termes les plus simples : on la pousse jusque dans la derniere precision. On avance : on revient sur ses pas : on tente ; on raisonne : & enfin on ne juge & l'on ne prend son parti, qu'aprés s'être agité en mille manieres ; & que dans l'impuissance, où l'on se sent reduit, par l'évidence, de se remuer davantage. Rien est-il plus propre que cet exercice, à faire naître la lumiere, à faire éviter l'erreur, à mener seurement à la verité ; & à former les habitudes d'atention & de suspension ?

III. 4. éclairciſſement.

Rien au contraire ne leur eſt plus opoſé que les études de memoire & d'imagination. Elles ne tendent qu'à remplir la tête de faits & d'images vives & ſenſibles; & qu'à rendre l'imagination d'une délicateſſe infinie : or rien n'eſt plus propre à faire perdre toute atention, ſur tout dans les ſujets ſpirituels, que cette multitude de faits & d'images. Leur ſenſibilité & leur vivacité apliquant toujours avec plaiſir & avec force, font aiſément perdre de vûë les idées des objets intelligibles que l'on examine.

Elles ne ſont pas moins oppoſées à la ſuſpenſion d'eſprit. Un eſprit d'une imagination trop délicate & acoûtumée à ces idées vives & ſenſibles prend les moindres bluettes pour une évidence: il ne ſe donne pas le tems de la découvrir. Il n'a preſque nulle liberté de ſuſpendre.

4. éclair- ciſſe- ment. Ce n'eſt plus lui : c'eſt ſon imagination qui juge des choſes. Senſible & délicate comme elle eſt, elle ſe laiſſe emporter aux plus foibles lueurs. Les moindres vraiſemblances lors qu'elles flatent ſa ſenſualité, ſont pour elle, d'une force invincible. Son degré de ſenſibilité fait celui de ſon évidence ; & c'eſt delà, qu'on voit tous les jours des gens ſoûtenir hardiment qu'ils ont évidence des choſes les plus fauſſes.

Enfin le caractere des ſiences de memoire eſt tres-different de celui des ſiences de jugement. Dans celles-là on ne cherche point, on n'examine point, on ne médite point, on ne raiſone point, on ne reflechit point. Content de bien retenir ce que les autres ont dit, on entaſſe perpetuellement faits ſur faits ; images ſur images ; & quand on a pû parvenir à les aranger dans un ordre facile à retrouver : quand on s'eſt

acquis assez de feu & de vivaci- 4. éclair-
té, pour en faire divers assorti- cisse-
mens agreables ; & pour les pro- ment.
duire d'une maniere sensible, brillante, & enjoüée, dans la conversation : quoique tout cela ne dépende gueres que de quelques dispositions de cerveau purement mécaniques : on croit être arivé au faîte de l'habileté. Faut-il s'étoner si de pareilles siences ne menent, par elles-mêmes, qu'à des faits, à des opinions, & à de pures vrai-semblances ?

IV.

2. Cette premiere diference entre ces siences, en fait naturellement naître une seconde. Car les siences de jugement & de reflexion forment l'esprit : au lieu que les autres ne sont propres, par elles-mêmes, qu'à le gâter.

C'est par l'usage & par un exercice methodique que l'esprit se forme : c'est au contraire par le

4. éclaircissement. non uſage, ou par le defaut d'un exercice methodique & reglé, que, l'eſprit ſe roüille & ſe gâte. Or dans les ſiences de jugement & de reflexion on fait un continuel uſage de ſon eſprit. Nous avons vû dans l'article precedent, qu'il y eſt dans un continuel exercice; & que rien n'eſt plus juſte, plus ſeur, plus methodique & plus reglé, que cet exercice.

Au contraire dans les ſiences de memoire & d'imagination, où l'on ne fait nul uſage de ſon eſprit: ou l'on en fait un mauvais. La plûpart de ceux qui les cultivent, contens d'entrer dans les ſentimens & dans les opinions des autres, ſe font ſcrupule de les examiner, ou d'en juger. Trop hureux d'avoir pû retenir leurs penſées; ils ne ſe permettent jam is de penſer; & ils font ainſi de leur tête, un magaſin de penſées étrangeres; pendant que par un funeſte engourdiſſement, l'eſprit

qui y eſt logé, n'oſe en produire une ſeule des ſiennes. 4. éclairciſſement.

Les autres vont un peu plus loin : ils ſe mêlent de juger & de décider : mais acoûtumés aux idées vives & ſenſibles ; ils regardent comme chimerique ou frivole ce qui n'eſt que purement intelligible ; & frapés des plus fauſſes lueurs, comme de la vraye évidence, ils ne forment de toutes choſes, que des jugemens precipités, témeraires & faux.

V.

3. Delà vient encore cette troiſiéme diference entre les ſiences de memoire & les ſiences de jugement, que celles-là enflent & élêvent : au lieu que celles-cy humilient.

Comme les ſiences de memoire & d'imagination ſont ſiences d'éclat & de commerce, ſiences divertiſſantes & de converſation ; elles ne manquent gueres d'atirer à ceux qui les poſſedent, force admirateurs.

4. éclaircissement. Un homme dans un cercle brillera les heures entieres. Il vous fera passer la ligne deux fois en un quart d'heure. Il vous transportera, en moins de rien, d'un pôle à l'autre, sans vous dérober la vûë d'aucun objet un peu considerable. Il vous fera parcourir, avec une extréme rapidité, ces vastes espaces de tems qui se sont écoulés depuis Adam, jusques à nos jours, sans laisser passer aucun évenement remarquable. Il décrira les mœurs des peuples les plus éloignés. Si vous voulez quitter la terre, il vous enlevera dans les cieux : il vous en dira le nombre : il vous marquera toutes les diverses constellations, toutes les planêtes, toutes les étoiles. Il vous aprendra leurs noms, leurs mouvemens, leurs influences, &c.

Pendant que cet homme déploye ainsi ses marchandises, s'il sait les debiter avec quelque facilité & quelque feu d'imagina-

tion : il est difficile, quand on ne sait pas le principe de tout ce jeu, de se défendre de la surprise. L'imagination, sur tout celle des jeunes gens, s'étourdit de ce fracas : elle se confond par cette prodigieuse multitude d'images. Le grand, le rare, le pretendu merveilleux de cette operation, l'effraye. Elle y soupçone du surnaturel : elle admire : elle s'abat : elle sucombe sous le poids du merite de ces genies. Elle n'a pour eux qu'un respect tremblant : qu'une aveugle veneration : & le moindre honeur qu'elle croye leur devoir faire, est de les traiter de *puits de sience.* 4. *éclaircissements.*

Mais combien ces dispositions des auditeurs sont-elles propres à exciter, ou entretenir, dans ces savans d'hureuse memoire, la vanité que leur donne dêja le prodigieux amas de leurs marchandises ? Ils ne sont pas simplement frapés du son des vaines loüanges

4. éclaircissement. qu'on leur donne ; ils reçoivent encore le contre-coup de toutes les impressions qu'ils font dans l'esprit de leurs auditeurs, & de toutes les passions qu'ils y excitent. Leur frayeur les enhardit : leur admiration les échaufe : leur abatament les élêve, leur respect les enorgueillit : leur veneration les aveugle : leur vain honeur les enfle : la vapeur de leur encens profane les étourdit, & enfin la seule multitude de faits, d'opinions, & de bagatelles dont leur tête est pleine, leur grossit & leur étend le cœur de maniere à ne pouvoir se contenir. C'est donc proprement à ces siences de memoire, qu'on peut apliquer cette parole de S. Paul : *Scientia inflat.*

VI.

Mais que les siences de jugement sont diferentes ! l'application opiniâtre qu'elles demandent ; la perpetuelle atention necessaire pour s'éclairer : les com-

bats qu'il faut soûtenir pour faire taire les sens & l'imagination? la violence qu'il se faut faire pour reprimer les passions, mortelles ennemies de l'atention: la resistence aux prejugés & aux idées sensibles : la force dont on doit s'atacher aux idées purement intelligibles; & pardessus tout cela, les continuels efforts dont on doit user pour retenir son consentement, jusqu'à ce que l'évidence l'emporte; tous ces exercices si indispensables dans ces siences, sont des plus fatiguants, & par consequent des plus humiliants.

4. *éclairsissement.*

En effet quel plus grand sujet d'humiliation, que de se voir obligé de tant travailler pour découvrir la verité, qui, selon l'ordre, devroit être le pain ordinaire de l'esprit? quel sujet de complaisance, ou de vanité peut-on trouver à être contraint d'acheter si cher, un pain qui naturellement devroit estre livré à si bon mar-

4. *éclair-cisse-ment.* ché à des esprits faits pour la verité ? c'est donc encore un avantage des siences solides, audessus des siences de memoire ; qu'elles nourissent l'esprit, sans l'élever, ni l'enfler : ajoûtons sans le dissiper.

VII.

4. Car c'est une quatriéme difference entre les siences de memoire & d'imagination & les siences de reflexion & de jugement, que celles-là dissipent l'esprit ; & celles-cy le recueillent. Ce n'est que par l'aplication & l'areêt fixe de l'esprit sur un même sujet, qu'on peut se recueillir ; ce n'est que par l'éloignement des idées étrangeres & profanes, qu'on peut ariver au recueillement, & demeurer tranquillement apliqué à un objet de pieté ; & cependant une memoire trop chargée done cent fois le change en un quart d'heure. Une imagination trop vive & trop ins-

truite offre ſans ceſſe, malgré qu'on en ait, de ces idées étrangeres & profanes, qui plus vives & plus flateuſes, que les idées abſtraites de pieté, les font, en peu de tems diſparoître ; & banniſſent ainſi tout recueillement. Au lieu que les ſiences de jugement n'ont rien qui n'y porte, ſoit qu'on les regarde du côté de leur objet, qui eſt toujours quelque choſe de ſolide & de purement intelligible : ſoit qu'on les conſidere dans leurs principes, qui ſont toujours de grandes & d'utiles verités : ſoit enfin qu'on les prenne dans leur methode, qui ne tend qu'à fixer l'eſprit, & à bannir tout ce qui peut diſtraire, ou le diſſiper. 4. éclairciſſement.

VIII.

5. Enfin nous remarquons pour une cinquiéme difference, que les ſiences de jugement & de reflexion font la principale diſtinction de l'homme: au lieu que les ſien-

4. éclairciſſement. ces de memoire le ravalent preſque au niveau des bêtes.

C'eſt la raiſon qui fait la principale diſtinction de l'homme. On n'agit en homme, qu'autant qu'on agit raiſonnablement; qu'autant qu'on agit librement, avec choix & deliberation. Or ce n'eſt gueres que dans les ſiences de jugement & de reflexion qu'on agit ainſi. Ces ſiences, comme nous l'avons déja tant dit, demandent de l'aplication, des recherches, des examens, des analiſes, des preciſions, des comparaiſons, des deliberations, de la ſuſpenſion d'eſprit; toutes fonctions qui ne peuvent ſe faire que parce qu'on le veut,& qu'avec une pleine liberté; & qui ne peuvent s'éxercer que par la portion d'eſprit la plus pure & la plus élevée.

Au lieu que les ſiences de memoire & d'imagination ne relévent preſque que de la machine; & tres-peu de la volonté, ou de

la liberté. Elles ne dependent gueres que de la souplesse des fibres du cerveau, & de la vivacité des esprits animaux: car ceux-cy sont comme le burin qui forme dans le cerveau les traces des objets: & ni l'une ni l'autre de ces dispositions ne depend de nous. Nous n'avons pas même la direction absoluë de leurs mouvemens. Tout cela se remuë souvent non-seulement sans nos ordres: mais aussi malgré nous: & lors même que ces mouvemens se font en consequence de nos volontés; nous y avons bien moins de part qu'on ne se l'imagine. Tout ce que nous faisons alors, c'est que nous voulons; mais quoy? non pas produire certains mouvemens dans le cerveau, ni renouveler les traces des objets: nous n'y songeons seulement pas. Mais nous voulons simplement nous souvenir de certains objets: & dés-là, une main invisible, mais puissante,

*4. éclaircissement.*

4. éclair- ciſſe- ment. produit dans nôtre cerveau tous les mouvemens, & renouvelle toutes les traces auxquelles les idées de ces objets ſont atachées.

IX.

Eſt-ce donc par de pareilles ſiences, que l'homme ſe diſtingue du reſte des animaux ? & n'eſt-il pas viſible au contraire, que, ſi les bêtes ont de la conoiſſance; loin de lui être inferieures dans ces qualités; elles lui ſont ſouvent bien ſuperieures : puis qu'elles ont d'ordinaire une memoire beaucoup plus fidele, plus hureuſe & plus étendue ?

X.

En voilà, ce me ſemble, aſſez pour faire voir l'extréme difference des ſiences de jugement & de reflexion, aux ſiences d'imagination & de memoire : aſſez même pour montrer combien celles là ſont ſuperieures à celles-cy.

XI.

On dira, ſans doute, que quel-

que difference qu'il y ait entre- 4. éclair- cisse- ment.
elles; il n'eſt pas impoſſible de les
allier. J'en conviens : & je reco-
nois la poſſibilité de cette allian-
ce ; non ſeulement dans un degré
mediocre : mais même dans un
degré fort élevé. Il ne faudroit
pas ſortir de nôtre ſiècle pour en
trouver d'illuſtres exemples. Il
eſt vrai cependant qu'à moins que
la nature ne s'en mêle beaucoup ;
cette alliance eſt d'ordinaire tres-
difficile.

Mais d'ailleurs quand cette al-
liance ſeroit auſſi facile, qu'elle
l'eſt peu ; il me paroît toujours
que pour y reüſſir, ce n'eſt nulle-
ment par les ſiences de memoire
& d'imagination, qu'on devroit
faire commencer les jeunes gens :
un pareil debut eſt ſujet à de mau-
vaiſes ſuites : mais c'eſt ce qu'il
eſt bon de faire voir avec quel-
que étenduë.

4. éclair-cisse-ment.



*Danger de faire commencer les études par les ſiences de memoire & d'imagination.*

I.

LOrs qu'un eſprit n'eſt pas encore formé, je ſuis perſuadé que le faire debuter (comme on ne fait que trop ſouvent) par ces ſiences; c'eſt joüer à le gâter & à lui interdire même toute entrée dans les ſiences ſolides. Dés que de jeunes eſprits ſe ſentent quelque ſuccez dans ces ſiences de memoire; ils s'y trouvent atachés par un triple charme qui ne leur laiſſe plus que du degoût pour les ſiences exactes & de reflexion, & qu'une eſpêce d'impuiſſance de s'y apliquer.

II.

Les trois charmes les plus capables d'atacher de jeunes eſprits à une

une ſcience, ſont, 1. la facilité. 2. Le plaiſir. 3. La vanité. Or il eſt certain que les ſiences de memoire & d'imagination l'emportent beaucoup, par ces trois endroits, ſur les ſiences de reflexion & de jugement. 4. *éclairciſſement.*

Et 1. pour la *facilité*, nous venons de faire voir que les ſciences de jugement ne conſiſtent que dans d'épineuſes recherches, dans de ſerieuſes reflexions, en des raiſonnemens ſuivis, des diſcuſions, des analiſes, des ſuſpenſions d'eſprit tres-geſnantes : au lieu que les ſiences de memoire & d'imagination ne dependent que, 1. d'une hureuſe diſpoſition du cerveau à recevoir de profondes traces des objets. 2. D'un arangement ſuivi de ces traces. 3. De la facilité de les exciter dans le même ordre qu'elles ont eſté imprimées ; il eſt viſible que ces ſiences doivent eſtre d'une merveilleuſe facilité pour la pluſpart des jeunes gens.

4. éclairciſſement. La ſubſtance de leur cerveau étant fort tendre, ne manque gueres de recevoir de profondes traces des moindres impreſſions ; & ne forme nul obſtacle à leur arangement ſuivi : de ſorte que les eſprits animaux étant fort vigoureux dans cet âge ; dés que par leur cours ou fortuit, ou volontaire, ils ſe ſont fait oüverture dans une de ces traces ; ils paſſent de là conſecutivement dans toutes celles qui lui ſont liées, ou qui ont eſté imprimées en même tems : & ils les retracent avec tant de rapidité ; qu'on eſt agreablement ſuſpris de la facilité avec laquelle les idées d'un certain genre ſe preſentent à l'eſprit.

III.

Les effets de cette diſpoſition ſont d'ordinaire regardés comme de prodigieux efforts de genie : & ceux qui y excellent, comme des eſprits du premier ordre, dont le rare merite ne demande que

de l'admiration; & cependant il est certain que tous ces effets de memoire; je dis même les plus prodigieux, ne dependent que d'un debandement fort naturel de ressorts si bien liés, qu'il est impossible d'en debander un, que tous les autres avec qui il a liaison, ne joüent leur jeu, par une suite necessaire; & qu'ainsi toutes les idées qui y répondent, ne se representent par ordre à l'esprit. 4. éclaircissement.

IV.

2. De ce 1. charme qui est *la facilité*, naît naturellement le 2. qui est *le plaisir*. Car celui-cy est une suite naturelle de la vûë secrête, ou du sentiment confus de ses propres perfections. D'où pensons-nous que vienne cette extréme attache de la plûpart des jeunes gens pour certains exercices de corps, comme la danse, ou la paulme? c'est assurement le plaisir qu'ils y trouvent: & d'où

4. éclair-ciſſe-ment.

vient ce plaiſir ; ſi ce n'eſt de la
facilité qu'ils y éprouvent, & de
l'adreſſe avec laquelle ils y reüſ-
ſiſſent : adreſſe & facilité qui leur
donnent du moins un ſentiment
confus, mais agreable de leurs
perfections ? Il en eſt de même
des ſiences de memoire. Com-
me elles ne conſiſtent que dans un
debandement de reſſorts qui vont
enſuite tout ſeuls ; on ne peut
manquer d'y trouver de la facili-
té ; & cette facilité donne infail-
liblement du plaiſir, ne fût-ce
que parce qu'elle excite un ſen-
timent confus de quelques pre-
tenduës perfections.

## V.

Je dis de *quelques prétenduës
perfections* : car aſſurement ſi ce
ſont des perfections qu'une hu-
reuſe memoire, & que tout ce
qui en depend : ce ſont perfe-
ctions bien minces, & qui meri-
tent peu de loüanges. Elles ſont
bien minces : puis qu'elles ne dif-

ferent preſque pas des perfections de voltiger & de danſer ſur la corde : les unes & les autres ne dependant que de la ſoupleſſe de certaines parties, & de l'aplaniſſement des routes par leſquelles les eſprits doivent paſſer pour les aler remuer. Et elles meritent peu de loüanges: puiſque comme nous l'avons vû auparavant, elles dependent tres-peu de nous ; & que la liberté y a tres-peu de part.

*4. éclairciſſement.*

## VI.

Comme les ſiences de memoire paſſent en facilité les ſiences de jugement; elles les paſſent auſſi en plaiſir ſenſible. Ce n'eſt pas que les ſiences ſolides n'ayent leurs douceurs. A des eſprits qui ont quelque goût pour la verité, la decouverte d'une ſeule leur donne des plaiſirs bien preferables à ceux que donnent les ſiences de memoire : mais comme ces plaiſirs ne ſont pas ſenſibles, non plus que ce qui les cauſe :

4. éclaircissement. que d'ailleurs ils ſont rares, & qu'il faut les achepter au prix de tant de peines; ceux qui n'ont de goût que pour les choſes ſenſibles, aiment beaucoup mieux s'appliquer aux ſiences qui les recompenſent ſur le champ; & qui payent quelques momens d'aplication ſuperficielle par des plaiſirs aiſés, fréquens & toûjours ſenſibles.

VII.

3. Enfin le troiſiéme charme des ſiences de memoire, eſt *la vanité*. L'éclat qui les acompagne; l'admiration qu'elles excitent dans l'eſprit de la multitude: l'encens & les acclamations qu'elles s'attirent: la preference que le vulgaire leur done au deſſus des ſiences exactes; tout cela forme pour ceux qui les poſſedent une eſpêce de charme preſque invincible.

VIII.

Voilà donc ce qui donne à la

plûpart des hommes, & sur tout aux jeunes gens, tant de passion & tant d'atachement pour les siences de memoires & d'imagination. *La facilité* les y engage. *Le plaisir* les y enfonce. *La vanité* les y retient. Et de ces trois charmes il se fait une chaine qu'on ne peut: ou du moins qu'on ne veut point briser, pour passer aux siences de jugement. Et ainsi il est visible qu'il n'y a pas de plus seur moyen de degoûter & d'éloigner les jeunes gens des siences exactes & solides; que de les faire debuter par les siences de memoire & d'imagination. 4. *éclaircissement.*

IX.

Aussi est-ce là une des plus fecondes sources de tous ces mauvais choix & de ces mauvais partis que l'on voit prendre aux jeunes gens, au sortir de leurs études; & du peu de progrez qu'ils font ensuite dans les siences.

La plus grande & la plus uni-

4. éclair-cisse-ment. verſelle prevention où ils ſoient à cet égard, eſt que pour réüſſir dans les ſiences, & devenir habiles, il faut beaucoup de memoire. Et ainſi ils mettent toute leur aplication à la cultiver : ou plutôt à la charger. Acoûtumés dés les baſſes claſſes à aprendre par cœur des épîtres de *Ciceron* & des livres entiers de *Virgile*; devenus maîtres d'eux-mêmes ils croyent que pour lire utilement un Auteur & étudier une matiere, tout conſiſte à aprendre par cœur, ce que cet Auteur en a écrit. Souvent on les voit ſe lamenter inconſolablement; & deſeſperer de pouvoir réüſſir dans les ſiences, ſans autre ſujet, que parce qu'ils n'ont point de memoire. Pas un ne ſe plaint de n'avoir point de jugement, point de juſteſſe, point de diſcernement. On croit avoir toujours trop de tout cela. On ne ſe met nullement en peine d'en acquerir. On ne ſonge pas que ce

defaut de memoire dont on ſe plaint, eſt peut-être un des grands ſecours qu'on puiſſe avoir pour ſe former l'eſprit, & devenir habile : je veux dire pour ſe mettre en état de juger ſainement de toutes choſes : car c'eſt dans cette diſpoſition ; & nullement dans la ſience des faits, que je mets l'habileté.

*4. éclairciſſement*

Ceux au contraire qui ſe ſentent une hureuſe memoire, ſont naturellement déterminés, par cette diſpoſition, à ſe jetter, à corps perdu, dans les hiſtoires, & dans les autres petites ſiences qui y ont raport : & l'on en voit qui paſſent, toute la vie à ſe charger de faits, ſans autre deſſein que d'avoir de tems en tems le vain plaiſir de les raconter. Semblables à la plûpart des petits marchands, ils veillent une partie des nuits, pour preparer ce qu'ils doivent étaler le lendemain. Mais de reflechir, de mediter, de penſer,

4. *éclair-cisse-ment.* de travailler à se former le jugement, à se doner de la justesse, du discernement, de l'exactitude, de la solidité ; c'est à quoi l'on ne pense seulement pas. C'est à quoi même quelques-uns se font un merite de ne pas penser, sous ce beau pretexte que les disciplines qui donent ces dispositions, s'apellent *Logique & Metaphisique.*

X.

Faut-il s'étonner que des esprits de ce caractere passent toute la vie à étudier, sans en devenir plus habiles, & sans avoir moins de travers & moins de faux ? Est-il surprenant que dans leurs lectures ils prennent si souvent le contre-pied des sentimens des Auteurs : qu'ils y trouvent ce qui n'y fut jamais : qu'ils leur fassent dire tout le contraire de ce qu'ils ont dit ; & qu'ils leurs imputent leurs propres imaginations ? Est-il extraordinaire que lors qu'ils se mêlent d'écrire, ils tombent si sou-

vent dans des méprises & des paralogismes ; que de simples lueurs les éblouïssent : qu'ils prennent de pures vrai-semblances pour des verités : de foibles couleurs pour une évidence parfaite : des questions de fait pour des questions de droit : des paradoxes insoûtenables pour de justes consequences ? tout cela n'est qu'une suite inévîtable de leur disposition d'esprit. Un Esprit sans justeste se retrouve ordinairement lui-même dans les lectures & dans les ouvrages qu'il fait, son faux & son travers sont, pour lui, des lunettes colorées qui ne lui laissent ni rien lire, ni rien écrire qui ne soit de leur couleur. *4. éclairciſſement.*

X I.

Le trop d'usage de l'histoire est encore sujet à ce defaut, qu'il met l'esprit hors d'état de raisonner juste sur des sujets un peu abstraits. La grande habitude qu'on a contractée avec les faits,

*4. éclaircissement.* jette imperceptiblement dans l'impuissance de s'atacher à des idées intelligibles ; & il arive à ces esprits, à l'égard des choses abstraites, ce qui arive aux Geometres par raport aux choses de finesse & de sentiment, dans la pensée de feu M. Paschal. *Les Geometres*, disoit-il, *accoûtumés aux principes grossiers de geometrie & à ne raisonner qu'aprés avoir bien manié leur principes, se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier, & où on les sent, plutôt qu'on ne les voit.* Ainsi les historiens familiarisés avec les faits, acoûtumés à ne raisonner, qu'aprés avoir bien manié & repassé ces faits ; se perdent dans les choses purement intelligibles, qui ne se laissent pas ainsi manier, & où l'imagination ne peut ateindre & ne trouve point de prise. Et de là il arive ou qu'ils raisonnent faux sur ces sortes de sujets, lors qu'ils

veulent s'en mêler : ou que pour se dispenser avec honeur de s'en mêler & d'en raisonner ; ils prennent le parti de les traiter d'alembiqués & de chimeriques. Je say qu'il y a sur cela des exceptions & qu'il se trouve des genies qui sans abandoner l'esprit Metaphisique, se familiarisent avec les faits historiques : mais assurement les exemples en sont tres-rares.

4 éclaircissement.

XII.

Quel remede à ces maux ? on s'imaginera peut-être qu'il n'y en a point d'autre que de rompre avec les études de memoire & d'imagination, & de faire main-basse sur toutes les siences de ce caractere : mais c'est une extrémité qui n'est gueres moins à éviter, que celle que je viens de marquer. Ces siences ont leurs utilités ; & nous avons même fait voir qu'elles en ont de grandes pour la religion. Le vrai remede seroit donc qu'on ne s'y engageât jamais, sans

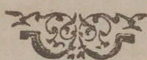
4. éclair-cisse-ment. avoir l'esprit suffisamment formé: je veux dire sans s'être acquis, par l'usage d'une bonne methode, & l'exercice de certaines regles, assez de justesse & d'exactitude, pour discerner, en chaque sujet, le vrai d'avec le faux, & le vraisemblable : ce qui fait preuve d'avec ce qui ne le fait pas : assez de fermeté pour bien prendre un principe ; & assez de lumiere pour en penetrer les consequences.

XIII.

Voilà l'unique remede & le grand preservatif contre les abus que l'on pouroit faire des siences de memoire, & contre les defauts dans lesquels elles jettent ordinairement. Qu'on apelle cela *Logique*, ou *Metaphisique* ; comme l'on voudra. Il est toujours seur que, sans cela, la tête du monde la plus pleine de faits, n'en sera que plus propre à tourner & à piroüeter : & que tout ce qu'on apelle *érudition*, est un peu moins

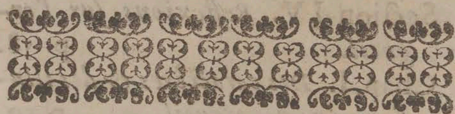
que rien ; s'il n'est soûtenu de rai- 4.
sonemens solides ; & si une ha- *éclair-*
bile main ne se mêle de le mettre *cisse-*
en œuvre. Aussi est-ce sur ce prin- *ment*
cipe qu'un judicieux esprit de ce siecle comparoit un jour agreablement les hommes d'érudition aux tireurs de pierre ; & les Metaphisiciens aux Architectes qui les mettent en œuvre. Un Architecte peut se mettre à tirer la pierre, quand bon luy semble ; & il y reüssira même beaucoup mieux qu'un autre : mais à un tireur de pierre, il faut d'étranges efforts pour devenir Architecte ; il est rare qu'il y reüssisse, & ses ouvrages tiennent toûjours un peu du gothique.

FIN.



*Fautes à coriger dans le 4. Tome.*

PAge 33. ligne penult. ugemens, *lisez* jugemens. P. 36. l. dern. d couverte, *lis.* decouverte. P. 43. l. penult. therſée, *lis.* therêſe. P. 74. l. 11. coter, *lis.* conter. P. 114. l. 16. en même, *lis.* en a même. P. 134. l. 19. ſait, *lis.* fait. P. 136. l. 13. uqe. *lis.* que. P. 170. l. dern. deguiſe, *lis.* deguiſer. P. 204. l. 2. pont, *lis.* pour. P. 238. dans le titre. des h armes, *lis.* des charmes. P. 255. l. 23. en nnore, *lis.* en notre. P. 283. l. 15. ſe rentrent. *lis.* ſe rencontrent. P. 297. l. 10. ne fuſſent, *lis.* ne fût-ce P. 306. l. 15. ſaire, *lis.* faire. P. 324. l. 17. exterieure, *lis.* exterieurs.



# TABLE DES TITRES du IV. Tome.

Fin de la Table.



## EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Lettres Patentes donées à Paris le dixiéme jour de Decembre 1693. ſignées par le Roy en ſon Conſeil DUGONO, & ſcellées du grand Sceau de cire jaune : Il eſt permis à ANDRE' PRALARD, Marchand Libraire, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou débiter un Livre intitulé, *De la Conoiſſance de ſoi-même*, en un, ou pluſieurs Volumes, durant le tems de huit années conſecutives ; avec défenſe à tous Libraires & Imprimeurs de l'imprimer, vendre & debiter, à peine de confiſcation des Exemplaires, & de trois mille livres d'Amande, comme il eſt porté plus au long par leſdites Lettres.

*Regiſtré ſur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 28. Février 1694.*

Signé, P. AUBOÜIN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 30. Avril 1698.

DE LA

# CONOISSANCE DE SOI-MÊME.

*TRAITÉ TROISIÉME.*

Suite de la IV. Partie.

## DE L'ESTRE MORAL de l'homme, ou de la ſcience du cœur.

Avec la premiere Partie des Eclairciſſemens ſur ſes Traitez.

*Par le R. P. Dom* FRANÇOIS LAMY, *Benedictin de la Congregation de S. Maur.*

TOME V.



A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë ſaint Jacques, proche ſaint Yves, à l'Image ſaint Lambert.

M DCCI.

*Avec Approbation & Privilege.*

*Le Sieur* ANDRÉ PRALARD *a cedé ſon droit de Privilege, & tous les Exemplaires de ce Livre* de la Conoiſſance de ſoi-même *in 12. 6. volumes, par le R. P. Dom* FRANÇOIS LAMY, *Benedictin de la Congregation de ſaint Maur, à* NICOLAS LE CLERC, *pour en jouïr ſuivant l'accord fait entr'eux.*

*Ledit* NICOLAS LE CLERC *donne avis qu'il vient d'imprimer du même Auteur:*

Les ſaints Gemiſſemens de l'Ame ſur ſon éloignemens de Dieu. La tiranie du Corps, premier ſujet de gemir, in 12. qu'il vend 30. ſols.



5. éclaircissement.

# DE LA CONOISSANCE DE SOI-MÊME.

## SUITE DES E'CLAIRCISSEMENS DE SES TRAITE'S.

## V. ECLAIRCISSEMENT.

*Sur ce que dans la premiere Section de la troisiéme partie du 1. Traité, je n'ay pas jugé l'étude de la Retorique & de la Poësie convenable aux Solitaires.*

### I.



Uelques persones ont encore trouvé à redire que j'aye regardé l'étude de la Retorique & de la Poësie comme *dangereuse aux*

5. éclair-cisse-ment. *Solitaires*, & comme capable de leur *corompre l'esprit & le cœur*. J'ay toûjours bien crû qu'on auroit peine à me passer cette Censure. Ces deux Arts ont trop d'admirateurs, pour manquer de defenseurs. Mais je ne puis parler des choses, que sur les idées que j'en ay ; & suivant les idées que j'ay de la Retorique ordinaire & de la Poësie ( tout le Parnasse & tous les Coléges deussent-ils se soulever contre moy ) je ne puis en former un jugement plus avantageux. Tout ce que je puis faire, pour adoucir le chagrin de ceux qui en sont blessés, est de tâcher d'en rendre raison, en m'expliquant, sur cela, avec quelque étenduë. Je m'y engage d'autant plus volontiers, que cet éclaircissement nous donnera lieu d'avancer toûjours de plus en plus dans la sience du cœur ; & de faire, dans celuy-cy, de nouvelles découvertes.

Et 1. Je prie

Et 1. Je prie qu'on se souvienne que les Solitaires à qui j'ay jugé ces études peu convenables sont particulierement les jeunes gens qui n'ont encore nul acquis dans les siences : car je traitois, en ce lieu, de leur éducation dans les lettres. *1. éclaircissement.*

2. J'avertis encore que par la Rhetorique dont j'ay pretendu, parler, en cet endroit, j'entens l'art ordinaire de persuader à force d'ornemens, de figures & de mouvemens. L'art de convaincre à force de passionner : l'art d'aler à l'esprit par le cœur, & d'aler au cœur par l'imagination. L'art de persuader, sans raison : ou du moins de prouver par des raisons amenées de si loin, qu'elles ne peuvent se soûtenir, que par des mouvemens étrangers, ou convulsifs. L'art de convaincre à force d'ébranler l'imagination & d'agiter le cœur. En un mot, l'art de n'être point naturel & de

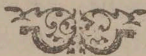
5. éclairciſſement. ſubſtituer l'artifice à la nature.

3. Delà l'on voit bien ( & je prie qu'on ne l'oublie pas dans la ſuite ) que je n'en veux nullement à la bonne éloquence, qui plus occupée du ſoin d'éclairer, que de celuy d'étourdir ; plus apliquée à perſuader, qu'à convaincre, ne va au cœur, que par l'eſprit ; & ne ſonge à remuer celui-là, qu'aprés avoir répandu la lumiere ſur celui-cy : qu'aprés y avoir fait entrer la verité toute pure ; & qu'aprés l'y avoir amenée beaucoup plus par la force des raiſons, que par les figures & les mouvemens. Loin de deſaprouver cette éloquence ; je voudrois qu'on n'en mît point d'autre en uſage.

4. Ce n'eſt donc que la premiere que je croy dangereuſe aux jeunes Solitaires : parce que je la juge nuiſible à la perfection de l'eſprit & du cœur. Je ne doute pas que cette propoſition ne pa-

roiſſe un vrai paradoxe à tous ceux qui ne conoiſſant point l'homme, ne diſtinguent nullement entre penſer & penſer: à tous ceux qui n'ayant nul diſcernement des diverſes facultés dont ils ſont uſage en penſant, n'ont auſſi nulle conoiſſance du commerce d'illuſion qui ſe trouve entre-elles: mais j'auray ſuffiſamment juſtifié cette propoſition; ſi je puis faire voir que cet art pris ſelon l'idée que je viens d'en doner & ſelon l'uſage ordinaire, eſt nuiſible, 1. A la perfection du jugement. 2. Au bon goût de l'eſprit. 3. A ſa juſteſſe. 4. A la tranqnillité & à la dureté du cœur. Faiſons quelques reflexions ſur ces 4. chefs.

5. éclairciſſements.



5. éclaircissement.

## Section I.

### *Que la Retorique prise selon l'usage ordinaire, est nuisible à la perfection du jugement.*

I.

LE jugement est assurement une des plus estimables qualités de l'ame. C'est, du moins, celle dont on se fait d'ordinaire plus d'honeur, & pour la conservation de laquelle on est plus disposé à sacrifier toutes les autres. Mais je ne say si ceux qui l'estiment le plus, s'en forment une plus juste idée. Ce n'est nullement une perfection aussi simple & aussi indivisible, qu'on se l'imagine communement. Elle enferme plusieurs dispositions d'esprit, qui se trouvent fort inégalement répanduës dans tous les hommes. Chacune de ces dispositions est

encore susceptible de plus ou moins de degrés ; & par là elle est encore sujette à une grande inégalité, en divers sujets : & il est rare que tout cela soit bien demêlé dans l'esprit de ceux qui parlent le plus du jugement & qui l'estiment davantage. Voicy l'idée que je pretens atacher à ce terme.

5. éclaircissement.

*Ce que c'est que le jugement.*

II.

En general j'apelle jugement *le pouvoir qu'à l'esprit de prendre toujours les meilleurs partis dans ses déterminations.*

Mais comme cela est trop general ; & que le jugement s'exerce partie dans la recherche des siences speculatives ; & partie dans l'usage des siences pratiques, pour donner une plus juste idée du jugement, il faut le definir sous ces deux raports.

Et ainsi par raport aux siences

Is. éclaircissement. naturelles speculatives, j'appelle jugement *le pouvoir de ne se rendre qu'à l'évidence, & de decouvrir, dans les sujets que l'on examine, tout ce qui peut la faire naître.*

Et par raport aux siences pratiques, où souvent il ne se trouve point d'évidence, j'appelle jugement *le pouvoir de ne se laisser determiner que par la prudence, & de decouvrir, dans les occasions tout ce qu'elle prescrit.*

De quelque clarté que soient ces definitions ; il est bon de leur doner encore quelque éclaircissement.

III.

Pour être homme de jugement dans les siences speculatives, ce n'est pas assez de ne tomber jamais dans l'erreur, ni dans l'illusion : ce n'est pas assez de ne faire jamais nul faux jugement. C'est bien quelque chose. Il faut, pour cela, beaucoup de suspension &

par consequent beaucoup de liberté d'esprit. Mais aprés tout, cela consiste bien moins à juger, qu'à s'empêcher de juger: car tant qu'on ne juge de rien: on évite toujours l'erreur; & ainsi cela seul ne merite pas absolument la qualité d'homme de jugement. Il faut de plus se mettre en état de se faire souvent fraper par l'évidence. Il faut pouvoir decouvrir tout ce qui peut la faire naître dans les sujets que l'on examine. Sans cela, l'on vit en d'épaisses tenêbres, & si l'on ne tombe pas absolument dans l'erreur : on croupit dans une extrême ignorance.

*5. éclair-cisse-ment.*

Or pour être en état de se faire souvent toucher par l'évidence; il faut ou s'être acquis un grand nombre d'idées claires & distinctes sur divers sujets: ou du moins avoir assez de force d'esprit, pour soûtenir le travail de l'atention qui fait naître ces idées. Il faut

5. éclaircissement. enfin avoir aſſez d'étenduë d'eſprit, pour pouvoir embraſſer, tout d'une vûë, & les diverſes idées qui ont raport au ſujet que l'on examine; & les raports de ces idées, qui ſont propres à faire naître l'évidence.

IV.

Il en eſt à proportion de même des ſiences pratiques. Ce n'eſt pas aſſez, pour y meriter des lettres d'hommes de jugement, de ne choquer jamais les regles de la prudence. Ce n'eſt pas aſſez de ne dire, ni de ne faire nulle ſotiſe, nulle impertinence. En un mot ce n'eſt pas aſſez de ne commettre nulle imprudence. C'eſt bien quelque choſe. Il faut, pour cela, beaucoup de retenuë & de liberté d'eſprit: mais enfin cela ne fait pas encore la perfection du jugement. Il faut de plus, pouvoir découvrir tout ce que la prudence exige de nous dans les occaſions d'agir. Sans cela, on manque

que souvent à ce que l'on doit; & si l'on ne fait pas des fautes de commission : on en fait plusieurs d'omission. 5. éclaircissement.

Mais pour avoir ce discernement, il est necessaire ou de s'être acquis une grande conoissance des regles de la prudence : ou d'avoir assez de force d'esprit, pour consulter atentivement dans les occasions, l'ordre immuable dans lequel ces regles sont comprises. Et pardessus tout cela, il faut beaucoup de prevoyance ; ou (pour user d'un terme plus expressif) beaucoup de *clairvoyance*, pour ne laisser échaper nulle occasion d'apliquer ces regles.

V.

Et ainsi pour meriter la qualité d'homme de jugement, il faut avoir, du moins en quelque degré, ces quatre dispositions d'esprit qui en forment la perfection.

1. Force d'esprit pour soûtenir le travail de l'atention si neces-

5. éclair-cisse-ment.
faire afin de s'éclairer.

2. Etenduë d'eſprit, pour embraſſer d'une ſimple vûë, pluſieurs idées & les raports de ces idées.

3. Liberté d'eſprit, pour ſuſpendre ſon conſentement juſqu'à ce que la lumiere l'arache invinciblement, dans les ſiences ſpeculatives : ou que la prudence le demande dans les ſiences pratiques.

4. Prevoyance, ou clairvoyance, pour ne laiſſer rien échaper ni de ce qui peut faire naître l'évidence dans la ſpeculation ; ni de ce que la prudence exige dans la pratique.

VI.

Suivant cette idée de la perfection du jugement, il eſt aiſé de s'apercevoir, 1. que le jugement n'eſt pas quelque choſe d'auſſi commun, qu'on ſe l'imagine d'ordinaire. 2. Que loin que cette perfection ſoit indiviſible & uniforme dans tous les hommes ; rien ne s'y trouve avec plus d'inégali-

té & de varieté ; n'y ayant peut-être pas deux hommes d'une égale force d'eſprit, d'une égale étenduë, d'une égale liberté, & d'une égale clairvoyance. 3. Que cette perfection eſt fort diferente de ce qu'on apelle *eſprit*, & fort élevée même audeſſus de ce qui s'apelle *bel eſprit*. Car avoir la teſte pleine de faits divertiſſants, & de jolis contes : les debiter avec facilité dans la converſation : y briller par mille pointes & mille jeux de mots : y décider de tout, d'un ton de ſuffiſance : faire des reparties vives & ingenieuſes : railler finement, doner un tour plaiſant à tout ce qu'on dit : ne ſe ſervir que d'expreſſions pures, nobles, neuves & bien choiſies : n'uſer que de figures delicates, flateuſes & paſſionnantes : tourner en ridicule les choſes les plus ſerieuſes : enfin parler de tout d'un air libre, & degagé, ne fut-ce qu'en effleurant les matieres ; c'eſt commune-

*5. éclairciſſement.*

5. éclair-cisse-ment. ment ce qui s'apelle de *l'esprit* & du *bel esprit:* mais il ne faut pas estre fort éclairé pour s'apercevoir que tout cela ne passe guere la sphere de l'imagination, & n'est, le plus souvent, qu'une suite fort naturelle & même fort necessaire du debandement involontaire des ressorts de cette faculté; & j'avouë que sur tous ces mouvemens, je suis fort du sentiment d'un grand homme, qui n'en faisoit pas plus de cas, que des tours de souplesse des danseurs de cordes & des boufonneries des bateleurs. *Hæc certe omnia & his similia nos non magis facimus, quam funambulorum & mimorum agilitates & ludicra. Etenim eædem ferme res sunt: cum hæc corporis: illa animi viribus abutantur; & admirationis forsan aliquid habent: dignitatis parum.*

VII.

Sur cette même idée du jugement, il ne sera pas difficile de

montrer que la Retorique est nuisible à sa perfection. Il ne faut, pour cela, que faire voir qu'elle est propre, 1. à reserrer l'esprit. 2. à l'affoiblir. 3. à l'aveugler, & 4. à l'enchaîner : car rien n'est plus oposé aux quatre dispositions d'esprit dont nous avons vû que le jugement depend. Commençons donc. *5. éclaircissement.*

§. I.

*Que la Retorique est propre à reserrer & à retressir l'esprit.*

I.

COmme la capacité de l'esprit fait son étenduë, & que cette capacité est tres-bornée; il est visible que tout ce qui va à la remplir, est propre à retressir l'esprit & à reserrer son étenduë. Or il est vrai, d'une part, que rien ne partage & ne remplit tant la capacité de l'esprit, que *ce qui échauffe l'imagination, & qui forme dans*

5. éclaircissement. *le cerveau, de profondes traces des moindres objets*; & il eſt certain de l'autre, que la Retorique n'eſt gueres que l'art d'échaufer l'imagination & de graver dans le cerveau, de ces traces profondes.

II.

Pour voir combîen ce qui échaufe l'imagination, partage & remplit la capacité de l'eſprit; il ne faut que prendre garde que la chaleur de l'imagination conſiſte dans un mouvement turbulent, irregulier & ſouvent involontaire des eſprits animaux: car ces eſprits étant comme le burin qui forme, ou qui reveille dans le cerveau, les traces des objets; il eſt viſible que par la multitude & la confuſion des traces qu'ils excitent, dans cette agitation, la capacité de l'eſprit doit eſtre ſi partagée, ſi ocupée, ſi remplie de diverſes images; que loin de pouvoir embraſſer d'une ſimple vûë, pluſieurs idées & les raports

de ces idées (ce qui fait l'étenduë de l'esprit) il ne pense, la plûpart du tems, à rien moins, qu'à ce qu'il devroit & qu'à ce qu'il voudroit méme penser. *5. éclaircissement.*

III.

Les traces profondes du cerveau ne partagent & ne remplissent pas moins la capacité de l'esprit. Car outre qu'elles sont toujours acompagnées de sensations touchantes & aplicantes; elles presentent des images si vives & si excessives des moindres objets; que souvent on croit voir ce qui n'est point: ou du moins on le voit tout autrement qu'il n'est; & l'esprit en demeure si rempli, qu'il ne peut s'apliquer à autre chose; & que pour ces phantômes d'imagination, il abandone les plus pures idées & les plus sublimes verités.

IV.

En effet il faut bien remarquer que l'esprit ne s'aplique pas éga-

*5. éclairciſſement.*

lement à tout ce qu'il aperçoit: ce qui le touche & le penetre l'aplique infiniment plus que ce qui ne le touche pas, quelque preſent qu'il ſoit. Il s'ocupe bien davantage de ſes ſenſations & de ſes modifications; comme de ſon plaiſir, ou de ſa douleur; que des idées abſtraites & purement intelligibles. Ses ſenſations n'étant que l'eſprit même de telle, ou telle maniere; il eſt impoſſible qu'il ne les aperçoive : puis qu'elles ſont eſſentiellement perceptions. Au lieu que les idées pures n'étant point des manieres d'être de l'eſprit: mais quelque choſe de tres-diferent de lui; elles peuvent lui être tres-preſentes, ſans qu'il les aperçoive; ſur tout s'il eſt trop occupé de ſes ſenſations & de ſes imaginations; & c'eſt en ce ſens que ſaint Auguſtin explique cette parole : *lux in tenebris lucet; & tenebræ eam non comprehenderunt.*

V.

5. éclairciſſements.

Enfin de tous ceux qui ont fait quelque uſage de leur eſprit; il s'en trouvera peu qui ne ſachent par experience, que les ſenſations un peu fortes & les images un peu vives partagent tellement la capacité de l'eſprit; qu'elles ne lui laiſſent pas aſſez d'étenduë, pour embraſſer toutes les idées & les raports d'où dépend le jugement d'un ſujet.

VI.

Il n'en faut pas davantage pour faire toucher au doigt le reſerrement & le retreciſſement que la Retorique peut cauſer à l'eſprit: car il eſt certain qu'un de ſes principaux ſoins, eſt d'échaufer l'imagination & de produire dans le cerveau de profondes traces des moindres objets. Elle exagere tout: elle enfle tout; elle outre tout: ou du moins elle déguiſe tout. Chez elle rien de naturel, rien de moderé, rien de medio-

5. éclaircissement. cre. La verité n'y paroît presque jamais que masquée, que deguisée, que flatée, que fardée & defigurée : en un mot, que sous des habits empruntés, & jamais toute nuë.

VII.

Qui pouroit décrire les ravages que tout ce manége fait dans l'imagination des jeunes gens? comme ils ont la substance du cerveau tendre & delicate ; ils ne peuvent éviter de recevoir de tres-profondes traces de ces figures & de ces mouvemens de Retorique. Aussi les voit-on souvent, pendant qu'on prononce ces pièces d'éloquence, si opiniatrément apliqués, si stupidement atachés & transportés, qu'il est aisé de s'apercevoir que leur atachement & leur transport est bien moins un effet de la raison & de la lumiere, qu'une suite necessaire du debandement mécanique des ressorts de l'imagination. En voulez-vous

une bonne preuve? obſervez-les au ſortir de ces diſcours. Vous les trouverez veritablement touchés & convaincus : mais ſans ſavoir de quoi. Cette touche dure tandis que la realité : ou du moins la vive image des ébranlemens du cerveau dure encore. Viennent-elles à ſe paſſer? adieu toute touche & toute conviction. 5. éclairciſſement.

VIII.

Mais quels peuvent être les jugemens que l'on forme en cet état de touche & d'agitation? eſt-on alors bien diſpoſé à parcourir promtement les idées de pluſieurs choſes; & à reconnoître, comme d'une ſimple vûë, les raports de ces idées d'où depend la reſolution d'une queſtion un peu compoſée? ne doit-on pas s'atendre que les jugemens que l'on fera alors ſuivront la nature des impreſſions ſenſibles que l'on a recûës; & que s'il faut, par exemple, juger du diſcours du declamateur;

5. éclair-cisse-ment. on le trouvera admirable, si l'acteur a eu le bonheur de plaire: ou pitoyable; si ses manieres ont deplû, quelques belles choses qu'il ait dites.

§. 2.

## *Que la Retorique est propre à afoiblir l'esprit.*

I.

COmme l'atention aux idées purement intelligibles est seche, insipide & d'un grand travail: que la force d'esprit dont il est ici question, consiste à soûtenir ce travail, & qu'elle s'acquiert même par ce travail; pour faire voir en deux mots, combien la Retorique est capable d'afoiblir l'esprit des jeunes gens; il ne faut que montrer d'une part, que rien n'est plus propre à faire perdre toute atention aux idées purement intelligibles, que les idées confuses des sens, & faire voir de l'autre, que la Retorique n'est

presque que l'art d'exciter ces idées sensibles. *5. éclairciſſement.*

II.

Pour le premier, il eſt certain ( & chacun peut s'en convaincre par ce ſentiment intime que nous avons de ce qui ſe paſſe en nous) qu'il y a cette grande diference des idées purement intelligibles aux idées ſenſibles ; que les dernieres nous apliquent incomparablement plus que les premieres. De quelque beauté que ſoit la verité ; de quelque agrément que ſoit ſa contemplation & ſa decouverte ; on la perd de vûë, dés que les ſens nous parlent : ou qu'on nous parle par les ſens : parce que les impreſſions ſenſibles étant des modifications de nous mêmes ; & faiſant parties de nous mêmes ; intereſſent nôtre atention incomparablement plus que la verité que nous regardons comme hors de nous ; & comme quelque choſe d'étranger à nôtre être. Auſſi

5. éclairciſſement. voyons-nous que de quelque importance que ſoit une verité ; quelque interêt que l'on ait à l'examiner, à la méditer, à ſe l'apliquer ; il ne faut ſouvent qu'une aſſez foible ſenſation ; qu'un rayon de ſoleil, qu'un tres-petit bruit pour nous faire lâcher priſe, & abandoner nôtre objet. Mais ſi cela eſt ainſi des ſenſations les plus foibles ; cela l'eſt beaucoup plûs des ſenſations vives, fortes & vivement agreables, ou deſagreables. L'experience fait voir qu'il faut & beaucoup de force d'eſprit, & bien de l'uſage & de l'acquis dans l'exercice de la meditation, pour y reſiſter.

III.

Or il eſt certain que la Retorique, dans ſon uſage ordinaire, n'eſt que l'art d'exciter, dans les eſprits, des idées ſenſibles, & d'y produire diverſes ſenſations touchantes, & par conſequent apliquantes. On ne vous perſuade

qu'en vous touchant ; & l'on ne vous touche que par des idées ſenſibles. On ne vous parle des choſes, que ſelon le raport ſenſible qu'elles ont avec vous ; ou du moins que ſelon la maniere ſenſible dont vous les concevez, & ſuivant les prejugés des ſens. On a un ſoin infini de flater ceux-cy : mais ſurtout les yeux & les oreilles : parce que c'eſt par ces endroits, qu'on va plus promtement & plus ſeurement au cœur. On ne s'y explique que par poids & par meſure, que figurement & metaphoriquement. En un mot tout y eſt tellement fait pour l'enchantement des ſens, & pour le charme de l'imagination ; qu'il ſemble qu'on n'ait affaire qu'à de pures machines.

*5. éclairciſſement.*

IV.

Auſſi quelques belles & grandes que ſoient les verités que l'on debite ; le commun des auditeurs eſt infiniment plus frapé & plus

5. éclaircissement.

ocupé de ces mesures, de ces figures & de ces metaphores. Les gens à imagination, qui sont toûjours les deux tiers d'un auditoire, ne voyent dans tout ce qu'on leur dit, que cette parure exterieure, que ces pompeux & fastueux dehors, & ils ne jugent du fond, que par cette vaine écorce.

V.

Cela arive sur tout aux jeunes gens & à ceux qui n'ont nulle habitude de renoncer aux impressions sensibles, & qui ne se sont pas fait, avec saint Augustin, un saint exercice de resister aux playes que l'on reçoit par les sens. * Une pointe, une entithese, un batement de mains, une exclamation, un coup de tête, une contortion est souvent, pour eux, une preuve invincible.

* Resistere plagis per sensus inflictis quæ nobis est sacratissima disciplina.

VI.

Que ces fameux juges de l'Areopage comprenoient bien les effets de cette foiblesse ! qu'ils

étoient bien persuadés du danger de cette fastueuse éloquence, & de l'afoiblissement qui en revient à l'esprit; lors qu'ils defendoient si severement à leurs Avocats d'user de ces paroles & de ces figures trompeuses; & qu'ils ne les écoutoient que dans les tenebres; de peur que les agremens de leur air & de leur declamation, n'afoiblît leur atention au fond des choses & aux vrayes raisons; & ne corompît ainsi leur jugement. Rien assurement n'étoit ni plus à propos, ni plus judicieux que cette conduite; c'étoit bien connoître les funestes impressions que les manieres sensibles font sur lesprit humain. 9. éclaircissement.



*5. éclair-cisse-ment.*

§. 3.

## *Que la Retorique est propre à faire illusion à l'esprit, & à l'aveugler.*

I.

RIen n'eſt plus propre à jetter dans l'illuſion, que les idées ſenſibles, ni rien plus capable d'aveugler que les paſſions.

Les idées ſenſibles ne nous font conoître les choſes, que ſelon les raports qu'elles ont avec nous, & nullement ſelon les raports qu'elles ont entre elles, ni ſelon ce qu'elles ſont en elles-mêmes. Il n'y a cependant que la connoiſſance de ces derniers raports, qui ſoit propre à éclairer l'eſprit, & à lui faire éviter l'illuſion : les idées ſenſibles n'ont rien que de confus & de tenebreux: elles rempliſſent l'imagination de phantômes & d'illuſions : elles nous font prendre ces phantômes & de pu-

res chimeres pour des realités. Elles nous font confondre la nature des êtres : atribuer aux corps les modifications des esprits, & aux esprits les qualités des corps. 5. éclaircissement.

II.

Mais si les simples idées sensibles ont de si mauvais effets sur l'esprit : quel mal les passions n'y font-elles pas ? qu'elles tenebres n'y repandent-elles pas ? elles ne le seduisent pas simplement : on peut assurer qu'elles l'aveuglent tout à fait : Eh ! que ne font-elles pas pour cela ? souvenons-nous de ce que nous en avons dit dans la 4. partie du dernier traité. 1. Elles ne lui laissent voir leurs objets, que par leurs beaux endroits. 2. Si le legitime ne s'y trouve pas : elles y répandent d'agreables & de seduisantes couleurs. 3. Elles portent à atribuer à leurs objets les sentimens dont on est frapé à leur presence. 4. Elles font croire que les mêmes objets doivent

9. éclairciſſement.

exciter les mêmes paſſions dans tous les eſprits. 5. Elles ne plaiſent qu'autant qu'elles mênent à leur objet. 6. Elles repreſentent comme poſſibles les objets les plus impoſſibles. 7. Elles font valoir le jugement des ſens inſignes impoſteurs. 8. Elles ne repreſentent les objets, que du côté qui les favoriſe. 9. Elles reveillent les idées acceſſoires qui ſervent à les entretenir. 10. Elles couvrent leur déreglement d'aparences ſpecieuſes. 11. Elles répandent un ſentiment de douceur, qui ne ſert qu'à corompre leur juge.

Quel jugement l'eſprit peut-il donc porter en cet état, que celui de la paſſion même? Aveugle pour tout le reſte, il ne voit que l'objet de ſa paſſion: ou du moins il ne voit rien qu'au travers de ſa paſſion. Les plus claires verités diſparoiſſent pour lui, en cet état; & il n'eſt que trop ordinaire de voir des gens, je dis même gens éclai-

rés à qui une mediocre paſſion, une ſimple menace fait tourner la teſte; & qu'une crainte purement mondaine fait chanceler ſur les premieres verités de la religion: verités qu'ils avoient cruës, juſques-là, inconteſtables. *5. éclairciſſement.*

Enfin nos paſſions nous ſont d'autant plus funeſtes, qu'elles ne nous trompent pas ſimplement à l'égard de la verité, comme font nos ſens; mais qu'elles nous ſeduiſent même à l'égard du bien; nous faiſant prendre pour des biens réels, pour nôtre vrai bien, les plus faux, les plus frivoles, les plus trompeurs de tous les biens.

III.

S'il eſt donc vrai que la principale ocupation de la Retorique ſoit d'exciter des idées ſenſibles & de remuer les paſſions; il ſera vrai auſſi qu'elle eſt tres-propre à faire illuſion à l'eſprit & à l'aveugler. Nous avons ſufiſamment fait voir le premier dans le precedent

5. éclairciſſement. paragraphe. Montrons preſentement qu'un des principaux ſoins de la Retorique eſt d'exciter & de remuer les paſſions.

IV.

C'eſt ſi bien là ſon deſſein capital; qu'il ſe peut dire qu'elle n'eſt que l'art de remuer, & de paſſionner le harangueur & les harangués. On veut perſuader. C'eſt le but de l'éloquence. Et quoi qu'on ſache bien que la perſuaſion n'apartient qu'à l'eſprit; & que l'eſprit ne doit ſe rendre qu'à la lumiere, à la verité, à la raiſon: c'eſt au cœur à qui l'on s'adreſſe. Au lieu d'aler directement à l'eſprit; & de paſſer par l'eſprit pour pavenir au cœur: on paſſe par le cœur pour aler à l'eſprit: parce qu'on ſait que le cœur gagné on viendra bientôt à bout de l'eſprit; & qu'il ſera aiſé de l'aveugler & de l'abatre. On profite d'une foibleſſe commune à tous les hommes; & l'art de l'éloquence n'eſt

gueres fondé que ſur ce foible. On ſait que l'homme aime mieux ſentir, que reflechir : s'agiter que méditer : parce que les ſentimens & les mouvemens des paſſions ſont toujours acompagnés de quelque douceur : au lieu que les reflexions & la meditation n'ont rien que de ſec & d'inſipide. On ſait encore que tous les hommes en vertu d'une certaine diſpoſition de cerveau qui leur eſt naturelle, ſe trouvent portés à imiter ceux qui ont des airs dominans ; à entrer dans leurs paſſions, & à former les mêmes jugemens des objets ſenſibles. On ſait, ſur tout, que rien n'eſt plus contagieux que ces paſſions : qu'elles ſe communiquent & ſe gagnent beaucoup plus immancablement que les maladies, & qu'un homme paſſionné paſſionne les autres preſque auſſi facilement qu'un grand vent agite les feuilles des arbres.

*5. éclairciſſement.*

V.

5. éclair-cisse-ment.

Sur ces connoiſſances, que ne fait pas un Orateur pour prendre les hommes par leur foible, pour les agiter, les paſſionner & les mener, par les paſſions, au but qu'il ſouhaite? Il n'épargne ni figures, ni metaphores; ni fictions, ni tons de voix; ni geſtes, ni contorſions. Il crie, il frape; il s'échaufe, il tempête; il languit, il ſe pâme, il s'aigrit, il s'irite; il s'abaiſſe, il s'éleve; & ſemblable au cameleon qui ne prend diverſes couleurs, que par la varieté de ſes mouvemens, l'orateur ne fait ainſi divers perſonages dans une même action, que par la diverſité des airs & des mouvemens qu'il s'y donne: & il ne ſe donne les uns & les autres, que pour faire de pareilles impreſſions ſur l'eſprit & le cœur des auditeurs.

VI.

Mais ceux ſur qui ces declamateurs réüſſiſſent le mieux, & s'im-

s'imprimeat plus facilement, sont les jeunes gens. Leur cerveau encore tendre reçoit naturellement le contrecoup de tous ces efforts. Et les impressions en étant tres-profondes; il s'excite en eux des passions autant, ou même plus violentes, que celles qui les ont fait naître : celles du declamateur n'étant le plus souvent que feintes & afectées.

5. éclaircissement.

C'est ainsi que les imaginations fortes dominent sur les foibles; & que ceux même qui ne l'ont ni forte ni contagieuse, transportent leurs auditeurs: pourvû qu'ils sachent mettre en œuvre les expressions vives, excessives & touchantes; & qu'ils les soûtiennent par le ton, l'air & les gestes : car il est peu d'esprits capables de resister à l'impression sensible qui les étourdit, les ébloüit & les aveugle.

VII.

Aussi voit-on la plûpart des au-

5. éclair-cisse-ment. diteurs ſortir de ces declamations tout penetrés des paſſions qui y ont le plus dominé. Tantôt triſtes, pâles, abatus & le cœur ſerré. Tantôt guais, contens, vifs, le cœur au large. Quelquefois timides & tremblans : puis hardis, audacieux, entreprenans, pleins de confiance : tout cela plus, ou moins ſuivant les mouvemens dont ils ſe ſont trouvés le plus frapés. Excellente ſituation d'eſprit & de cœur pour juger tranquillement & ſainement des choſes ! quelle peut eſtre la juſteſſe, ou l'équité des jugemens qu'on porte en cet état ? prevenu, agité, aveuglé par les paſſions, ſollicité par leur douceur & par leur charme ſecret, de juger en leur faveur ; peut-on s'en defendre ? & y a-t-il rien de plus propre à jetter dans l'illuſion ?

o✻✻o

## §. 4.

5. éclairciſſement.

## *Que la Retorique eſt propre à enchaîner l'eſprit & à lui ôter la liberté.*

PUiſque la liberté d'eſprit dont nous parlons ici, conſiſte ( comme on l'a remarqué dés le commencement de cette Section ) dans le pouvoir de ſuſpendre ſon conſentement, juſqu'à ce que la lumiere l'emporte invinciblement dans les ſiences ſpeculatives ; ou que la prudence le demande dans les ſiences pratiques; que peut-on imaginer de plus opposé à cette liberté, que ce qui tire à contre-tems l'eſprit de cet état de ſuſpenſion, & que ce qui le détermine d'une maniere aveugle & ſtupide ? c'eſt neanmoins ce que fait encore la Retorique par ſon ſoin ordinaire d'exciter des idées ſenſibles & de remuer les paſſions.

5. éclairciſſement.

II.

Ni ces idées, ni ces paſſions ne ſe trouvent point ſans plaiſir, ni ſans douceur; ainſi que nous l'avons déja remarqué. C'eſt même ce qui donne pour les paſſions, quelles qu'elles ſoient, tant d'atache qu'on ne veut point s'en defaire. C'eſt ce qui fait que tous les diſcours paſſionnés, quelque deſagreable que ſoit le ſujet dont ils traitent, nous plaiſent & nous atachent; & c'eſt ce qui fait enfin que les predicateurs patetiques ſont ſuivis même par les libertins & par ceux qui n'ont nul deſſein de ſe convertir: que dis-je? par ceux mêmes qui n'entendent point la langue dans laquelle ils prêchent. La ſeule langue de leur action, de leur ton, & de leurs mouvemens ſufit pour s'atirer tous ceux qui veulent à quelque prix que ce ſoit, avoir le plaiſir de ſe faire agiter. Il n'y a pas longtems qu'on en vit dans Paris un

rare exemple. Or le plaisir, sur tout s'il est sensible, détermine avec force nôtre volonté. Il la transporte, pour ainsi dire, vers l'objet qui semble le causer. Il produit en nous un amour naturel & necessaire : mais amour aveugle, amour d'instinct & d'emportement; amour contre lequel il est si dificile que l'esprit puisse tenir & demeurer dans sa suspension; amour enfin dont il est si malaisé que le cœur se puisse defendre de suivre le penchant par son amour de choix. 5. éclairciss-ements.

III.

Aussi persone n'est-il moins libre qu'un esprit passioné. Le moindre raport avec l'objet de sa passion est capable d'exciter celle-cy; & cette passion ainsi excitée ne laisse pas la liberté de deliberer. On prend brusquement son parti, sans se doner le loisir de suspendre; disons même sans en avoir le pouvoir. Car pour

5. éclair-cisse-ment. avoir actuellement ce pouvoir à la preſence d'un objet dont on eſt remué ; il faut avoir du moins quelque preſence d'eſprit, quelque atention, quelque vigilance : il faut pouvoir entrer en quelque defiance de la verité, ou de la bonté de cet objet. Mais un homme paſſioné n'a rien de tout cela. Les paſſions l'aveuglent, le tranſportent hors de lui-même & l'enfoncent, pour ainſi dire, ſi fort dans leurs objets ; qu'elles ne lui laiſſent de defiance ni de crainte, que pour ce qui pouroit les lui enlever.

IV.

Un homme paſſioné reſſemble à un homme aſſoupi. La raiſon eſt obſcurcie, affoiblie & enchaînée, par les paſſions, dans celui-là, comme elle l'eſt par l'aſſoupiſſement dans celui-cy ; & comme l'enchaînement & l'affoibliſſement de la raiſon, dans un homme aſſoupi, lui laiſſe une telle ſen-

ſibilité, que les moindres objets & les plus foibles impreſſions le reveillent en ſurſaut, l'effrayent & lui font prendre bruſquement ſon parti ; auſſi les plus petits biens & les moindres maux ; les plus foibles & les plus trompeuſes aparences ſont preſque toujours invincibles à l'égard d'un homme dont les paſſions ont affoibli & lié la raiſon. Les plus petits plaiſirs le déterminent invinciblement. 5. éclairciſſement.

V.

Qu'on juge donc de là combien eſt funeſte à la liberté d'eſprit, un art qu'on peut juſtement apeler le grand manége des paſſions ; & combien enfin cet art eſt contraire à la perfection du jugement.

On a beau dire que le but de la Retorique n'eſt que de perſuader ; il eſt certain que dans ſon uſage ordinaire elle ne tend guêres qu'à étourdir & aveugler : ou tout au plus qu'à convaincre en étourdiſ-

5. *éclair-cisse-ment.* ſant & en aveuglant. Ce n'eſt pas à force de lumiere, mais à force d'agitations & de mouvemens, qu'elle extorque le conſentement. D'un cœur ainſi agité il s'éleve des vapeurs, il ſe forme des nuages qui portés juſqu'à la ſuprême region de l'eſprit, y répandent d'épaiſſes tenebres, à la faveur deſquelles le conſentement échape. En un mot, la Retorique vulguaire n'eſt nullement l'art de perſuader par raiſon: mais l'art de déterminer, d'enchaîner & de convaincre machinalement. Ce n'eſt pas qu'on n'employe des raiſons: mais on les envelope de tant de mouvemens; que l'ame ainſi étourdie & agitée ne balance plus ces raiſons: mais elle ſuit aveuglement la détermination du mouvement qu'on lui donne: & elle le ſuit beaucoup plus parce qu'elle eſt touchée; que parce qu'elle eſt éclairée.

## Section II.

5. éclaircissement.

### *Que la Retorique prise selon l'usage ordinaire, est nuisible au bon goût de l'esprit.*

I.

IL en est, à peu prés, du goût de l'esprit, comme du goût qui dépend des organes corporels. Le déguisement, l'assaisonnement outré, &, pour ainsi dire, la falsification des viandes, ne les corrompt pas simplement elles-mêmes: elle gâte encore le goût de ceux qui en usent, & le rend quelquefois si depravé, qu'on trouve insipides les meilleurs alimens, lors qu'ils sont dans leur état naturel: que leur simplicité deviens insuportable; & que comme si Dieu avoit manqué à atacher à leur usage les goûts & les sentimens convenables; on l'oblige, par le rafinement d'une insultan-

5. éclair-cisse-ment. te delicatesse, à nous en doner de plus piquants & de plus exquis, à force d'alterer & de falsifier ces alimens.

II.

C'est justement ce qui arive au goût de l'esprit. Dieu n'a fait celui-cy que pour goûter la verité toute pure. C'est son vrai aliment. Il a ataché à son usage des saveurs tres-exquises & tres-salutaires. *Mire sapit veritas.* La verité est d'un sel merveilleux, dit saint Augustin. Tant qu'on la prend dans sa simplicité & dans sa pureté; le goût de l'esprit demeure sain: mais dés qu'on vient à l'alterer, à la déguiser, à la falsifier, à lui chercher de vains ornemens: on ne la defigure pas simplement elle-même: on se gâte encore le goût; & l'on se le rend quelquefois si depravé; qu'on trouve insipides les plus charmantes, les plus consolantes verités, des qu'on les expose toutes nuës, & qu'on

les laisse voir dans leur simplicité, dans leur état purement intelligible. Et comme si Dieu avoit manqué de sagesse dans la distribution des saveurs toutes pures qu'il a atachées aux diferentes verités ; on l'oblige, à force de les déguiser & de les falsifier, par une insolente délicatesse, de nous en doner de sensibles & de grossieres, qui ne sont propres qu'à nous gâter le goût & à nous l'émousser pour les verités toutes pures. Enfin on en vient souvent jusques à dire de cœur avec les Juifs charnels; *anima nostra nauseat super cibo isto levissimo* Nous n'avons que du degoût pour ces viandes creuses. 5. *éclaircissement.*

III.

C'est le funeste état où conduit imperceptiblement l'usage actif, ou passif des pièces ordinaires de Retorique, par le soin qu'on y prend de ne proposer à l'esprit, rien que de déguisé & de falsifié, & de ne faire paroître la veri-

5. éclairciſſement.

té que ſous des habits étrangers, que revétuë d'idées ſenſibles & groſſieres ; & qu'aſſaiſonnée ; ou plûtôt envelopée de mouvemens & de paſſions ou feintes, ou veritables : car il eſt vrai (& nous l'avons dêja remarqué) que la Retorique ordinaire n'eſt gueres ocupée que de ces vains ornemens & de ces mauvais aſſaiſonemens. C'étoit dans cette vûë que Platon toujours ocupé d'idées purement intelligibles, ne la regardoit qu'avec beaucoup de mépris, & la comparoit quelquefois à l'art de la cuiſine qui ne s'ocupe qu'à falſifier les viandes ; & qui par l'abus qu'il fait de la varieté des aſſaiſonemens & des ragoûts, ne corompt pas moins les plus ſains alimens ; qu'il rend agreables les plus malſains. *Similis eſt coquinariæ quæ non minus ſalubres cibos corrumpit, quam inſalubres gratiores reddit, condimentorum varietate & deliciis abutens.*

IV.

Ce n'eſt pas un auſſi petit mal qu'on le penſe, que celui d'alterer, de déguiſer, de farder la verité. Ces couleurs, ces brillans, ces ornemens amenés de loin, ne ſont propres qu'à faire prendre le change. On croit s'atacher à la verité, pendant qu'on ne s'atache qu'à l'écorce. On ne l'aime que par ſes habits, par ſa parure & par ſes ajuſtemens : & nullement en elle-même. Dés qu'on eſt acoûtumé à cet éclat étranger, on ne l'aime (dit agreablement un Pere) que lors qu'elle brille : & point du tout lors qu'elle reprend & qu'elle corige. Pleine de charmes ſous ces ſomptueux habits, elle n'a plus, dans ſon deshabillé, que de la ſechereſſe pour un cœur enchanté du ſenſible. C'eſt donc dêja un grand mal, que de gâter ainſi le goût pour la verité. *5. éclairciſſement.*

V.

Mais la Retorique n'en demeu-

5. éclaircissement. re pas là : elle passe souvent jusqu'à faire aimer l'erreur & le mensonge. Il ne faut, pour cela, que les habiller comme la verité. Il ne faut que leur doner les mêmes parures, les mêmes ajustemens. Qu'un bon declamateur employe, pour l'erreur, les figures & les mouvemens dont il s'est servi pour la verité ; il rendra celle-là aussi aimable que celle-cy, aux trois quarts de son auditoire. C'est par là que les heresiarques avec quelque esprit & quelque éloquence, ont enlevé à l'Eglise Catolique de si nombreux troupeaux. C'est par là qu'ils ont fait passer si agreablement, dans leur cœur, le venin & le poison de leurs erreurs. C'est enfin par là qu'ils leur ont inspiré tant de dégoût pour certains exercices de pieté, pour des pratiques salutaires, pour la vraye religion.

VI.

Dés qu'un homme a le goût gâ-

té, on lui fait avaler les mauvais comme les bons alimens. Dés qu'un homme eſt enchanté de la douceur du miel : il ne faut qu'en couvrir les choſes les plus ameres, pour les lui faire avaler avec plaiſir. Ainſi des qu'on s'eſt laiſſé charmer des fauſſes douceurs & des faux brillans de la Retorique ; dés que par là, on s'eſt gâté le goût, on reçoit ſans examen, le bon, comme le mauvais, le faux comme le vrai : pourvû qu'il ſoit revêtu de ces fauſſes livrées. Mais le moyen de ne ſe pas gâter ainſi le goût ; lors que dans un âge encore tendre, l'on fait trop d'uſage de ces pieces de Retorique ?

*5. éclairciſſement.*

VII.

Le goût de l'eſprit conſiſte dans une certaine fineſſe de diſcernement pour la verité. Cette fineſſe de diſcernement ſe trouve fort inegalement partagée dans tous les hommes. Pour s'en doner à ſoi-même, lors qu'on n'en a pas

5. éclairsissement.

esté avantagé par la nature, un grand secret seroit de travailler à se familiariser avec les idées purement intelligibles ; & de faire cependant taire le bruit confus des sens & des passions. Qu'on juge donc s'il est rien de plus oposé à l'acquisition de cette finesse de discernement : rien de plus propre à faire même perdre ce que la nature pouroit en avoir donné, que l'usage d'une art, qui, comme la Retorique, n'a soin que d'exciter ce bruit funeste ; & qui ne nous mene où il veut, qu'en nous étourdissant à coups d'impressions sensibles ?

VIII.

Que ceux qui sont le plus passionés pour ce manege oratoire, y fassent reflexion, s'ils en sont encore capables : & ils trouveront que lors qu'une fois on s'est fait une habitude de cette sorte de plaisir : on s'est en même tems, fait une espêce de necessité de se

rendre invinciblement au bruit & aux manieres sensibles, & de ne se laisser même persuader que par là. Delà vient ce funeste degoût des plus pures lumieres de la raison. Et c'est delà enfin que les plus grandes & les plus importantes verités destituées de ces vains ajustemens, & de ces assaisonnemens imposteurs, n'ont plus pour l'esprit, qu'une secheresse & une fadeur insuportables. *5. éclaircissement.*

---

## Section 3.

### *Que la Retorique prise selon l'usage ordinaire, est nuisible à la droiture & à la justesse de l'esprit.*

I.

La *droiture*, ou *la justesse* est une des plus estimables qualités de l'esprit: c'est par elle qu'on va toujours droit au but, sans s'écarter ni à droit, ni à gauche.

5. éclair-cisse-ment.

Qu'on prise les choses ce qu'elles valent : qu'on en juge suivant leur divers degrés de perfection ; selon les regles immuables de la verité ; & qu'on les place, dans son estime chacune en son rang.

II.

Rien n'est plus contraire à cette excellente disposition d'esprit, que *le faux*, ou *le travers*. Avec ces malhureuses qualités il arive presque toujours ou qu'on ne va pas jusques au but : ou qu'on n'y va qu'en gauchissant : ou enfin qu'on le passe. C'est ce qui fait qu'on prend & qu'on donne si souvent le change : ce qui fait qu'on prend de travers les plus claires & les plus constantes verités : ce qui fait qu'on les fausse, qu'on les affoiblit, qu'on les outre.

III.

Il est vrai cependant qu'il y a peu d'exercices plus propres à doner à l'esprit ces mauvaises qualités : je veux dire à le rendre

faux & peu juste, que l'art de la declamation. Cet art n'est gueres ocupé qu'à faire valoir les idées & les opinions du vulguaire : & celles-cy n'ont presque rien que de faux. Le nombre de ceux qui ont de la justesse & de la droiture est tres-petit. Le commun des hommes a naturellement l'esprit faux & peu exact. Il se trouve bien du travers dans leurs pensées. Ils ne jugent des choses que sur les aparences qui sont presque toutes trompeuses. Quelle impression ne fera donc pas sur l'esprit, un art qui comme la Retorique, ne s'aplique qu'à mettre en œuvre ces pensées & ces opinions du vulguaire ?

5. éclaircissement.

IV.

Pour en concevoir quelque chose, il faut remarquer que la Retorique & la dialectique ne diferent pas simplement comme la main ouverte differe de la main fermée : c'est à dire en ce que l'u-

5. éclaircissement.

ne étale avec étenduë & hiperbole ce que l'autre n'exprime que d'une maniere precise & concise. Elles diferent beaucoup plus en ce que la Logique traite & parle des choses selon ce qu'elles sont en elles-mêmes : au lieu que la Retorique n'en traite ni n'en parle que selon ce qu'elles sont dans l'opinion du vulguaire. Elles diferent en ce que les preuves & les demonstrations de la dialectique sont simples, uniformes, & communes à tous ceux qui savent penser; ou qui veulent faire usage de leur esprit : au lieu que les preuves de la Retorique se varient suivant la diversité des dispositions des auditeurs. On a un soin infini de les ajuster à l'âge, au temperament, aux inclinations, aux interêts, aux préjugés, aux passions, aux diverses conditions de ceux que l'on harangue; de sorte que n'ayant que les mêmes choses à insinuer à diverses person-

nes ; la Retorique les propose & les prouve par des tours, des airs & des termes tous diferens : En un mot, par des manieres & des expressions ou vulguaires, ou ajustées à la portées du vulguaire. Ce qui prouve dans ces declamations oratoires, n'est le plus souvent que l'air, le tour, l'expression, le geste & les manieres : ou tout au plus des raisons ajustées aux idées & au langage du peuple. *I. éclaircissement.*

V.

En faut-il davantage pour faire voir que rien n'est moins propre que cet art, à doner à l'esprit de la justesse & de la droiture ? Les idées & le langage vulguaires n'étant fondés que sur les prejugés & sur la coûtume, sources fecondes de fausseté & d'illusion ; rien n'est plus propre à rendre l'esprit faux, qu'un art qui ne parle que ce langage & qui ne met en œuvre que ces idées.

V.

5. éclair-cisse-ment. Que peut-on imaginer de plus propre à fausser un esprit & à lui doner du travers, que de lui parler avec force des moindres choses? que d'outrer tout ce qu'on dit; que de former de grandes & d'énormes images des plus petits sujets? c'est cependant le manege presque continuel de la Retorique. La plûpart de ses ouvrages ne sont qu'un amas de figures & de fictions qui vont toujours bien au delà de l'exacte verité, & qu'on peut justement apeler de pompeuses & de magnifiques impostures? Elle sait faire valoir les moindres lueurs, recevoir les plus petites vrai-semblances; doner aux plus foibles raisons l'air de la plus grande solidité & du plus grand poids. Entre ses mains on ne trouve presque rien de naturel. Tout est énorme: tout est élevé: tout est guindé. En bien, comme en mal, rien n'est medio-

cre : tout est toujours du dernier bien, ou du dernier mal. Le moyen qu'un esprit acoûtumé à ces fausses idées puisse se faire de la justesse, ou de la doiture ? 5. éclaircissement.

---

## Section IV.

### *Que la Retorique prise selon l'usage ordinaire, est nuisible à la tranquillité & à la pureté du cœur.*

I.

APrés avoir fait voir, comme je crois, l'avoir fait auparavant, que la Retorique est le grand manége des passions ; je n'employeray pas bien du tems à montrer combien elle est nuisible à la tranquillité & à la pureté de cœur. Il ne faut, pour cela, que retracer legerement l'idée de ce qui se passe dans les passions.

II.

Dans le 2. traité de cet ouvrage,

5. éclair-cisse-ment.

nous avons vû qu'une passion est essentiellement un mouvement de l'ame & des esprits, lequel excité par les sens & par l'imagination, agit à son tour, sur la cause qui le produit, pour la fortifier, & pour en renaître tout de nouveau; & voicy de quelle maniere cela se passe. 1. Un objet frape les sens & se presente à l'esprit. 2. L'esprit juge du raport qu'à cet objet avec ses propres interêts. 3. Ce jugement, ou ce sentiment confus remuë la volonté conformement à ce que l'esprit a cru apercevoir dans l'objet. 4. Le mouvement de la volonté en excite un dans les esprits animaux & produit de plus le sentiment convenable à la passion. 5. Ce sentiment & ce mouvement d'esprits reproduisent à leur tour, une nouvelle émotion dans l'ame : mais émotion beaucoup plus sensible que la premiere : je veux dire que celle qui avoit d'abord

esté

esté produite par la simple vûë de l'objet : car, d'une part, le mouvement des esprits sert à retracer beaucoup plus vivement l'image de cet objet ; & d'ailleurs il est certain que comme les mouvemens de la volonté sont les causes naturelles des sentimens de l'esprit : ces mêmes sentimens entretiennent à leur tour, les mouvemens de la volonté. I. éclaircissement.

III.

De là il est visible que les passions ne sont qu'une perpetuelle circulation de sentimens & de mouvemens : mais sentimens & mouvemens si peu libres & même souvent si necessaires, qu'on ne voit pas comment ces passions peuvent cesser ; & qu'elles ne finiroient peut-être jamais ; si le sang pouvoit fournir une assez grande quantité d'esprits pour leur entretien.

IV.

Que si cela est ainsi, comme il

5. éclaircissement. est aisé de s'en convaincre par le sentiment interieur que nous avons de tout ce qui se passe en nous ; de quelle tranquillité l'esprit & le cœur peuvent-ils joüir dans les passions ? quel trouble n'est pas capable d'y exciter cette foule d'idées sensibles que le mouvement tumultueux des esprits animaux reveille sans cesse ? quel peut être le calme d'un cœur violemment agité, tiraillé, dechiré par les passions ? c'est une mer orageuse dont les flots ne peuvent être calmés, que par une main toute-puissanre.

V.

Mais quelle peut être la pureté de ce cœur, dans cette agitation & dans ce trouble ? les sentimens vifs & agreables qui accompagnent, sans cesse, les passions, ne le corompent-ils pas en mille manieres ? nous avons vû dans la 3. partie du dernier traité de cet ouvrage, que la coru-

ption du cœur consiste à recher- 12 éclair-
cher comme de vrais biens, les cisse-
objets de ses passions: à estimer & ment.
aimer ce qui n'est ni aimable, ni estimable. Le moyen donc de se defendre de ces deux foibles, pendant qu'on est tout penetré des sentimens vifs & agreables qui sont inseparables des passions? la vivacité de ces plaisirs ne nous porte-t-elle pas naturellement à regarder les objets des passions comme de vrais biens: à les estimer infiniment plus qu'ils ne valent; & à nous y atacher aveuglément? quelle peut être la pureté du cœur en cet état? & quelle doit être l'équité des jugemens de l'esprit, pendant que les passions toujours flateuses & toujours douces, le sollicitent à juger en leur faveur?

Puis qu'il est donc vrai que la Retorique dans son usage ordinaire, n'est que l'art d'exciter les passions; on voit bien de quel obs-

5. *éclair-cissement.* tacle elle peut être à la tranquilité & à la pureté du cœur.

VI.

On ne manquera pas d'alleguer ici que la Retorique peut exciter des passions saintes ; & qu'alors n'y ayant nul danger d'en suivre les mouvemens ; puis qu'elles ne portent qu'à Dieu; il n'y aura aussi nul risque de coruption pour le cœur. Mais nous avons suffisamment prevenu cette instance dans la 3. partie du dernier traité. * Et nous y avons fait voir qu'une éloquence qui ne parle qu'à l'imagination & qui ne s'ocupe qu'à exciter les passions, est peu propre à gagner le cœur à Dieu, & à tourner ce cœur vers les biens intelligibles. Des idées sensibles, vives & flateuses, telles que sont celles dont cette éloquence se sert pour exciter les passions, ne peuvent naturellement tourner le cœur, que vers des objets sensibles. Et cependant ni Dieu ni les vrais

*Sect 3. ch. 4.

biens n'ont rien de ſenſible. Il faut voir & lire entier le chapitre que je viens de citer. 5. éclairciſſement.

VII.

De tout ce que nous avons dit juſques ici, ſur ce ſujet, on doit, ce me ſemble conclure que l'uſage de la Retorique, ſur tout à l'égard des jeunes Solitaires, l'uſage de la declamation, ſoit qu'il ſoit paſſif, ou actif, n'eſt pas ſimplement inutile; mais qu'il eſt même dangereux & nuiſible à la perfection de l'eſprit & du cœur. Car pour dire encore un mot de ſon uſage actif; à des eſprits qui (comme les jeunes Solitaires) n'ont encore nulle conoiſſance ſeure & ſolide: qui ne ſavent rien metodiquement ni exactement; & qui n'ont pas même encore mis le pied dans le païs des ſiences; de quelle utilité peut être la Retorique; & qu'eſt-ce que l'art de la declamation active entre leurs mains, que l'art de parler de tout

1. éclairciſſement. à perte de vûë : de batre ſans ceſſe la campagne : de voltiger de lieux en lieux communs, ſans jamais rien dire de propre au ſujet : de piller ſans pudeur comme ſans diſcernement les meilleurs orateurs ; & de cent lambeaux mal couſus & mal aſſortis, ſe faire une piece d'éclat & de parade ? de parler à l'imagination, & jamais à l'eſprit : de ne prouver que par de fades exclamations & de ridiculer contorſions : en un mot, l'art de prouver ſans preuves ?

VIII.

Il eſt d'autant plus dangereux de les engager trop tôt dans cet art, que lors qu'ils ont une fois pris cette mauvaiſe habitude de ne parler que figurement & metaphoriquement, & de diſcourir en l'air ſur les ſujets qui leur ſont le plus inconnus ; ils deviennent inſuportables dans le commerce. Leur langage devient inintelligible à force d'être outré & guin-

dé; ils ne peuvent plus s'expliquer naturellement ni exactement sur quoique ce soit. On ne les regarde que comme des gens d'une imagination brûlée, ou des declamateurs sans jugement. Et enfin il est vrai que cette mauvaise habitude leur met, dans l'esprit, un obstacle presque invincible pour les siences exactes, & qui demandent de la justesse & de la tranquillité d'esprit.

5. éclaircissement.

IX.

Aussi l'experience nous aprend-elle que de tous les jeunes gens, nul ne reüssit plus mal dans les diverses parties de la Philosophie, & sur tout dans la Logique & dans la Metaphisique; en un mot dans les siences de jugement & de raisonement; que ceux qui ont eu le plus de succés dans l'art de la declamation. Cela est encore bien plus vrai de ceux qui ont joint à cet art celui de la poësie, & qui n'ont pû resister à la pitoyable ma-

5. éclair-cisse-ment. ladie de rimer & de parler en cadence & par mesure. Mais c'est un sujet dont il faut encore dire deux mots.

---

## Section V.

### *Des mauvais effets de la Poësie sur l'esprit des jeunes gens.*

I.

COmme la Poësie n'est ni moins figurée, ni moins passionée, ni moins remuante, que l'espêce de Retorique dont on vient de parler; il est aisé de juger qu'elle n'est pas moins dangereuse aux jeunes Solitaires : & l'on peut même ajoûter que l'aplication qu'ils y donnent, devient souvent, pour eux, une espêce de maladie tres-facheuse.

II.

Par la frequente lecture des Poësies profanes, & sur tout des Françoises, il arive d'ordinaire aux

jeunes gens, quelque chose d'asſez ſemblable à ce qu'ils éprouvent lors qu'ils ont entendu, quelque tems, chanter un air qui leur plaiſoit. La cadence de cet air a eſté tant de fois, pendant ce tems, tracée & retracée dans leur cerveau, par le mouvement des eſprits; & la route de ceux-cy eſt devenuë, par leur frequentes & égales revolutions, ſi batuë, ſi aplanie, ſi aiſée, & même ſi gliſſante; que dés qu'ils viennent à s'y preſenter, & que les ordres de la volonté, ou l'impreſſion inopinée de quelques objet, ou même le pur hazard les y améne: on n'en eſt plus le maître. Ils continuent leur courſe contre les ordres même de la volonté, qui les a d'abord mis en mouvement; & ſouvent il arive qu'au milieu des plus grandes & plus ſerieuſes ocupations, un air ridicule paſſe & redaſſe tant de fois dans la tête; & ſe retrace avec tant d'opiniatreté

*5. éclairciſſement.*

5. *éclair- cisse ment.*

dans le cerveau ; que tout ce qu'on peut faire, eſt de retenir les organes de la voix; & de s'empêcher de chanter.

III.

C'eſt la vraye peinture de ce qui arive à la plûpart de ceux qui s'apliquent à la Poëſie. Tel s'y aplique d'abord librement, qui devient enſuite Poëte, ou du moins rimeur malgré lui. Lorſque les eſprits animaux ſe ſont mûs quelque tems en cadence, & avec certains ſoubreſauts d'une égale meſure, dans le cerveau; & qu'ainſi excités ils ont pris les routes qui conduiſent aux traces acouplées des rimes; ils y coulent enſuite avec tant de rapidité: ils continuent avec tant d'opiniatreté de s'y mouvoir ; & renouvellent ces traces avec tant de violence ; que l'eſprit n'étant plus ocupé que des images ſenſibles des rimes qui répondent à ces traces; il ne peut plus penſer à rien qu'en cadence.

Il fait rimer tout ce qui se presente à lui : il donne l'air de vers à toutes ses idées ; & il est quelquefois si opiniatrement & si cruellement ocupé de ce jeu d'imagination ; qu'il lui est impossible de s'en defaire, ou de s'en éloigner ; & qu'enfin il en perd, malgré lui, le sommeil, le boire & le manger. 5. éclaircissement.

IV.

En cet état d'esclavage, un esprit s'aplique, il travaille, il compose : mais quel peut être un ouvrage qui n'est que l'efet d'un manquement de pouvoir sur le mouvement des esprits ; d'un vrai defaut de liberté ; d'une pure foiblesse de tête ; d'une facheuse impuissance d'empêcher le renouvellement des traces des rimes ; d'une dure necessité de ne penser que mecaniquement, & de n'avoir d'idées que par le canal des rimes : car dans les autres Auteurs ce sont les pensées qui aménent les termes : mais dans ces demi Poëtes,

5. éclair-cisse-ment.

ce ſont les rimes qui, la plûpart du tems, font naître les penſées.

V.

C'eſt cependant en ce malhureux état de gêne & de contrainte que ſe font aſſez ſouvent, des ouvrages qu'on ne laiſſe pas d'eſtimer. Telle piêce qu'on croit être l'effort d'une ferme & ſolide raiſon, d'une parfaite liberté, & de reflexions bien concertées; n'eſt quëlquefois que l'effet neceſſaire d'un debandement involontaire des reſſorts du cerveau, d'une cruelle tirannie, & d'une impuiſſance deplorable.

VI.

Que ſi pardeſſus cela, on prend garde que la Poëſie eſt une eſpêce d'éloquence où preſque rien n'eſt naturel: où l'on met en œuvre les plus dures metaphores & les figures les plus outrées: où l'on répand indiſcretement, les fictions & les hiperboles: où l'on donne du ſentiment aux pierres; du diſcerne-

ment aux plantes ; du raiſonement aux bêtes ; de la providence aux étoiles : où l'on fait revivre les morts : pâmer les vivans, diſcourir les ombres ; & où enfin l'on a beaucoup plus de ſoin de divertir l'imagination, que d'éclairer l'eſprit ; on verra bientôt que cette étude eſt peu convenable aux jeunes Solitaires ; & qu'elle ne leur eſt pas moins nuiſible pour la perfection de l'eſprit & du cœur, que celle de la Retorique dont nous venons de parler. On peut bien, ſur cela, en croire un fort honête homme, & qui pouroit, s'il vouloit ſe diſtinguer conſiderablement dans cette diſcipline. Voicy de quelle maniere il s'en explique, en termes de l'art.

5. *éclairciſſement.*

*Ce qui nous charme donc, en vers, c'eſt l'harmonie.*
*Mais elle impoſe auſſi, ſi l'on ne s'en defie.*
*De quelques mots nombreux qui coulent aiſément,*

5. éclaircissement.

*On est souvent la dupe : on perd le jugement,*
*On admire des riens produits avec emphase ;*
*Des riens vuides de sens, & qui n'ont que la phrase.* *

* M. de Monceaux.

V I I.

Qu'on ne concluë pas neanmoins de là que la Poësie doive être interdite à tout le monde : ou que tous ceux qui s'en mêlent soient sujets aux defaux dont je viens de parler. Je say qu'il y a sur cela, des exceptions. Il se trouve des esprits qui nés Poëtes, savent joindre aux rimes & à la cadence tout ce que la raison & le bon sens ont de plus solide. Il ne faudroit point sortir de nôtre siecle, pour trouver de ces hureux genies, de ces esprits aisés & naturels, qui pleins de nobles idées, & des plus belles regles de morale ; nullement esclaves, mais parfaitement maîtres de la rime ; toujours suivis de la cadence & des mesures, jus-

ques dans leurs plus libres saillies ; savent exprimer les plus grandes verités purement, fortement, noblement ; font le procez au vice ; & defendent hureusement les interêts de la vertu ; disons les interêts même de l'amour de Dieu.

*5. éclaircissements.*

VIII.

Mais sans conter que rien n'est plus rare que ces genies ; & que pour les former, il faut un assortiment de qualités d'esprit, tout extraordinaire, & une espêce de vocation peu commune ; on doit encore avoüër que quelques belles & nobles ; quelques grandes & serieuses, que soient les choses dont on traite ; se faire une loi de ne les dire qu'en rimant, & en cadence ; c'est en quelque maniere les enchaîner & les mettre à la torture : c'est les degrader & les rendre badines : c'est enfin (le dirai-je ? ) aprendre aux verités à danser ; ce qui assurement ne convient gueres à la profession d'un

5. éclaircissement. Solitaire. J'aurois de la peine à parler ainsi de l'art de rimer; si le premier des Poëtes de nôtre siecle ne s'en étoit lui-même expliqué avec encore plus de force. Ecoutons-le un moment.

*Maudit soit le premier dont la verve insensée*
*Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée;*
*Et donnant à ses mots une étroite prison;*
*Voulut avec la rime enchaîner la raison.* *

* M. Boileau

On voit bien par l'indignation qu'il témoigne contre cet esclavage de la raison, qu'il en parloit par experience. Et assurement on peut bien l'en croire: c'est un des Poëtes qui a le plus fait entrer de raison & de bon sens dans ses ouvrages; & qui par consequent fait le mieux combien ces morceaux lui ont coûté à placer: par quels arangemens & derange-

mens il y eſt parvenu ; & enfin à quel prix il leur a acheté d'auſſi incommodes places *que ces étroites prisons.* 5. *éclairciſſement.*

## *Conclusion de ce qu'on vient de dire ſur l'uſage de la Retorique & de la Poëſie.*

I.

POur recueillir le fruit des diverſes reflexions que nous venons de faire ſur l'uſage ordinaire de ces deux arts ; je voudrois premierement que, ſi l'on a à étudier la Retorique : on ne le fît qu'aprés avoir travaillé à ſe former le jugement par l'étude des ſiences exactes ; & qu'aprés avoir fait quelque progrez dans ces ſiences. Et je ſouhaiterois en ſecond lieu, qu'on s'apliquât à une éloquence plus ſolide, que celle qu'on cultive communement dans les Colleges.

5. éclairciſſement.

II.

Je dis *ſi l'on a à étudier la Retorique :* car j'avoûë que cette étude ne me paroît pas fort neceſſaire. Elle eſt (comme on vient de le voir) fort dangereuſe à ceux qui n'ont nul acquis dans les ſiences ; & elle eſt aſſez inutile à ceux qui y ont de l'acquis & dont le jugement eſt formé. Je ſuis perſuadé que l'homme ſait naturellement l'art de parler, comme il ſait celui de nager. Et comme pour nager actuellement, il ne lui manque que de la hardieſſe & de la tranquillité d'eſprit & de jugement ; ainſi pour parler & perſuader, lorſqu'il eſt une fois plein de ſon ſujet ; il ne lui manque qu'une honête aſſurance pour en animer le debit ; & que du jugement pour l'aranger par raport à la fin qu'il ſe propoſe.

III.

Et qu'on ne s'imagine pas que ce ſoit en l'air que j'avance cecy ;

j'ai eu souvent le plaisir de voir 5. éclair-
des gens grossiers, sans éducation, cisse-
sans étude & sans instruction, par- ment.
ler de leurs affaires devant des personnes d'autorité & de respect, avec une éloquence inimitable. Soûtenus de la passion de l'interêt & pleins de leur sujet; on les voioit le debiter avec tant d'ordre, de netteté & d'assurance; & animer le tout d'un air si aisé & si naturel; quoique peu popli, & même grossier; qu'on ne pouvoit se defendre d'en être touché & même persuadé. La nature est une habile maîtresse dans l'art de l'éloquence. Une de ses leçons vaut mieux, que cent autres de la part de ceux qu'on apelle les maîtres de l'art.

IV.

Mais enfin si l'on croit donc avoir besoin de se faire des regles pour persuader aux autres, les choses dont on est soi-même persuadé; la grande & vraye dispo-

5. éclairciſſement. ſition pour cela, eſt de conoître l'homme : l'union des deux parties dont il eſt compoſé : la dépendance que ſon eſprit a du corps : Sa liaiſon, par l'entremiſe de ce corps, avec tous les objets qui l'environent : en un mot, ſes paſſions, ſes interêts, ſes penchants & ſes foibleſſes. Car c'eſt par ces conoiſſances qu'on peut trouver mille moyens de remuer le cœur de l'homme, & de le convaincre du moins machinalement.

De cela ſeul il eſt viſible qu'on ne devroit jamais enſeigner la Retorique, qu'à des gens qui ſeroient dêja Philoſophes. Mais ce qui peut le plus ſervir à le faire voir, c'eſt la conſideration de la nature même de la vraye éloquence.

V.

Qu'on en diſe & qu'on en penſe ce qu'on voudra : la vraye, la ſolide & la chaſte éloquence n'eſt ni coquête, ni cauſeuſe. Elle ne

cherche point de vains ornemens, ni de bizares ajuſtemens. Elle ne ſait ce que c'eſt que diſcourir en l'air, badiner ſur des mots, faire des pointes. Elle croit indigne d'elle de s'aſſujetir baſſement à la meſure des cadences, à l'arondiſſement des periodes; à la cimetrie des figures, & beaucoup plus à la juſteſſe des rimes. Elle ne ſe met ni fard, ni mouches afin de paroître agreable. Elle ne s'enfle nullement pour montrer de l'embonpoint. Sa grace n'éclate jamais par des couleurs empruntées. Elle ne ſait ce que c'eſt, ni que de ſe guinder, ni que de ramper. Elle n'eſt ni foible, ni emportée. Elle n'outre, ni n'afoiblit jamais ſon ſujet. Elle n'eſt ni timide, ni effrontée; ni morne, ni éventée. Elle ne donne ni dans l'afectation, ni dans la negligence. Mais naturelle & ſimple; droite, & aiſée; libre & modeſte, reguliere & maîtreſſe de ſon ſujet, elle le

5. éclairciſſement.

5. éclair-cisse-ment, diſtribuë judicieuſement : elle en arange les partie avec ordre : elle en lie les preuves d'une maniere ſuivie & propre à la conviction ; & va ainſi ſeurement droit à ſon but ; toujours plus ſoigneuſe d'éclairer l'eſprit, que de flater l'oreille : plus apliquée à perſuader, qu'à convaincre : plus en peine de la grandeur des choſes, de la force des penſées, & du poids des raiſons ; que de la pompe des mots, de l'ajuſtement des phraſes, & de la cadence nombreuſe des periodes : plus atentive à ſe rendre intelligible, qu'à faire parade d'érudition : plus ocupée des pures idées, que des mouvemens ; & enfin preferant aux plus agreables ſentimens & aux plus flateuſes paſſions, la pureté de l'intelligence & la vûë claire de la verité.

VI.

Encore une fois, qu'on en uſe comme l'on voudra. Qu'on engage les jeunes eſprîts, ſans provi-

ſion & ſans defenſe, ſur cette mer agitée & perilleuſe de la declamation. Qu'on leur aprenne à fraper vainement l'air & à travailler ſur des ombres & des chimeres; je ſuis perſuadé que la vraye éloquence eſt celle qui ſe prend de la nature même du ſujet, & de la profonde conoiſſance qu'on en a. C'eſt celle que l'eſprit & le cœur produiſent de concert, & que la vûë & l'amour de la verité animent également. Donez moi dans un eſprit, de la connoiſſance, & dans un cœur de l'amour pour la verité: & je ſuis ſeur que ſans art, ſans metode & ſans regles, un tel homme vous perſuadera de ſa ſeulė abondance. Au contraire donez à cet homme, toutes les metodes & toutes les regles de l'art, pour inſinuer une verité; mais ôtez lui l'exacte connoiſſance & l'amour ſincere de cette verité: & puis voyez s'il poura vous dire deux mots qui vous perſuadent, ou qui vous touchent.

*5. éclairciſſement.*

6. éclairciſſement.



## VI. ECLAIRCISSEMENT.

### *Sur ce que j'ay dit de la Philoſophie ſcholaſtique dans le premier traité.*

I.

QUelques eſprits ſe ſont encore plaints du peu d'eſtime que j'ay témoignée de la Philoſophie ſcholaſtique dans le 1. traité. Mais je les prie d'obſerver, 1. que ce que j'en ay dit, n'a eſté que par raport aux Solitaires, à qui il eſt vrai que je n'ay pas crû, & que je ne croi pas encore qu'elle convienne. 2. Que pour ne la leur avoir pas cru convenable; je n'ay pas pretendu qu'elle n'eut rien de bon, ni qu'abſolument ils ne pûſſent en tirer nulle utilité.

Mais pour ne doner à perſonne aucun ſujet de ſcandale; je veux bien m'expliquer un peu plu

plus distinctement sur ce sujet : & marquer, en detail à un jeune Solitaire qui se trouve apliqué à cette espêce de Philosophie, ce qui lui convient, ou ne lui convient pas dans cette étude, & quel usage je pense qu'il en doit faire. Et ainsi je commenceray, 1. par lui doner quelques avis generaux sur cette étude. 2. Je feray une espêce d'analise des traités & des diverses parties de la Philosophie scholastique; marquant ce qui me paroît qu'on en doit penser; & l'usage qu'on en doit faire. 3. Je doneray quelques regles sur la maniere de s'y apliquer.

*6. éclaircissement.*



6. éclairciſſement.

## *De l'étude de la Philoſophie ſcholaſtique pour les jeunes Solitaires.*

### Section I.

### *Avis generaux ſur cette étude.*

I.

EN general il me paroît que les meilleurs avis qu'on puiſſe doner aux jeunes eſprits, ſur cette étude, ſeroient, 1. de ne pas s'imaginer que tout ce que renferme cette eſpêce de Philoſophie ſoit important, neceſſaire, ou même utile. Il y a non-ſeulement de l'inutile & du frivole: mais même du nuiſible & du dangereux.

II.

2. De ne rien recevoir par eſprit de credulité; & d'examiner tout au poids de la raiſon & à la faveur de la lumiere: & ainſi de

banir toute aveugle deference pour l'autorité du maître; & de n'adopter de ses sentimens, qu'autant qu'on y est forcé par l'évidence. 6. éclaircissement.

III.

3. De travailler à discerner dans cette discipline, le solide d'avec le frivole: le vrai d'avec le vraisemblable: la sience d'avec l'opinion: ce qui forme le jugement d'avec ce qui ne fait que charger la memoire: ce qui donne de la justesse, d'avec ce qui échaufe l'imagination: ce qui aprend à penser, d'avec ce qui n'enseigne qu'à discourir: ce qui va au cœur, d'avec ce qui demeure à la surface de l'esprit: ce qui mene à l'intelligence, d'avec ce qui ne conduit qu'à une vaine érudition. Et puis méprisant, ou negligeant tout le reste, ne s'atacher qu'aux conoissances solides & necessaires; aux verités immuables & éternelles. A ce qui mene à la sience & à l'in-

6. éclair-cissement. telligence; à ce qui peut former le goût & le jugement; doner de la justesse & de l'exactitude; toucher & redresser le cœur.

IV.

Mais pour faciliter ce sage discernement, & mettre les esprits à portée de le faire; il faut entrer en quelque detail & faire une espêce d'analise de ce qui se trouve dans la Philosophie scholastique.

---

Section II.

*Analise des parties de la Philosophie scholastique. Jugement de ce qui s'y trouve, & de l'usage qu'on en doit faire.*

RIen n'est d'ordinaire plus bigaré que les traités de cette Philosophie. Il s'y trouve, 1. des regles, ou des preceptes. 2. des principes, ou des axiomes. 3. des verités. 4. de pures opinions. 5. des questions solides, ou du moins

utiles. 6. des questions frivoles, vainement curieuses, ridicules, vetilleuses. 7. de vaines subtilités, des tours de souplesse propres à se defendre d'une verité qu'on ne veut pas recevoir. 8. Des misteres inintelligibles soûtenus d'explications entortillées. 9. d'ennuyeux details des divers sentimens des Philosophes anciens & modernes. 10. de violentes refutations d'opinions bizares, phantastiques, paradoxes & extravagantes. 11. Enfin pour comprendre tout en quatre mots, on trouve dans ces traités scholastiques, de la Logique, de la Morale, de la Metaphisique, & de la Physique. Voyons ce qu'on doit penser de ces divers chefs.

6. éclaircissement.

§. I.

*Des Regles & des Preceptes.*

I.

LEs regles & les preceptes sont ce qu'il y a de plus im-

4. éclaircissement. portant dans la Logique & dans la Morale. Ces deux disciplines n'ayant pour but, que de nous aprendre à penser & à vivre; toute la Logique ne devroit être qu'un recueil de regles propres à rendre l'esprit juste; & toute la Morale ne devroit s'ocuper que des preceptes propres à rendre le cœur droit. Mais que, dans l'usage ordinaire, elles se trouvent éloignées de leur veritable but! on n'y voit presque nuls preceptes, nulles regles. Elles ne s'ocupent que de questions speculatives, pour la plûpart vaines & frivoles, & beaucoup plus propres à fausser l'esprit & à dessécher le cœur; qu'à regler ces deux facultés: ou enfin si elles donent quelques regles, elles sont d'ordinaire de choses si faciles: qu'il n'y a persone qui ne pût faire sans regles, ce qu'elles prescrivent. Aussi n'en voit-on nuls bons efets; & de tous ceux qui ont eu le plus de

ſuccez dans ces diſciplines, à peine s'en trouvera-t-il un ſeul qui en ſoit ſorti l'eſprit moins faux & le cœur moins corompu. *6. éclairciſſement.*

II.

Mais ce ſeroit peu, ſi l'on en étoit quite pour cela. Il arive ſouvent qu'on n'en ſort qu'avec plus de travers & d'opoſition à entendre raiſon & à penſer juſte. L'habitude qu'on y a priſe de parler de tout à perte de vûë: de ſoûtenir le pour & le contre avec un égal ſuccez; & de prendre de ſimples lueurs pour une parfaite évidence; forme ſur l'eſprit une eſpêce de cal, qui le rend impenetrable aux plus claires & plus fortes raiſons; & en banit, ſouvent pour jamais, la juſteſſe, le diſcernement & l'exactitude.

III.

Le meilleur parti que puiſſent donc prendre ceux qui ſe trouvent engagés à l'étude de ces traités ſcholaſtiques, eſt de paſſer ſu-

6. éclair-cisse-ment. perficiellement ſur ces vaines ſpeculations; de negliger abſolument ce manége d'école ; & de ne s'atacher qu'aux regles propres à former le jugement & à perfectioner l'eſprit & le cœur.

§. 2.

## *Des principes, ou des axiomes.*

I.

LEs principes & les axiomes ſont ce qui demande le plus d'atention dans l'étude de la Philoſophie : parce que c'eſt particulierement de là que depend le bon, ou le mauvais ſuccez des ſiences: C'eſt un mal que de ne raiſonner pas de ſuite : mais c'en eſt un beaucoup plus grand, que de raiſoner ſur de faux principes : parce qu'alors plus on raiſone juſte ; plus on s'égare. Il ne faut donc pas ſe rendre facile à recevoir des principes. Rien ne doit être examiné avec plus de ſoin. On ne doit recevoir pour princi-

pes dans les ſiences ; que ceux qu'on ne peut s'empêcher d'admettre : je veux dire que ceux qu'une parfaite évidence ne laiſſe pas la liberté de rejeter. 6. *éclairciſſement.*

II.

Il faut même du diſcernement à l'égard de ces principes inconteſtables, pour ne ſe charger que d'axiômes utiles, feconds, & d'une grande étenduë. Car il eſt vrai qu'il y en à qui, malgré leur certitude, ſont d'une ſterilité deſolante ; & qui ne ſervent qu'à charger inutilement la memoire. Quelle utilité, par exemple, a-t-on jamais tiré du fameux principe des écoles ; *il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas tout enſemble ?* qu'a-t-il produit dans les ſiences ? à quelle decouverte a-t-il mené ? c'eſt pourtant là ce que les ſcholaſtiques regardent comme le premier, le plus honorable, & le plus important axiôme des ſiences.

6. éclairciſſement.

§. 3.

*Des verités.*

I.

RIen n'eſt ni plus precieux, ni plus digne de veneration, dans les traités de Philoſophie, que les verités; ſur tout ſi ce ſont verités independantes des tems & des lieux: verités immuables & éternelles. Ce n'eſt proprement que dans l'aſſemblage & l'enchaînement de ces verités, que conſiſtent les ſiences. Et la nature de ces verités eſt telle, qu'il n'y en a pas une, qui ne puiſſe à ſon tour, devenir principe d'autres verités. Mais comme ces verités ſont tres-rares dans les traités de Philoſophie ſcholaſtique; & que ceux-cy ne contiennent gueres que des vrai-ſemblances; il faut bien prendre garde à ne pas recevoir ces vrai-ſemblances pour des verités. C'eſt une illuſion d'autant plus gliſſante, qu'on s'y ſent porté

par l'amour même qu'on a pour la verité. Car cet amour porte à tout ce qui ressemble à la verité : & rien ne luy ressemble mieux que les vrai-semblances. 6. éclairciſſement.

I I.

Pour éviter cette illusion, il faut éclairer son amour, & en suspendre l'effet, jusqu'à ce que l'évidence le determine. Je veux dire que quelque jour que l'on puisse doner à une proposition ; il faut retenir & suspendre son jugement ; jusqu'à ce qu'on se sente necessité & comme contraint à le doner. C'est là l'unique moyen infaillible d'éviter l'erreur & de trouver la verité : & c'est la principale regle pour la conduite du jugement dans les siences speculatives. Car cette necessité de consentir est le caractere de l'évidence ; n'y ayant qu'une pleine évidence qui soit capable d'aracher ainsi le consentement : or l'évidence est la marque infaillible de la verité.

6. éclaircissement.

§. 4.

## Des opinions.

I.

APrez ce qu'on vient de dire des verités ; il est aisé de juger qu'on ne doit pas faire grand cas des *opinions*. Et veritablement puis qu'elles ne sont opinions que parce que l'évidence leur manque; & que dés là il y a juste sujet de craindre l'erreur en les embrassant ; ne seroit-ce pas aler directement contre la regle que nous venons d'établir, que d'y doner consentement, & que de s'en faire un titre d'erudition ? toute la grace donc qu'on leur peut faire, en consideration du maître qui les enseigne ; est de leur doner, par provision, quelque place dans sa memoire; jusqu'à ce qu'on soit en état de les examiner sur les severes regles de la verité. Car les recevoir aveuglement sur la parole du maître ; c'est ce qu'un grand

homme apelle renoncer folement à son propre jugement. *Credulitas est judicii quædam inepta privatio.* C'est particulierement en cela qu'il faut se bander contre le torrent de la coûtume des écoles, dans lesquelles on ne fait presque autre chose qu'aprendre à croire. *In accademiis discunt credere.* 6. éclaircissement.

I I.

Ce qu'il y a, sur cela, de facheux; & ce qui impose le plus à l'esprit des jeunes gens; c'est que souvent on debite ces opinions d'un air aussi decisif & aussi plein de confiance & de hardiesse que si l'on étaloit les plus constantes verités. De sorte qu'il semble que les maîtres & les disciples soient mutuellement convenus de doner les mains à l'erreur. Ceux-là, loin de soûmettre, leurs sentimens à l'examen de leurs disciples, decidant d'un ton & d'un air à vouloir être crus sur leur parole; & ceux-cy ennemis de l'examen &

6. éclaircissement. des recherches; plus soigneux de ne pas douter, que de ne pas errer, desirent que l'on prononce & qu'on les satisfasse sur le champ. Et ainsi une fausse honte empêche les premiers de reconoître la foiblesse de leurs lumieres : & l'aversion du travail detourne les derniers de faire usage de leur esprit. *Ita ut magister amore gloriæ infirmitatem scientiæ prodere caveat; & discipulus laboris odio vires proprias experiri nolit.*

III.

Pour éviter les écueils où mene cette conduite, le grand secret est de se tenir dans une perpetuelle defiance des airs trop decisifs. Ils ne doivent servir qu'à rendre suspect ce que l'on avance; qu'à faire rentrer un esprit en lui-même; à le mettre en garde contre les decisions; & à les lui faire examiner plus scrupuleusement & plus severement. Que si l'on n'a pas le tems de les examiner ainsi; il faut

toujours prendre le parti d'en dou- ter. Le doute & la ſuſpenſion d'eſ- prit ; en un mot, une prudente ignorance, eſt infiniment prefe- rable au vain & faſtueux amas d'un milion d'opinions, qui dés qu'elles ne ſont qu'opinions, ſont ſujettes à erreur.

6. éclair-ciſſe-ment.

§. 5.

## *Des queſtions ſolides, ou utiles.*

I.

LEs queſtions ſolides & utiles ſont les ſeules qui meritent qu'on s'y aplique. Mais coment un jeune homme poura-t-il les diſcerner d'avec les queſtions vai- nes, badines & inutiles qui ſe trouvent en ſi grand nombre dans la Philoſophie de l'école ? pour doner lumiere ſur cela, je ne puis mieux faire que de marquer ici en detail, la plus grande partie des queſtions que je croi ſolides & utiles. Je les reduis toutes à celles

6. éclaircissement. qui mênent à la connoiſſance de Dieu & à la conoiſſance de l'homme. *Noverim me, noverim te.*

II.

Les queſtions utiles qui regardent Dieu, ſont celles qui ſervent à nous developer, 1. l'idée de l'être infiniment parfait. 2. l'étenduë de ſa conoiſſance & de ſa ſageſſe. 3. ſa puiſſance. 4. ſa providence. 5. ſon action. 6. les loix ſuivant leſquelles il agit. 7. les regles de ſa ſageſſe ſur leſquelles nous devons ajuſter nôtre conduite. 8. ſa ſouveraineté 9. ſon independance. 10. l'ordre ſur lequel il regle ſa conduite; & qui doit être la regle de tous les eſprits, &c.

III.

Les queſtions utiles qui regardent l'homme, ſont celles qui nous font conoître la nature du corps & de l'eſprit dont nous ſommes compoſés; & 1. la nature & les proprietés du corps en general.

2. les diverſes parties du corps humain. 3. les raports qu'elles ont entre-elles. 4. ſes divers reſſorts. 5. leurs liaiſons & leurs uſages. 6. les diferens organes des ſens. 7. leurs fonctions. 8. la cimetrie de toutes ces parties. 9. la ſage économie de tout ce composé. 10. & pardeſſus cela, les raports neceſſaires & preſque infinis qu'il a avec tout ce qui l'environe. 11. les queſtions qui nous menent à la conoiſſance de nôtre ame & de ſes proprietés; qui nous decouvrent, 12. ſon indiviſibilité, 13. ſa ſpiritualité, 14. ſon immortalité. 15. ſa double union, l'une avec Dieu; l'autre avec le corps humain; & par le moyen de celuicy, avec toutes les choſes ſenſibles. 16. les avantages de la premiere. 17. les deſavantages de la ſeconde. 18. les moyens d'augmenter l'une & d'afoiblir l'autre. 19. les actions qui ſont propres à l'eſprit. 20. celles qui ne tiennent

*6. éclairciſſement.*

6. éclair-cisse-ment. que du corps ; 21. & celles qui tiennent de l'un & de l'autre. Je veux dire les penſées purement intellectuelles : les mouvemens purement mécaniques : les ſentimens & les paſſions qui relêvent du corps & de l'eſprit. 22. les queſtions enfin qui tendent à nous faire conoître nos avantages & nos pertes. 23. nôtre excellence & nôtre coruption. 24. nôtre liberté & ſon affoibliſſement. 25. nôtre inclination pour une gloire immortelle & pour un bonheur éternel ; & nôtre extrême penchant pour les choſes terreſtres, temporelles & coruptibles : car la Philoſophie bien conduite peut nous mener juſque-là.

IV.

Voilà la plus grande partie des queſtions que je croi ſolides & utiles ; & ce n'eſt gueres que de celles-cy que je ſouhaiterois que la Philoſophie des Cloîtres fut composée. Je ne penſe pas que

les plus chagrins contre l'étude des Solitaires, y pussent trouver à redire. Par tout donc où l'on trouvera de ces sortes de questions: on peut seurement s'y apliquer. Le reste doit être assez indiferent. 6. éclaircissement.

§. 6.

*Des questions frivoles, vainement curieuses, & des minuties.*

DE ce qu'on vient de dire dans le precedent paragraphe, on voit bien le peu de cas que l'on doit faire de ces vains amusemens. On ne devroit pas même, jetter les yeux sur ces sortes de questions, si ce n'est pour avoir le droit & le plaisir de les mépriser avec conoissance de cause. Ce qui se dit de Senêque, qu'à force de pointes, de jeux de mots & de minuties, il affoiblit le poids des choses; *verborum minutiis rerum frangit pondera*: se peut

6. éclair-cisse-ment. à bien plus forte raison, dire de ces éternels faiseurs de questions frivoles; qu'ils énervent les siences par les minuties de leurs questions. *Quæstionum minutiis scientiarum frangunt robur.*

## §. 7.

### *Des vaines subtiltez & des tours de souplesse dont on use pour éluder les verités incomodes.*

I.

RIen ne décrie tant la Philosophie; & n'est effectivement plus capable de defigurer les siences, & d'en doner de l'éloignement aux esprits raisonables, que ces tours de souplesse & tout ce manege scholastique. Par là ce qui ne devroit être que l'art de s'éclairer, de se détromper, de se perfectioner l'esprit, & de se rendre à la verité, lors qu'elle paroît; n'est quasi plus, à force de

ſubtiliſer, de diſtinguer & d'éluder; que l'art de ſe defendre de la raiſon, de s'aveugler, de ſe ſéduire, & de ſe retrancher contre la verité. Car que ne fait-on pas pour ſoûtenir le parti qu'on a une fois pris, quel qu'il puiſſe être? On n'examine plus s'il eſt ſeur, ou ſi l'on s'eſt trompé. C'eſt aſſez qu'on l'ait pris, pour le croire ſeur, & pour perſiſter à le vouloir croire tel, malgré toute l'évidence des raiſons contraires. Il ſeroit trop honteux d'en revenir, & d'avoüer qu'on s'eſt trompé; & plutôt que de le faire, il faut ſe doner cent mouvemens convulſifs.

6. éclairciſſement.

II.

Sans mentir ce procedé qui a preſque preſcrit dans les écoles, eſt bien extraordinaire. Rougir de ſe rendre à la verité: parce qu'on n'a pas eu l'honneur de la trouver, & qu'elle vient par un canal étranger: quelle honte? aimer mieux vieillir dans l'erreur, que

6. éclairciſſement.

d'être detrompé par la main d'un autre : orgueil bien entendu ! comme Philoſophe faire profeſſion d'aimer la verité ; & inventer cent fauſſes ſubtilités pour l'éluder & ne ſe jamais rendre à ceux qui la propoſent : quel paradoxe ! atacher une idée de foibleſſe & une mauvaiſe honte à ſe laiſſer vaincre par la verité, ou par ceux qui l'ont decouverte : quel renverſement d'eſprit ! où ſe trouve la vraie honte, la foibleſſe & la baſſeſſe de cœur, ſi ce n'eſt à ſe laiſſer vaincre par l'erreur & le menſonge ? & où ſe trouve la vraie gloire, ſinon à ſe laiſſer vaincre à la verité. Etre ainſi vaincu, n'eſt-ce pas devenir victorieux de l'erreur ?

## III.

Mais l'oin d'entendre, ou de goûter ces maximes, on ſe bat ſotement à la perche. Souvent même l'eſprit ne pouvant plus ſe defendre ; interieurement convaincu,

on ſe defend encore par la langue: 6. éclairciſſement.
on fait bonne mine, malgré ſon mauvais jeu. On affecte une contenance aſſurée, un air de fierté: on paſſe même juſqu'à l'effronterie, pour faire croire qu'on a raiſon: car on eſt comme ſeur que celui qui crie le plus haut paſſe pour avoir raiſon dans l'eſprit du plus grand nombre. On crie, on s'échaufe, on s'agite: on frape des mains; & lors qu'on n'en peut plus, on a des gens gagés pour en fraper, & pour impoſer par leur vacarme, ſilence à ceux qui n'ont pour eux que la raiſon. Comme ſi la reputation de droiture, d'équité, & de bonne foi, qu'on pouroit s'acquerir, par un aveû ſincere de ſa mépriſe & de ſon erreur, n'étoit pas infiniment preferable à la fauſſe gloire que l'on met à ne ſe jamais rendre.

IV.

Le parti que doit donc prendre un eſprit ſolide, eſt de renoncer

6. à toutes ces vaines ſubtilités, & à
éclair- ces tours de ſoupleſſe; & de ne ſe
ciſſe- piquer que de ſincerité, de droi-
ment. ture & d'amour pour la verité. *Relinque vana vanis.*

§. 8.

*Des miſteres inintelligibles, & des explications entortillées.*

I.

ON ne doit pas avoir moins d'éloignement, ni de mépris pour ces miſteres inintelligibles & pour ces explications entortillées du 8. article. Les Philoſophes ſcholaſtiques ont crû s'atirer du reſpect & de l'autorité par ces obſcurités ou forcées, ou affectées. En des mots qui ne ſignifient rien; ils prénent plaiſir à faire ſoupçoner de grands miſteres. C'eſt particulierement dans les commentaires qu'il font ſur les ouvrages des anciens, qu'ils mettent en uſage cette manœuvre.

Reduits

Reduits à ne pouvoir expliquer que par de purs galimatias, des definitions, ou des propositions inintelligibles; ils font un vrai merite à ces Auteurs d'avoir parlé misterieusement; afin qu'on leur en fasse un de l'obscurité & de l'embaras de leurs explications. L'obscurité n'est respectable que dans les misteres de la Religion. Hors de là, elle ne merite que du mépris; & doit justement faire craindre la fausseté & l'erreur.

6. éclaircissement.

II.

Enfin rien ne porte moins le caractere de la verité; que ces explications embarassées & ces voies detournées. La verité, dit saint Augustin, est trop proche de nous, pour se faire chercher par tant de detours: & elle est trop gratuite, pour se faire acheter à de si grands frais. *Ipsa veritas negat vel tantis ad se anfractibus, quæ tam proxima est: vel tantis sumptibus, quæ tam gratuita est, perveniri.* Le ca-

6. éclair-cisse-ment. ractere des verités naturelles est la clarté, la netteté & l'évidence ; & ce n'est que par un mauvais goût, qu'on est venu à soupçonner du merveilleux dans les tenebres ; & à regarder l'obscurité comme le sceau de la verité.

§. 9.

*Des details des divers sentimens philosophiques.*

I.

QUant à ces longs & ennuyeux details des divers sentimens des Philosophes, dont on fait parade d'érudition, sur châque question agitée dans les écoles ; il est certain qu'ils sont peu dignes de l'aplication de ceux qui ne cherchent que la verité ; & il seroit fort à souhaiter qu'on en voulût decharger les traités de philosophie. Ce sont marchandises de contrebande, qui plus agreables à l'imagination, que les

verités toutes pures, s'atirent un plus grand nombre de marchands, font souvent prendre le change; & font même quelquefois, perdre absolument le goût de la verité. *6. éclaircissement.*

II.

Ces divers sentimens sont ou d'Auteurs qui ont connu le vrai: ou de ceux qui ont doné dans l'erreur. Si c'est le premier: à quoi bon raporter tous ces sentimens? pretend-on par là, doner du relief aux verités naturelles? s'atend-on de leur atirer la creance des esprits, par le poids de l'autorité; ou la veneration des cœurs, par l'excellence des sufrages? l'un & l'autre est du moins inutile, pour ne pas dire injurieux à la verité. Elle a, par elle même assez de lumiere, pour s'assujetir nôtre esprit; & assez de charmes pour gagner nôtre cœur. Disons plus. Il n'y a qu'elle qui ait droit sur le consentement de nôtre esprit & sur l'amour de nôtre

6. *éclair-cisse-ment.* cœur. Si la verité m'eſt precieuſe diſoit autrefois ſaint Auguſtin : ce n'eſt nullement parce qu'elle a eſté conuë à Anaxagore : mais c'eſt par elle-même, & uniquement parce qu'elle eſt verité, qu'elle me doit être chere, nul des Philoſophes ne l'eut-il jamais conuë. *Non enim propterea veritas cara eſſe debet, quia non latuit Anaxagoram, ſed quia veritas eſt etiamſi nullus eam cognoviſſet illorum.*

III.

Que ſi ces ſentimens ſont d'Auteurs qui ayent eſté dans l'erreur : à quel propos en faire la liſte? Eſt-ce pour s'en faire un titre d'érudition & de ſufiſance parmi ceux qui les ignorent ? que cela eſt indigne d'un honête homme ? *qu'il nous ſied mal*, dit ſaint Auguſtin, *de nous faire une ſotte vanité de rechercher & de ſavoir les erreurs des grands hommes ! ne nous ſieroit-il pas, beaucoup mieux, étant hommes*

*comme eux, de nous humilier & de nous afliger de leurs égaremens, lors que nous en entendons le recit? **

## I V.

Mais peut-être a-t-on besoin de ces details d'erreurs, pour s'en faire un chemin à la verité, & pour s'en rendre la possession plus seure par la defaite de ces monstres? pure illusion, qui ne sert que de couleur à *la ridicule & honteuse vanité de se croire plus intelligent & plus habile, parce qu'on a la tête pleine d'anciennes erreurs, & de faussetés decrepites. Qu'il est bien plus beau & plus avantageux, plus court & plus seur.* dit saint Augustin, *d'aler directement à la verité, & d'aprendre d'elle-même les regles immuables sur lesquelles on peut faire absolument le procez au mensonge & à l'erreur. **

* Cum si homines simus, magis nos contristari deceat tot & tam nobilitatorum hominum erroribus, si eos audire contigerit; quam hæc propterea studiose quærere, ut inter eos qui illa nesciunt, jactatione inanissima ventilemur?

* Quanto melius atq; salubrius, quæso te, ipsas veritatis regulas multo certius, & brevius per se ipsas accipis, quibus falsa omnia possis ipse refellere; ne, quod falsum & pudendum est, si multorum annosas & decrepitas falsitates, studio jactantiori, quam prudentiori didiceris, doctum atque intelligentem te esse arbitreris?

6. éclaircissement.

§. 10.

## Des violentes refutations d'opinions fausses & extravagantes.

APrés ce que saint Augustin vient de nous dire du mépris qu'on doit avoir de ces erreurs decrepites ; on voit bien ce qu'il faut penser de ces longues & violentes refutations qu'on en fait d'ordinaire dans les écoles. Pourquoi se tuer de refuter, ce qu'on ne devroit pas même raporter : ou du moins ce qu'il sufiroit de raporter, pour le refuter ? pourquoi échaufer mal à propos la bile des jeunes gens contre des monstres qui donent plus de pitié, que de colere ; & de l'idée desquels on ne devroit pas même salir leur imagination ? c'est donc encore ici où il faudroit renvoyer les maîtres & les écoliers directement à la verité : car, au senti-

ment de saint Augustin, *la simple conoissance de la verité sufit pour discerner & même pour renverser les plus monstrueuses erreurs, & les faussetés les plus inoüies dés qu'elles viennent à paroître.* * 

6. éclaircissement.

* Cognitio veritatis omnis falsa si modo proferantur, etiam quæ prius inaudita erant, & di judicare, & subvertere idonea est.

## §. II.

## *De ce qui se trouve de Logique & de Morale, de Metaphisique & de Phisique dans les traités ordinaires de Philosophie.*

I.

J'Ay dit que dans ces traités il se trouve de la Logique & de la Morale, de la Metaphisique & de la Phisique. J'ay voulu dire qu'il s'y trouve quelque chose de tout cela : car assurement il s'en faut beaucoup que ces disciplines n'y soient dans leur perfection.

II.

En effet qu'est-ce qu'une Logique qui n'aprend qu'à chicaner

6. éclair-cisse-ment. & ergoter ; & nullement à penser ?

III.

Qu'est-ce qu'une Morale qui s'évanoüit en speculations; qui ne va qu'à la surface de l'esprit, & nullement au cœur; qui n'aprend qu'à penser sur quelques questions generales ; & nullement à agir : qui ne nous fait conoître ni nôtre coruption, ni nos foiblesses, ni le besoin que nous avons de la grace & d'un puisant mediateur ?

IV.

Qu'est-ce qu'une Metaphisique qui au lieu de fixer nettement & solidement les notions generales de l'être & de ses proprietés, d'ordinaire si confuses & si équivoques ; au lieu d'établir les principes generaux des siences : au lieu d'apliquer l'esprit aux solides & immuables verités, & l'acoûtumer à les aler puiser à la source ; ne s'ocupe que de vaines formali-

tés, que de creuses abstractions; & ne se repand gueres que dans des disputes de mots: ou, si elle descend en particulier, aux substances intelligentes; elle ne nous en parle que d'une maniere si obscure & si confuse; que sur la notion qu'elle donne de l'ame raisonnable; à peine peut-on la distinguer du corps auquel elle est unie? 6. *éclair-cissement.*

V.

Enfin qu'est-ce qu'une Phisique qui n'est traitée que logiquement, & qui n'explique les choses naturelles, que par les termes magiques de *vertus occultes*, de *qualités*, de *puissances*, de *facultés*, *d'antiperistases*, *&c.* Termes qui ne reveillent dans l'esprit, que de pures idées de Logique?



6. éclair-cisse-ment.

## Section III.

### *Quelques regles sur la maniere de s'apliquer à l'étude de la Philosophie.*

I.

DE Quelque maniere qu'on traite les diverses parties de la Philosophie ; je souhaiterois toujours que les Solitaires en usassent sobrement, & qu'ils ne s'apliquassent, dans la Logique, qu'à ce qui peut rendre l'esprit juste : dans la Morale, qu'à ce qui tend à rendre le cœur droit : dans la Metaphisique, qu'à ce qui méne à la conoissance de Dieu, de l'esprit de l'homme, de la verité, des grands principes : & dans la Phisique, qu'à ce qui regarde la conoissance de l'homme : car à dire les choses comme je les pense ; je n'estime guéres que cela dans toute la Philosophie. Le reste me pa-

roît assez inutile pour des Religieux. Il y a, dans la Phisique, quelque details dont on peut se faire un amusement, lorsque l'esprit en a besoin : mais je ne croirois pas qu'on dût s'en faire une ocupation serieuse, ni ordinaire. 6. éclaircissement.

II.

La seconde regle que je voudrois doner sur cette étude de la Philosophie ; ce seroit qu'on y fît plus d'usage de son esprit, que de sa memoire & de son imagination. La plûpart des écoliers n'y mettent gueres en œuvre que ces deux facultés. Ils se croyent fort habiles, s'ils ont pû aprendre par cœur, les sentimens : ou même les propres paroles de leurs maîtres. Les vains aplaudissemens qu'on leur donne, lors qu'ils ont réüssi à les reciter en public, ne les fortifient pas peu dans cette illusion. Il est vrai cependant qu'il n'en est gueres de plus grossiere. Un effort de memoire & d'imagination n'est

6. éclaircissement. nullement un ouvrage de raiſon, ni de jugement. Toute cette eſpêce de ſience & d'habileté ne paſſe pas les bornes de l'hiſtoire; & je ne vois pas une fort grande diference entre ſavoir, par cœur, les divers ſentimens d'un maître; & ſavoir l'hiſtoire des mœurs des Siamois.

III.

Pour éviter cette illuſion ſi commune dans les écoles, il faudroit s'exercer à faire uſage de ſon eſprit & de ſa raiſon: puiſque ce n'eſt principalement que par là, qu'on eſt homme; & voicy de quelle maniere on pouroit s'y prendre.

IV.

Dés que le Maître propoſe une queſtion, je voudrois, 1. qu'on s'apliquât à bien entendre ſes termes, & à s'en former une idée bien nette.

2. Que ſans aler plus loin; & avant que de lire la reſolution que

le Maître a donée de cette question ; on s'efforçat de la resoudre, par soi-même. 6. éclaircissement.

3. Qu'afin d'y réüssir, on retranchât tout ce qui est inutile à sa décision ; & qu'on la reduisît aux termes les plus simples.

4. Qu'alors recüeilli dans son fond & redoublant son atention, on envisageât la question par toutes ses diferentes faces.

5. Qu'on parcourût, comme d'une simple vûë, tous les divers côtés & les diferens rapotts qui peuvent servir à la resoudre : car il sera malaisé que dans cette revûë ; on n'en trouve quelcun propre à doner l'éclaircissement de la question.

6. On verra ensuite de quelle maniere le Maître l'aura resoluë.

7. On comparera sa decision avec ce qu'on en a pensé ; car il faut que les Maîtres trouvent bon qu'on examine leurs sentimens à la faveur de cette lumiere

6. éclairciſſement. qui éclaire tous les hommes.

8. Que ſi l'on trouve qu'on n'ait pas eſté au but : on s'en humîliera, & l'on ſe redreſſera.

9. Que ſi au contraire on a eſté aſſez hureux pour doner dans le vrai ; on en remerciera le maître interieur à qui l'on en eſt redevable, & par qui l'on y a eſté conduit : car au ſentiment de ſaint Auguſtin & de la verité même, nous n'avons tous qu'un ſeul maître : & les plus habiles hommes du monde ne ſont, à nôtre égard, que de ſimples doneurs d'avis qui nous avertiſſent de conſulter ce maître, pour en être éclairés. *De univerſis quæ intelligimus, non loquentem qui perſonat foris : ſed intus ipſi menti præſidentem conſulimus veritatem, verbis fortaſſe ut conſulamus admoniti.*

V.

A l'égard des propoſitions qui ne demandent pas tant d'examen & qu'on apelle verités de ſimple

vûë ; parce qu'elles n'ont beſoin que d'un ſimple regard pour ſe faire recevoir ; l'uſage d'eſprit qu'on en doit faire, ne doit pas ſe borner à les placer dans ſa memoire. Il eſt beaucoup plus important d'y faire de frequentes reflexions, non pas pour examiner ſi on les recevra : mais pour s'en laiſſer penetrer, & ſe les rendre comme naturelles ; pour en aprofondir le ſens, la force & l'étenduë : pour percer dans les conſequences & les pouſſer autant loin qu'il ſe peut.

*61 éclairciſſement.*

VI.

Un jeune homme qui s'apliquera ainſi à la Philoſophie, n'a que faire de ſe mettre en peine s'il a de la memoire, ou non. Il ſe trouvera ſi vivement frapé des verités qui ſe preſenteront & qu'il aura decouvertes par cette metode : il s'y rendra ſi ſenſible : il remarquera entre-elles, des liaiſons ſi neceſſaires ; & par le travail de ſon

6. éclair-cisse-ment atention, il s'acquerera sur elles, un droit si legitime, que dés qu'il entendra parler de quelque chose qui aura raport à quelcune d'entre-elles; non seulement celle-cy; mais aussi toutes celles avec qui elle a liaison se presenteront par ordre à son esprit.

VII.

Une derniere regle qui regarde également l'étude de la Theologie & celle de la Philosophie, est d'éviter le defaut d'entêtement si ordinaire à ceux qui ont esté élevés dans les écoles. On se pique d'être invariable dans ses sentimens: on se fait un honeur de ne revenir jamais de ceux qu'on a une fois embrassés, de quelque fausseté qu'on puisse les convaincre: & rien cependant n'est plus indigne d'un homme raisonable, que cette aveugle immutabilité. Qu'on l'apelle tant qu'on voudra, constance & force d'esprit: rien d'ordinaire n'en marque mieux la foi-

blesse: rien n'étant plus foible, que de resister à la verité. En efet pour prononcer juste sur un tel aheurtement, il faut dire que c'est un retranchement inaccessible à la lumiere de la verité; un bouclier impenetrable à ses traits; une cuirasse à l'épreuve des meilleures raisons; une redoute portative contre le bon sens; en un mot, un titre specieux pour vieillir & blanchir avec honneur dans les plus grossieres erreurs.

6. éclaircissement.

VIII.

Qu'un esprit raisonable est éloigné de ces dispositions! Il n'épouse de sentimens que ce que l'évidence ne lui permet pas d'en refuser. Loin de se piquer de cette stupide immobilité, il met son honeur, non pas à ne jamais changer: mais à se conserver assez de liberté, pour être toujours en état de changer, dés que la verité l'invite à quiter l'erreur.

Qu'on ne s'imagine pourtant pas

6. éclaircissement. que je veüille par là, autoriser la legereté. Je ne la desaprouve pas moins que cette excesive immutabilité. Voicy les justes bornes que je voudrois garder.

IX.

Il y a des cas où l'on ne doit jamais changer ; & où l'on peut justement se faire un honeur de sa fermeté.

En matiere de Theologie, les dogmes de la foy étant fondés sur la parole de Dieu essentiellement immuable, demandent de nous une fermeté à toute épreuve. Mais à l'égard de tout ce que l'Eglise abandonne à la dispute des Theologiens ; quoi qu'on ne doive rien oublier pour prendre le parti le plus conforme à l'analogie de la foy, & pour ne l'abandoner pas legerement ; on ne doit neanmoins le prendre que dans la disposition de l'abandoner, je ne dis pas simplement, lors que l'Eglise l'aura reprouvé ; mais même dés que par

le ſoin, l'aplication & les recherches des hommes d'étude, le parti opoſé ſera devenu aſſez lumineux, pour rendre l'autre inſoûtenable ; ou pour devenir lui-même plus recevable. *6. éclairciſſement.*

X.

Il en faut dire, à proportion autant de ce qui regarde la Philoſophie. Les premiers principes, les notions communes, les verités éternelles, les propoſitions qui par une conſequence neceſſaire reſultent des uns & des autres ; tout cela étant marqué au coin de l'évidence, demande de nous un invariable atachement. Mais à l'égard de tout ce qui n'eſt que d'opinion & de conjecture (comme l'eſt preſque toute la Phiſique) quoiqu'on ne doive rien omettre pour prendre le parti le plus conforme à la raiſon; & aux regles de la mécanique, dans la Phiſique ; & que ce parti une fois pris ne doive pas être legerement abandoné ; on

6. éclaircissement. doit neanmoins toujours se conserver assez de suspension de jugement & de liberté d'esprit, pour changer, dés que de bonnes raisons, ou d'exactes experiences feront voir la fausseté de ce sentiment. Et la pretenduë fermeté, en ce cas, ne seroit qu'un aveugle aheurtement, & qu'une sote immobilité, qui ne marqueroit ou qu'un fond de vain orgueil, ou qu'une exrrême petitesse d'esprit : ou qu'un honteux esclavage, & une vraye impuissance de suspendre son consentement.





1. éclairciße-ment.

# ECLAIRCISSEMENS sur le 2. traité.

## I. ECLAIRCISSEMENT.

*Sur ce que quelques persones se sont plaintes qu'il y a dans ce traité trop de Metaphisique.*

I.

COmme tout le monde n'atache pas la même idée au terme de *Metaphisique*; & que la diversité de ces idées est grande; il n'est pas aisé de satisfaire directement à ces plaintes: parce qu'on ne peut pas deviner sous quelle idée ce terme a esté pris: le mieux qu'on puisse faire, est de s'expliquer par raport à celles qui sont les plus ordinaires, & dont on fait le plus d'usage.

II.

Il y a des esprits qui traitent de Metaphisique tout ce qu'ils

1. éclaircissement. ont le malheur de ne pas entendre; & comme ils ont celui d'être d'une intelligence tres bornée; ils sont sujets à trouver bien de la Metaphisique, où le reste du monde n'en trouve point. Ce grand terme ne leur sert qu'à couvrir honorablement leur defaut de lumiere; & à leur faire croire qu'on les quitera aisément de leur insufisance sur certains sujets; dés qu'ils les acuseront d'être Metaphisiques: parce qu'ils sont persuadés que le Metaphisique & l'intelligible est, pour tout le monde, précisément la même chose. C'est donc ce qui a pû ariver à certaines personnes, sur la peine qu'ils ont eu à entendre le second traité de la conoissance de soi-même. Et je veux bien ne leur ôter pas la consolation ni le plaisir de s'en prendre à sa pretenduë Metaphisique.

III.

Il peut bien se faire qu'il se trou-

vera encore des gens qui apeleront Metaphisique, dans ce traité, le detail des diverses parties qui composent l'homme, & l'explication de leurs diferentes fonctions : mais à prendre le terme de Metaphisique en ce sens; pourquoy se plaignent-ils qu'un traité de la conoissance de l'homme soit Metaphisique ? ne le doit-il pas être ? & peut-il ne l'être pas, s'il est juste & exact ? pourquoi ces Messieurs sont-ils eux-mêmes si Metaphisiques ? peut-on se dispenser de les representer tels qu'ils sont ? qu'ils s'en prenent donc à eux-mêmes : qu'ils se plaignent d'eux-mêmes ou du grand ouvrier qui leur a doné un être si Metaphisique : puisque dans ce traité qui les choque si fort, on ne fait que developer ce que cet être renferme, & ce que le souverain ouvrier y a mis. V. éclaircissement.

IV.

Un Peintre peut il se dispenser de marquer dans son portrait, les

I. éclaircissement. traits qu'il trouve dans ſon original ? lui eſt-il permis de les deguiſer, de les flater, de les eſtropier, pour rendre le portrait plus aimable ? la deſcription ſincere & naturele de toutes les parties de l'homme *eſt trop Metaphiſique*. Quelle pauvreté ! ſans mentir Dieu a eu grand tort de faire l'homme ſi Metaphiſique ! Il devoit lui donner un eſprit qui n'eut point de penſées, & un corps qui n'eut point d'organes. Cela nous auroit diſpenſé de faire la deſcription des unes & des autres, deſcription ſi chagrinante & ſi Metaphiſique. Rien peut-il mieux juſtifier la neceſſité du Traité *de la conoiſſance de ſoi-même* ? Rien peut-il mieux faire voir juſqu'à quel point l'homme ſe méconoît, que de le voir ſe prendre pour un phantôme, & pour une chimere, dés qu'on le repreſente tel qu'il eſt ? je dis *pour une chimere* : car Metaphiſique & Chimerique eſt trés-ſouvent pour

lui

lui la même chose. Cessez, mon pauvre homme d'estre ce que vous estes; & l'on cessera de mêler ce que vous apelez Metaphisique, dans les traités qui vous regardent. En un mot: cessez de haïr *le Metaphisique* dans la description de l'homme: ou commencez à vous haïr vous-même comme le plus Metaphisique de tous les êtres.

I. éclair-cisse-ment.

## V.

Que penseroit-on d'un homme qui aprés avoir souhaité qu'on lui expliquât ce que c'est qu'une orgue, aprés en avoir entendu developer clairement toutes les parties, & leurs divers raports; sous pretexte que dans cette explication on se seroit servi des termes de *sommiers*, de *porte-vents*, de *soupapes*, de *languettes*, de *touches*, de *pedales*, & de tous les divers noms des diferens jeux, tous termes de l'art, s'efrayeroit & se recrieroit: bon Dieu! que cela est

I. éclaircissement. Metaphisique ! une pareille exclamation ne seroit-elle pas regardée comme fort judicieuse, & d'un homme bien sensé? Celles qu'on fait sur la pretenduë Metaphisique de l'anatômie de l'homme ne sont pas plus raisonables. Il y a seulement entre les unes & les autres cette diference, qu'on n'est point obligé de savoir comment un orgue est composée; au lieu qu'on n'est gueres excusable d'ignorer de quelles parties on est formé; & qu'il n'y a point d'homme raisonable qui ne doive du moins souhaiter de conoître la nature, le détail, l'union & les raports de ces parties.

VI.

Enfin par le terme de Metaphique, les habiles gens entendent ce qui est purement intelligible; ou des raisonemens uniquement fondés sur des idées toutes spirituelles & parfaitement independantes des impressions sensibles.

A prendre donc ce terme en ce ſens ; j'avouë que dans le ſecond traité de la conoiſſance de ſoi-même il y a quelque Metaphiſique : mais loin que cela lui faſſe tort, ou qu'on ait ſujet de s'en plaindre ; s'il a quelque merite ; ce n'eſt gueres que par ces endroits. On ne ſait proprement & parfaitement, que ce qu'on ſait metaphiſiquement : je veux dire que ce qu'on ſait ſur des idées purement intelligibles. Il n'y a que ces idées qui ſoient neceſſaires, infaillibles, éternelles, & immuables. Les idées de ſens ſont paſſageres, incertaines, changeantes, ſeduiſantes & preſque toutes fauſſes. Or il eſt viſible qu'en raiſonant juſte, il eſt autant dificile de ne ſe pas tromper ſur ces dernieres idées ; qu'il eſt impoſſible de ſe mécon-ter en ſuivant les premiers. Ce n'eſt donc que ſur ces idées qu'on ſait proprement ce qu'on ſait. Ce n'eſt que ces idées qui produiſent

I. éclairciſſement.

1. éclair-cisse-ment.

la ſience & qui donent de vraies demonſtrations. Toutes les autres n'enfantent que l'erreur, l'illuſion, ou, tout au plus, des opinions, des vrai-ſemblances, des probabilités. Et puis fiez-vous à cette fauſſe delicateſſe pour la Metaphiſique.

## VII.

Qu'il eſt à craindre que ce degoût pour les ſiences abſtraites ne ſoit une des ſources ſecrêtes de cet injuſte degoût que l'on a d'ordinaire pour la pieté! la vraye devotion & la ſolide pieté ſont du moins autant metaphiſiques que les ſiences les plus abſtraites. Qu'on ne s'y trompe pas: les vrais objets de la pieté ſont la verité, la juſtice, la ſageſſe. Y a-t-il rien de plus élevé, ou de plus abſtrait? noſtre Dieu, le Dieu que nous adorons, & qui fait l'objet de nôtre culte, eſt un Dieu caché: un Dieu qui ne ſe cache, que pour nous obliger à le chercher avec toute

l'atention & l'aplication dont nous ſommes capables : un Dieu qui n'a rien ni de ſenſible, ni d'imaginable : je veux dire qui ne tombe ni ſous les ſens, ni ſous l'imagination ; & qu'on ne peut trouver (ainſi que ſaint Auguſtin l'a ſi bien montré) qu'en s'élevant audeſſus & de ceux-là, & de celle-cy : en un mot, un Dieu qu'on ne peut joindre que dans les idées les plus pures & les plus intelligibles. Comment donc avec un ſi grand degoût de la Metaphiſique, n'en auroit-on pas de la pieté & de la devotion ? & y a-t-il quelque raiſon & quelque prudence à entretenir une delicateſſe, qui done tant d'indiſpoſition pour le plus important & le plus eſſentiel des devoirs de la religion ?

1. éclairciſſement.

VIII.

On a beau dire : il faut ſe familiariſer avec ces idées purement intelligibles ſi l'on veut remplir ſes devoirs, & avancer dans la

1. éclaircissement. pieté. La vraye adoration; l'adoration en esprit & en verité ne peut subsister, sans quelque metaphisique; & les plus parfaits Chrétiens sont les plus metaphisiciens, souvent sans le savoir. Je dis sans le savoir: car quand Dieu ouvre le cœur à la verité & à la justice, comme il fait à mille bonnes ames; il leur done bien-tôt de l'une & de l'autre une idée pure, & une intelligence degagée de toute image & de tout phantôme: idée cependant vive & aplicante & qui fait l'hureux objet de leur amour. Et ainsi tout ocupées de cet objet, & sans reflexion sur leur maniere de penser & de s'en ocuper; il est certain qu'elles sont tres-metaphisiciennes sans s'en apercevoir.





2. éclaircissement.

## II. ECLAIRCISSEMENT.

*Sur la necessité ou l'utilité de la conoissance de l'homme sélon le phisique, pour sa conoissance selon le moral.*

### I.

ON n'a pas manqué de m'oposer, sur cela, ce que je me suis moi-même objecté, & que je croïois avoir sufisamment éclairci, dans le premier traité.

*Quoi donc*, se recrie-t-on, *faut-il être Philosophe pour se conoître soi-même selon le moral? faut-il être Phisicien pour savoir les regles de morale & pour les mettre en pratique? la morale Chretiene n'avoit-elle pas ses regles avant ces conoissances Phisiques; & les mêmes qui naissent de cette conoissance?*

### II.

Il est aisé de répondre qu'il y a

2. éclairciſſement. une extrême diference entre avancer que *la conoiſſance de l'homme ſelon le phiſique, eſt neceſſaire à ſa conoiſſance ſelon le moral*; & dire qu'*elle eſt neceſſaire à la pratique de la morale & à la conoiſſance de ſes regles*. J'ay dit le premier : parce que j'en ſuis perſuadé. Pour le ſecond, j'ay dit preciſement le contraire dans l'objection que je me ſuis faite, page 136. & je m'y ſuis retranché à dire que ces conoiſſances phiſiques ont de grandes utilités; & que *le reſte étant égal, celui qui les poſſede a de grands avantages audeſſus de celui qui en eſt privé, pour la pratique de la vertu & le progrez dans la perfection.*

III.

Il eſt vrai que la morale Chrétienne avoit ſes regles avant que la ſience de l'être phiſique de l'homme fût dans la perfection ou elle eſt aujourd'huy. Il eſt encore vrai que ces regles étoient les mêmes que celles qui naiſſent naturelle-

ment de cette sience : mais c'est qu'elles avoient esté formées sur la conoissance de l'être naturel de l'homme ; & prescrites par l'homme du monde qui conoissoit mieux le fond de la nature humaine : je veux dire par JESUS-CHRIST.

2. éclaircissement.

IV.

D'ailleurs il y a une grande diference entre pratiquer des regles : parce qu'on nous dit qu'il faut les pratiquer ; & en faire usage avec conoissance de cause ; & par la vûë claire de leur necessité & de leur raport avec nos besoins, nos defauts, & nos dereglemens. L'un est beaucoup plus solide, plus utile, plus vivement apliquant, que l'autre. Quand on n'a point cette vûë claire, de leur necessité, & de leur utilité ; il est aisé qu'on se flate de devenir spirituel & parfait, sans tant de gênes & de severités. Il est aisé qu'on se dise que JESUS-CHRIST ne les a pres-

21 éclaircissement. crites, que par un goût qui lui étoit particulier : ou que pour plus grande precaution : ou peut-être même par chagrin. Et plût à Dieu, qu'il n'y eut pas tant de Chrétiens qui negligeassent ces regles sous quelcun de ces pretextes ! Mais quand on voit clairement que la necessité de ces regles est fondée sur la nature de l'homme & sur sa coruption : l'on voit bien aussi, je dis même sans la foy, qu'elles sont indispensables pour ariver à la perfection & à la beatitude ; & cette vûë est tout autrement pratique, & bien plus aplicante.

V.

Enfin il faut prendre plaisir à se crever les yeux, pour ne pas voir que la conoissance de la maniere dont se forme & s'entretient une passion : le discernement de ce que le corps & l'esprit y contribuënt : la vûë du detail de tous les mouvemens & de tous les sentimens qui y entrent, donent tou-

te une autre facilité à reprimer ces passions (supoſé les secours égaux) que le simple commandement de les mortifier. 2. éclairciſſement.

VI.

Commé la plûpart des gens croyent que les passions ne s'excitent que parce qu'ils le veulent; ils ne doutent pas aussi qu'ils ne puissent les arèter, dés qu'ils le voudront. Ils n'observent ni quels sont les ressorts qui se debandent alors dans leur machine; ni quelles sont les causes qui les debandent; ni quelle est la liaison de leurs sentimens avec le mouvement de ces ressorts. Ils se croyent les maîtres de ce mouvement, de ces sentimens, & de tout ce jeu. En un mot ils se flatent qu'ils se conduisent eux-mêmes, pendant que souvent ils sont emportés par une suite de causes imperceptibles: ou plutôt non apercûës, &, pour parler ainsi, inobservées, faute de reflexion & d'instruction,

2. éclairc-cissement. & dont l'efet ne peut gueres être arêté qu'en alanr à la premiere de ces causes.

VII.

On se tuë de redire que tout le monde n'est pas capable d'entrer dans cette discusion, dans ces details, & dans cette foule d'idées abstraites.

Mais c'est encore une fois abuser du mot d'abstrait, que de le doner si liberalement & si absolument au 2. traité de la conoissance de soi-même. Il n'y a d'abstrait, dans ce traité, que la nature de l'ame: tout le reste tombe sous les sens, ou sous l'imagination: & pour l'ame, je defie qu'on me fasse voir que je l'aye faite plus abstraite, que JESUS-CHRIST ne l'a faite. Il a enseigné non seulement aux savans; mais indiferemment à tout le monde, que l'ame ne tient rien du corps, qu'elle n'a rien d'étendu, ni de divisible, ni de coruptible: que quel-

ques cruautés qu'on exerce sur le corps, quelque division, quelque massacre, quelque destru-ction, quelque incendie que l'on en fasse, rien de tout cela ne passe jusqu'à l'ame; & qu'enfin la rage & les tourmens des plus cruels boureaux, ne peuvent aler jusques à la faire perir. * Qu'est-ce donc que j'ajoûte à cette idée de l'ame, dont JESUS-CHRIST a retranché tout le sensible; & sur laquelle tant d'esprits ne trouvent nulle prise? j'ajoûte qu'elle est *le principe de la pensée*: ou que c'est *un être pensant*. Est-ce là donc la rendre plus metaphisique? & n'est-ce pas au contraire la rendre reconoissable, &, pour ainsi dire, aisée à manier? car que sent-on mieux & que peut-on moins ignorer que sa pensée?

2. *éclaircissement.*

* Occidunt corpus, animâ autem non possunt occidere.

VIII.

On opose que JESUS-CHRIST *ne s'est servi que d'idées sensibles pour enseigner la Religion.*

2. *éclair-cisse-ment.* Mais c'est n'y pas songer, que d'avancer un tel parodoxe. JESUS-CHRIST s'est porportionné à la portée de ceux qu'il instruisoit. Voyez ce qu'il dit à Nicodeme. Rapelez sa conversation avec la Samaritaine. Quelle idée lui done-t-il du vrai Dieu, & du culte dont il veut être servi? repassez tout le Sermon de la Cêne; & voyez s'il y a rien de plus élevé, de plus sublime, de plus spirituel, de plus abstrait & de plus metaphisique. Il est vray que pour s'ajuster à la portée des esprits les plus grosiers, qui sont toujours le plus grand nombre, il parloit souvent du royaume de Dieu sous des idées sensibles; mais outre qu'il leur marquoit assez que ce n'étoient que des Paraboles, qui cachoient des verités fort élevées; il declare nettement que le royaume de Dieu, la vie éternelle ne consiste qu'à conoître, & aimer Dieu & son Fils JESUS-CHRIST. *

* Hæc est vita æterna ut cognoscant te verum Deum & quam misisti Jesum Christum.

Il predit que dans cette vie immortelle il n'y aura ni aliances charnelles, ni rien de semblable; qu'on y sera (quoi-que avec un corps) dans un aussi grand degagement de tout le sensible, que les Anges de Dieu, ces purs esprits. 2. *éclair-cisse-ment.*

JESUS-CHRIST nous a donc doné, par là, le modêle d'instruire les peuples; & l'on est presentement d'autant plus obligé à le suivre; que les esprits d'aujourd'huy sont plus disposés à entrer dans ces idées spirituelles; que n'étoient les Juifs grossiers & charnels, à qui JESUS-CHRIST parloit.

IX.

On ajoûte que *depuis le peché, l'homme n'a presque plus d'idées que des corps.*

JESUS-CHRIST a donc bien perdu son tems, de nous prêcher que l'ame ne tient rien du corps; & que Dieu est un pur esprit. Tous les hommes ont les mêmes

2. éclairciſſement. idées. Il n'y a qu'à les leur developer & les obliger à y faire atention. Il eſt vrai que nous ne conoiſſons pas nôtre ame par idée : mais la conoiſſance que nous en avons par ſentiment, ſufit pour nous perſuader qu'elle ne tient rien du corps, & qu'elle n'a nulle des qualités de l'étenduë.

X.

On en apelle, ſur cela, à ſaint Auguſtin. Tres-volontiers : je l'en prends pour juge. Qu'on jette ſeulement les yeux ſur ſes Lettres à Nebridius ; & l'on verra s'il ne regarde pas comme un des plus importants devoirs de la morale, celui de travailler à ſe defaire de ſes idées ſenſibles, à renoncer aux impreſions des ſens, & à guerir les playes qu'ils nous ont faites dans le cerveau ; & s'il ne ſouhaite pas que les Chrétiens s'en faſſent un ſaint exercice. *Reſiſtere plagis inflictis per ſenſus, quæ nobis eſt ſacratiſſima diſciplina.*

XI.

*Il faut donc*, dit-on encore, *conclure qu'avant Descartes la morale Chrétiene étoit fort imparfaite.* *2. éclaircissement.*

Quelle consequence? De ce que la conoissance de la nature de l'homme est necessaire à la conoissance de son être moral, & de ce qu'elle donne de grands avantages pour la pratique de la vertu, & pour le progrez dans la perfection; s'ensuit-il qu'avant Descartes nôtre morale fut fort imparfaite? la morale Chrétiene a toujours esté la même depuis que Jesus-Christ l'a enseignée: mais la pratique en a pû être diferente. On a pû avoir, en de certains tems, des facilités pour cette pratique, qu'on n'a pas eu en d'autres. Pourvû que ces facilités n'aillent pas au relachement de la morale; à l'affoiblissement de la penitence; à dispenser de l'austerité, de la vigilance & du travail; pourvû qu'elles ne con-

2. *éclair-cisse-ment.* ſiſtent que dans une plus juſte, plus ſuivie, & plus ſeure aplication de tout cela ; elles n'ont rien que de loüable & d'eſtimable. Et c'eſt pour cela que la providence a, de tems en tems, ſuſcité des hommes ſpirituels qui ont composê des ouvrages methodiques pour faciliter, en ce ſens, la pratique des vertus & le combat des vices & des paſſions. Ce ſont des lumieres & des ſecours dont elle veut que l'on faſſe uſage, & qu'on lui tienne conte.

XII.

Suivant le ſtile de cette conſequence, il faudroit rejetter non ſeulement toutes les morales methodiques *d'Alet, de Grenoble, &c.* toutes les *regles de ſaint Charles Borromée pour les Confeſſeurs*; toutes *les introductions à la pieté & à la vie devote; les combats ſpirituels*, tous *les eſſais de morale*, où l'on fait tant de nouvelles decouvertes dans le cœur de l'homme;

il faudroit encore faire main basſe ſur tous les raiſonnemens en matiere de religion, & ſur la Theologie ſcholaſtique qui conſtamment a ſes utilités. Pour renverſer tout cela, il n'y auroit qu'à dire, ſuivant ce ſtile ; c'eſt à dire, qu'avant les ſcholaſtiques, nôtre Theologie étoit fort imparfaite ; avant *ſaint Charles*, on n'entendoit rien à confeſſer ; avant ſaint François de Sales, on ne ſavoit ce que c'étoit que devotion: avant Monſieur *Nicoles* nôtre morale étoit fort imparfaite, &c. Non: rien n'eſt moins raiſonable que ces manieres de raiſoner. Dieu veut que ſon Egliſe croiſſe en lumieres, non pas par la revelation de nouveaux dogmes : mais par l'éclairciſſement des verités ſpeculatives, & par de nouvelles ouvertures pour le ſevere exercice de la vertu. Au commencement de l'Egliſe, la grace étant plus abondante, tenoit lieu de tout ce-

2. éclairciſſement.

2. éclairciſſement. la : mais preſentement, il veut que la raiſon, l'étude & les reflexions ſervent à la grace.

XIII.

On revient encore à dire que *tout le monde n'eſt pas capable d'entrer dans cette philoſophie & dans ces idées abſtraites.*

Mais c'eſt, encore une fois, abuſer des termes de philoſophie & d'idées abſtraites. Je l'ay dêja dit : mais on ne peut trop le redire ; on devroit mourir de honte de regarder comme philoſophique & abſtrait, le detail des parties dont on eſt compoſé ; & de s'imaginer qu'on nous mêne dans le païs des ombres & des chimeres, lors qu'on ne nous mêne qu'en nôtre païs.

Aprés tout, je ne pretends pas écrire pour tout le monde, ſi par *tout le monde*, on entend auſſi le menu peuple, les gens groſſiers & ſans éducation. Pour faire des livres pour ce *tout le monde*, il fau-

droit se reduire à de simples recits historiques, à de purs contes, ou à d'éternelles declamations sur les quatre fins de l'homme. Encore quand on auroit fait un livre sur ce ton & pour tout ce monde; il est certain qu'il ne seroit point pour tout le monde. Les esprits un peu audessus du commun ne le regarderoient seulement pas. C'est donc une chimere que de vouloir faire un livre pour tout le monde. S'il est à la portée du peuple: les esprits élevés le mépriseront. S'il est proportioné à l'élevation de ceux-cy: le peuple n'y entendra rien. Il faut donc opter, quand on écrit. C'est une necessité. Dans cette obligation, j'avouë que j'ay eu particulierement en vûë les gens d'esprit, de discernement & d'intelligence. Cependant j'ay taché de rendre si clairs les sujets dont j'ay traité; que pour peu qu'on n'eut pas l'esprit bouché; pour peu qu'on voulût s'apliquer à se conoître; on pût me suivre &

*2. éclair-cisse-ment.*

2. éclair-cisse-ment. m'entendre. Et effectivement j'ay eu la consolation que des femmes d'esprit sans autre philosophie, que ce que la raison en donne naturellement, m'ont parfaitement compris.

---

## III. ECLAIRCISSEMENT.

*Sur ce que dans le second traité j'ay prouvé l'immortalité de l'ame par sa spiritualité, & sa spiritualité par la pensée.*

*Où*

*L'on fera voir qu'on n'a nulle raison solide d'atribuer ni la conoissance ni l'immortalité à l'ame des bêtes : au lieu qu'on ne peut raisonablement se dispenser de doner l'une & l'autre à l'ame de l'homme.*

UNe persone d'esprit m'ayant fait l'honeur de m'écrire

qu'un libertin pouroit m'embaraſ-
ſer par l'exemple des beſtes ; & *3. éclairciſſement.*
m'aïant raporté les objections qu'-
il pouroit me faire; je ne ferai gueres que tranſcrire ici ce que je lui répondis & l'éclairciſſement que je donay à ſes difficultés. Le voicy.

I.

Je crois, Monſieur, avoir prouvé d'une maniere invincible, dans le 2. traité de la conoiſſance de ſoi-même, que le corps eſt incapable de ſentiment, & qu'il n'y a qu'une ame parfaitement ſpirituelle & penſante qui en ſoit ſuſceptible. Vous paroiſſez même en convenir: mais ſur cela, ce qui ſe paſſe dans les bêtes vous embaraſſe, & vous croyez qu'*un libertin m'embaraſſeroit auſſi, & m'obligeroit à reconoître, ſuivant mes principes, ou que l'ame des beſtes eſt immortelle, ou que celle de l'homme eſt mortelle.*

II.

Mais, Monſieur, j'oſe vous dire,

3. *éclair-cissement.* ſans trop de preſomtion, que je ne m'en embaraſſerois pas un moment. Qu'à l'alternative de ce libertin, je répondrois, tout court, *ni l'un ni l'autre*. Et que comme il ne pouroit l'établir que ſur ce qu'il doneroit du ſentiment aux bêtes, ſentiment qui eſt une vraye eſpêce de penſée; je lui nierois abſolument cette ſupoſition : & il ne la prouveroit de ſes jours, que par quelques mouvemens des bêtes, & quelques tours de ſoupleſſe qui ne furent jamais des ſentimens.

III.

Je ne craindrois donc nullement l'embaras pour moy : mais je vous avouë que je le craindrois pour ce libertin, s'il étoit trop entêté du ſentiment & de la conoiſſance des bêtes. Cependant s'il avoit quelque juſteſſe d'eſprit; & que dans la recherche de la verité, il contât plus ſur le témoignage de ſa raiſon, que ſur celui de ſes ſens;

voicy de quelle maniere je voudrois le tirer d'affaire. 2. éclaircissement.

IV.

Vous avez pû, lui dirois-je, remarquer que j'ay prouvé d'une maniere claire & évidente, que le corps ne peut ſentir ; & qu'il n'y a qu'une ame penſante & toute ſpirituelle qui en ſoit capable. Vous ſavez de plus avec une pareille évidence, qu'il y a en vous quelque choſe qui ſent le plaiſir & la douleur. Vous étes donc certain de la plus grande certitude, que vous avez une ame penſante & toute ſpirituelle. En faut-il davantage pour la juger immortelle?

V.

Sur cela ce qui ſe paſſe dans les bêtes vous embaraſſe. Vous croyez qu'elles ſentent comme vous; & par là vous jugez ou que leur ame eſt immortelle, comme la vôtre: ou que la vôtre eſt mortelle comme la leur.

3. éclaircissement. Mais sur quoi fondez-vous la creance de leur sentiment ? en avez-vous évidence ? le voyez-vous en lui-même : ou seulement par consequence ? le voyez-vous comme vous voyez le vôtre ? Eh ! comment le vêriez-vous ainsi ? vous ne voyez pas même, d'une vûë immediate, les sentimens des hommes, qui vous sont beaucoup plus semblables que les bêtes : & rien ne vous est plus ordinaire que de vous y méconter, & de leur atribuer des sentimens tout contraires à ceux qu'ils ont actuellement.

VI.

Que voyez-vous donc de net, de clair & d'incontestable dans les bêtes ? des mouvemens ; & rien plus. Tout ce que vous raportez de plus surprenant de leurs singeries & de leurs adresses, ne se reduit qu'à de purs mouvemens mécaniques ; & tout ce que vous leur donez au-delà, avec tant de

profusion, ne roule que sur des conséquences frivoles & de foibles conjectures. 3. éclaircissement.

VII.

Et ne me dites point, s'il vous plaît, que ces mouvemens sont si semblables à ceux qui, dans les hommes, se trouvent liés avec leurs divers sentimens ; qu'on a lieu de conjecturer qu'ils sont joints à de pareils sentimens dans les bêtes. Car, 1. s'il n'y a nul raport essentiel, nulle liaison necessaire d'uu mouvement à un sentiment; il est visible que des plus surprenants mouvemens on ne peut jamais évidemment inferer le moindre sentiment. Or il est certain que du mouvement au sentiment il n'y a ni raport essentiel, ni liaison necessaire : puisque comme je l'ay prouvé dans le second traité, le mouvement n'est qu'une maniere d'être de la substance étendue ; & le sentiment une maniere d'être de la

3. éclairciſſement. ſubſtance penſante ; & qu'entre ces deux ſubſtances, il n'y a, comme on l'a vû en cet endroit, nul raport eſſentiel, nulle liaiſon neceſſaire.

## VIII.

2. Si ces mouvemens ſont tres-équivoques non ſeulement dans les bêtes ; mais même dans les hommes ; il eſt viſible qu'on ne peut ſur ces mouvemens fonder nulle vraye certitude. Or rien n'eſt plus équivoque que ces mouvemens ; je dis même dans les hommes. Ils s'y trouvent tres-ſouvent joints avec des ſentimens tout diferens de ceux qu'on y ſoubçonne ; & quelque fois même ils y ſont ſans aucun ſentiment. On voit tous les jours des gens qui joignent aux plus cuiſans ſentimens de chagrin & de douleur, les mouvemens du ris & de la joye. D'autres joignent aux ſentimens d'une vraye joye & d'un vray plaiſir, les airs d'afliction

& les mouvemens des larmes. Il s'en trouve enfin qui ont si bien l'art de se contrefaire, qu'ils rient sans aucun sentiment de joye : qu'ils pleurent sans douleur & sans affliction ; qu'ils se donent les plus violens mouvemens de colere & d'emportement, sans la moindre émotion interieure. Y eut-il donc jamais rien de plus équivoque que ces mouvemens ; & peut-on sur un plus frivole fondement doner du sentiment aux bêtes ?

*3. éclaircissement.*

IX.

3. En effet, si ces mouvemens sont si équivoques dans les hommes, que la plûpart du tems ils ne signifient rien moins que ce dont ils ont l'air ; combien plus le doivent-ils être dans les bêtes ? ou plûtôt combien plus ceux des bêtes doivenr-ils être éloignés de la signification que nous avons acoûtumé de leur doner dans les hommes, qui sont d'une nature si diferente & si superieure à celle

3. éclaircissement. des bêtes? quelle ſeureté y a-t-il donc à juger de leurs ſentimens par leurs mouvemens?

X.

4. Une des plus grandes peines qu'ayent les plus habiles Philoſophes ſur l'union de l'eſprit & du corps, eſt de comprendre comment des ſentimens, qui certainement ſont des manieres d'être d'une ſubſtance penſante, ont pû être liés avec des mouvemens, qui conſtamment ſont des manieres d'être d'une ſubſtance étenduë: & l'on ne peut s'en tirer, qu'en recourant à une ſouveraine puiſſance, & faiſant intervenir le bras du Tout-puiſſant, pour lier enſemble deux êtres naturellement ſi inaliables. Il n'y a que le Maître de la nature qui puiſſe ſurmonter les repugnances des natures particulieres. Y a-t-il donc quelque raiſon à juger que cette même liaiſon qui nous effraye dans l'homme; & qui pouſſe à

bout toute nôtre philosophie ; se trouve aussi dans les bêtes ; que leurs mouvemens soient liés à des sentimens semblables aux nôtres ; & que cette merveilleuse union que les Peres & les Philosophes ont regardée comme un prodige, comme un miracle dans la nature, comme le chef-d'œuvre du Createur, qui, par là a voulu faire de l'homme l'abregé de l'univers ; que cette union, dis-je, se trouve aussi dans les bêtes ; & que les hommes n'ayent, en cela, rien audessus d'elles ? peut-on se méconoître plus grossierement ? & n'est-ce pas là proprement l'égarement que déplore un Prophete, lors qu'il dit que *l'homme n'a pas connu la dignité de sa creation: qu'il s'est bassement ravalé, jusqu'au niveau des bestes, & qu'il a pris plaisir à se rendre semblable à elles*, en les faisant aler du pair avec luy ? 3. éclaircissement.

XI.

Et qu'on ne pense pas se tirer

3. éclaircissement. de là en disant que l'esprit de l'homme est plus élevé & plus intelligent que l'ame des bêtes. Car outre que cela se dit en l'air & sans preuves : outre qu'à en juger par les ouvrages des hommes & des bêtes ; il seroit aisé de prouver le contraire, & de faire voir communement plus d'adresse, plus de justesse, plus d'art, plus d'esprit, disons plus de sagesse dans les ouvrages des bêtes, que dans ceux des hommes; cette réponse ne lêve nullement la dificulté de l'union. Cette dificulté ne consiste pas en ce que l'esprit de l'homme est d'un degré de conoissance fort élevé : ce n'est point par là que ceux qui ont le plus admiré cette union, l'ont trouvée si merveilleuse. La dificulté consiste en ce que l'esprit de l'homme est un être pensant ; & que dans la pensée, dans un être pensant on ne trouve rien qui ait raport à la substance étenduë. Or pour peu que vous

doniez de penſée aux bêtes : quand vous ne leur doneriez que le ſentiment, qui en eſt comme le dernier degré ; la dificulté demeure dans toute ſa force. Un être penſant du dernier degré de penſée, eſt toujours prodigieuſement éloigné de l'être étendu. Ils n'ont rien de commun que le ſuprême degré d'être. Et ainſi il faudra reconoître dans l'union de l'ame des bêtes avec leur corps, le même prodige, le même miracle, le même effort d'une puiſſance ſouveraine, que les Peres & les Philoſophes admirent dans celle de l'homme. L'homme n'aura rien, en cela, de privilegié. En un mot, il n'aura rien qui le diſtingue ſpecifiquement des bêtes : puiſque quand on lui paſſeroit qu'il penſe plus noblement, ou plus finement qu'elles ; il eſt certain que le plus & le moins de degrés, ne change point l'eſpêce, comme tout le monde en convient.

*3. éclairciſſement.*

XII.

3. éclaircissement. 5. Ce qui acheve de faire voir combien les plus ſurprenans mouvemens des bêtes ſont des ſignes équivoques de conoiſſance & de ſentiment; c'eſt qu'on ne peut raiſonablement conteſter qu'abſolument ils ne puiſſent ſe trouver dans les bêtes, ſans ſentiment & ſans conoiſſance. On ne peut juſtement conteſter que Dieu n'ait pû faire des machines toutes ſemblables aux bêtes : je veux dire capables d'executer, ſans conoiſſance, tous les mouvemens qu'on y admire le plus. Un clin-d'œil ſur la toute-puiſſance de Dieu, nous répond de la poſſibilité du fait; & ce que les hommes mêmes avec un eſprit ſi borné & des inſtrumens ſi groſſiers, ont juſques ici tenté ſur de pareilles entrepriſes, ne nous laiſſe pas lieu d'en douter, & ne nous rend que trop croyable la facilité avec laquelle Dieu l'executeroit.

Qui nous assurera donc que Dieu n'ait pas pris cette voye dans la formation des bêtes? ou plutôt coment pouvons-nous soupçoner qu'il en ait pris une autre; si nous avons quelque idée de sa sagesse? car puis qu'il est de cette sagesse de ne rien faire d'inutile, & d'aler à ses fins par les voyes les plus courtes & les plus simples; n'auroit-il pas esté contre cette simplicité, de doner aux bêtes, pour executer leurs mouvemens, une ame qui n'auroit eu avec eux nul raport & nulle liaison: une ame sans laquelle on convient qu'ils auroient pû s'executer tout aussi regulierement; & une ame enfin sans les ordres & la direction de laquelle la plûpart de ces mouvemens se passent effectivement dans l'homme, comme on l'a fait voir dans le 2. traité *? en quelle seureté peut-on donc, sur les plus surprenans mouvemens des bêtes, inferer qu'elles ont du sentiment?

*éclaircissements.*

** Par ces mêmes raisons on pourroit peut-être s'imaginer qu'il n'est pas plus certain qu'il y ait dans l'hôme, une ame spirituelle & intelligente: mais on en fera voir la diference par une adition à la fin de cette lettre.*

3. éclair-cisse-ment Mais aussi, me direz-vous, en quelle seureté pouvez-vous avancer qu'elle n'en ont pas?

Hé bien, vous répondrai-je, n'avançons ni l'un ni l'autre, ni que les bêtes ayent de la conoissance, ni qu'elles n'en ayent pas. Je veux bien par complaisance pour vous, ne prendre point droit sur les raisons que je viens de toucher. Nous ne savons, ni vous, ni moi, ce qui se passe dans les bêtes. N'en jugeons point. Demeurons-en suspens sur ce sujet. Mais aussi que nôtre ignorance à cet égard, ne tire point à consequence pour ce que nous avons découvert dans l'homme. Ne nous méconoissons pas nous-mêmes: parce que nous ne conoissons pas les bêtes; ne revoquons pas en doute la spiritualité & l'immortalité de nôtre ame: parce que nous ne savons pas si l'ame des bêtes est spirituelle & immortelle; & ne détruisons pas ce qui est claire

ment demontré, par l'obſcurité de ce qui ne l'eſt pas encore. C'eſt une des regles les plus eſſentielles de la Logique. 3. éclairciſſement.

Vous voyez bien neanmoins que ce n'eſt que par pure complaiſance pour vous, que je conſens de demeurer dans l'indiference à cet égard: car il s'en faut bien que nous ne ſoyons ſur cela but à but. Vous n'avez pour le ſentiment des bêtes que des mouvemens parfaitement équivoques: au lieu que j'ay, pour l'excluſion de tout ſentiment & de toute conoiſſance, des preuves tirées de la ſageſſe & de la juſtice de Dieu; qui valent des demonſtrations; vous en avez vû quelque choſe cy-deſſus: mais encore une fois, je veux bien ne m'en point ſervir.

XIII.

Enfin ce qui montre invinciblement combien les mouvemens des bêtes ſont une preuve frivole de leur ſentiment, ou de leur conoiſ-

3. éclair-cisse-ment. ſance; c'eſt qu'on trouve tous les jours des mouvemens ſemblables à ceux des bétes, en des ſujets où l'on eſt fort ſeur qu'il n'y a ni ſentiment, nî conoiſſance. Vous méme, Monſieur, m'en fourniſſez un illuſtre exemple dans la plante qu'on apelle *ſenſitive*. Car quoi qu'on l'honore de ce nom; je ſuis ſeur que vous étes trop raiſonable, pour lui doner un vrai ſentiment. Y a-t-il cependant rien de plus ſemblable aux mouvemens des bétes, que ceux de la ſenſitive? un ver ſe remuë-t-il plus vivement; & un limaçon ſe recoquille-t-il, ou ſe retire-t-il plus promtement dans ſa cocque, lors qu'on le pique, que la ſenſitive ne ſe recocquille & ne ſe replie, lors qu'on la touche? Nos jardins nous fourniſſent cent exemples encore plus ſurprenants que celui-là. Un chien ſe defend-il mieux lors qu'on lui pince la queuë que le concombre ſauvage, lors qu'on

touche ſeulement à la ſienne. Un 32
chien donera peut-être quelque éclair-
coup de dent. Mais le concom- ciſſe-
bre vous lance en un inſtant dans ments.
le viſage & dans les yeux une ſoixantaine de grains pointus, & cela d'une violence & d'une force à vous obliger de vous repentir de vôtre témerité.

XIV.

Ces mouvemens, direz-vous, ſe font par le moyen de certains reſſorts imperceptibles, qui ſont dans les fibres des plantes, & que l'on debande quand on les touche.

D'accord: en voilà la vraye cauſe. Mais que n'en dites-vous autant des mouvemens des bétes? Eſt-ce que celles-cy ont moins de reſſorts interieurs, que les plantes? elles en ont de ſi ſenſibles & de ſi palpables; qu'on peut vous les faire voir & toucher, & vous faire remarquer ſenſiblement leur jeu.

3. éclairciſſement.

XV.

Un chat eſquive-t-il plus adroitement un coup de bâton, qu'un aimant ne fuit un autre aimant, s'il l'aproche par un certain côté ? un épervier ſe lance-t-il plus vivement ſur une perdrix, qu'une aiguille d'acier ne ſe lance ſur un des poles de l'aimant ? & cependant qui s'aviſa jamais de doner du ſentiment à l'aimant ou aux aiguilles d'acier ?

XVI.

Cela ſe fait, me direz-vous, par l'impreſſion ſecréte de petits corps imperceptibles, que l'aimant répand perpetuellement dans l'air ; & qui ſuivant la maniere dont ils frapent un aiguille, ou un autre aimant, les oblige à s'aprocher ou à s'éloigner.

Fort bien : que n'en dites-vous donc autant du mouvement d'un chien qui chaſſe un liévre, ou qui cherche ſon maître? Que ne dites-vous que le liévre & le maître ré-

pandent sur toute leur route, en marchant, une vapeur de petits corps invisibles, dont l'impression dans l'odorat du chien, sufit pour debander les ressorts de ses jambes, & pour le faire suivre exactement & le liévre & le maître, sans les conoître, ni sans les voir ni l'un ni l'autre ? Si sur la trace du liévre on avoit fait une traînée de poudre à canon ; & qu'on eut mis le feu à un des bouts de cette traînée ; croyez-vous que ce feu ne pût sans conoissance, ou sans discernement, suivre tres-promtement & tres-exactement la trace du liévre, malgré toutes ses inégalités, & ses perpetuels détours? C'est à peu prés ainsi qu'un chien y est emporté.

3. éclaircissements.

XVII.

Mais, dites-vous, *les bétes distinguent les objets à une distance tres-grande & peu propre aux machines : il faut donc qu'elles ayent de l'esprit.*

3. éclair-cisse-ment. Que c'eſt peu conoître coment un eſprit diſtingue les objets corporels ; que de s'imaginer qu'il doive les diſtinguer à une plus grande diſtance, que ne feroit une pure machine ! non, Monſieur, ne vous y trompez pas : ce n'eſt que par l'entremiſe de ſa machine que l'eſprit de l'homme diſtingue ces objets, pendant qu'il eſt uni au corps. S'il voit le ſoleil à une ſi prodigieuſe diſtance ; ce n'eſt que parce que ſa machine eſt ébranlée par les rayons de cet aſtre. S'il aperçoit Saturne & ſes ſatellites, encore plus diſtans ! ce n'eſt que parce que ces planettes repouſſent la lumiere contre ſes yeux. S'il ſent les roſes de fort loin : ce n'eſt que parce que ces fleurs vont ébranler ſa machine par les exhalaiſons qu'elles répandent en l'air, de toutes parts. Et ainſi loin que l'homme ait, à cet égard, quelque avantage ſur les bêtes & les pures machines; qu'au

contraire il s'en trouve entre celles-cy, comme les chiens & les corbeaux, qui sont en cela, bien superieures à l'homme, & qui se trouvent frapées & ébranlées, par les corps odoriferans, de bien plus loin, que lui : parce que la membrane de leur odorat est beaucoup plus delicate & plus mobile, que celle de l'homme. 3. éclaircissement.

XVIII.

Aprés cela, Monsieur, j'espere que vous cesserez d'admirer que *vôtre chien vous sente & vous distingue du bout de la ruë, quoi qu'il ne vous voye pas :* sur tout si vous faites reflexion qu'une aiguille aimantée, posée sur un pivot d'une maniere mobile, sent, pour ainsi dire, & distingue, en un instant, les poles de la terre, à une distance incomparablement plus grande; quoi qu'elle les voye aussi peu.

XIX.

Vous ne serez pas plus surpris de voir ce chien crier si haut, sans

3. éclairciss-ement.

douleur, lors qu'on lui done un coup de bâton. Une pedale d'orgues fait bien un autre bruit, pour le moindre petit coup de pied, quoi qu'il luy ſoit auſſi peu ſenſible. Ce cri, dans le chien, & cet éclat dans l'orgùe, ne ſont que des mouvemens purement mécaniques, qui, par eux-mêmes, n'ont nulle liaiſon neceſſaire avec la douleur. Il eſt vrai que dans l'homme, ils ſe trouvent ſouvent liés avec elle : parce que c'eſt dans cette liaiſon que conſiſte l'union de l'ame avec le corps : mais quand il n'y auroit point d'ame, ces cris violens ne laiſſeroient pas de luy ariver, lors qu'on le frape violemment. Ces cris ne ſe font que par l'irruption violente de l'air renfermé dans ſa poitrine ; & cette irruption ſe fait auſſi neceſſairement par la compreſſion du poulmon, lors qu'on exerce quelque violence ſur ſon corps ; qu'elle ſe fait dans une Orgue, par

la compreſſion de ſes ſouflets, lors qu'on touche une pedale. Il y a ſeulement cette diference, qu'il ne faut qu'une mediocre impreſſion ſur celle-cy, pour déterminer l'action des ſouflets à exciter un grand bruit ; au lieu qu'il faut d'ordinaire une impreſſion violente ſur le corps d'un animal, pour déterminer l'action de la poitrine à pouſſer un grand cri. Dés que cette impreſſion ſe fait ; qu'il y ait dans ce corps, une ame penſante, ou qu'il n'y en ait pas : le cri ſe forme. Je conviens que lors qu'il y en a une, ce cri peut-être quelquefois volontaire, ou augmenté par les ordres de la volonté : mais quand elle ne s'en mêleroit pas : il ne laiſſeroit pas d'ariver en conſequence des diſpoſitions de la machine. 3. éclairciſſement.

On peut juger de là ( pour le dire en paſſant ) s'il eſt ſi aiſé de s'empêcher de crier lors qu'on

3. *éclair-cisse-ment.* soufre de la douleur ; & si les cris sont toûjours des marques d'impatience, ou d'irresignation. On ne peut arêter ces cris, qu'en resistant au penchant de la machine, & qu'en s'oposant au debandement naturel de ses ressorts. Cette resistance coute à l'esprit : il lui en revient une nouvelle douleur ; & il a déja assez de la premiere. Il agrée celle-cy & se soumet à l'ordre de Dieu qui la luy envoye : mais il ne se croit pas obligé de s'en causer une seconde, en s'oposant à un mouvement purement mecanique, qui n'a rien que d'innocent.

XX.

Croyez moy, Monsieur, si sur le sujet des bêtes, on faisoit plus d'usage de sa raison, que de ses sens : on reviendroit bientôt des prejugés où l'on est à leur égard. Je dis plus : si l'on pouvoit même gagner sur soy de s'en tenir precisément à ce que disent les

ſens ; & de comparer avec le ſu- 3. éclair-
jet en queſtion , ce qu'ils nous ciſſe-
diſent ſur d'autres ſujets : Ils nous ment.
fourniroient plus de raiſons pour ruiner ces prejugés trop favorables aux bêtes ; que les mouvemens de celles-cy n'en ſuggerent pour les établir.

XXI.

Que ſi malgré ces éclairciſſemens, le libertin perſiſtoit à me ſoutenir que les bêtes ont non-ſeulement du ſentiment & de la connoiſſance ; mais auſſi ( comme vous le dites, Monſieur ) *du jugement, du diſcernement, du raiſonnement* : que *leur moy eſt unique ; & que leur ame eſt ſimple & indiviſible, comme dans l'homme* ; Je lui repondrois: donnez Monſieur, liberalement à cet ame dont vous faites un preſent ſi gratuit aux bêtes, toutes les belles & bonnes qualités qu'il vous plaira. Comme nous n'avons ni vous, ni

moy nulle idée de ce qui eſt dans les bêtes au delà des diſpoſitions mecaniques ; vous pouvez faire cette ame pretenduë ſi parfaite que vous le ~~vous le~~ voudrez, ſans que je puiſſe vous diſputer aucune de ſes perfections : non plus que je ne pourois vous conteſter celles qu'il vous plairoit d'atribuer à l'ame d'une horloge ; s'il vous prenoit phantaiſie de luy en donner une. Mais comme je vous plaindrois infiniment de vôtre profuſion, dans ce dernier cas ; je ne la deplore pas moins dans le premier ; & je la trouve méme beaucoup plus deraiſonable.

XXII.

En effet ſi vôtre Philoſophie vous portoit à doner une ame à une horloge ; aparemment vous ne voudriez pas qu'elle fût plus parfaite que celle de l'homme ; & cependant vous voulez que celle dont vous faites preſent aux bêtes, ſoit ſuperieure, en perfe-
ction

ction, à l'esprit humain. Celui-cy, comme nous l'avons vû dans le second traité, n'a qu'un *moi indivisible*, qui répond à toutes les parties du corps. Et il n'y répond même que pendant que ces parties sont unies au tout. Si elles viennent à être separées : le *moi* de l'homme n'y répond plus. Dés qu'une jambe est detachée du corps : on peut la tailler en piêces, sans que le moi de l'homme en sente rien. Au lieu que vous voulez que le *moi* des bêtes, tout indivisible que vous le faites, réponde à toutes les parties de ces bêtes, separées les unes des autres; & que, par exemple, dans un ver qu'on aura coupé en quatre parties, ce soit le même *moi* indivisible qui sente la douleur dans ces parties, lors qu'on vient à les piquer; à quelque distance qu'elles soient les unes des autres. N'est-ce pas là visiblement doner à l'ame des bêtes une espêce d'im-

*3. éclairciffement.*

3. éclaircissement. menſité dont celle de l'homme ſe trouve privée? & faut-il aprés cela, s'étoner ſi vous ne refuſez à celle-là, nulle des perfections eſſentielles à celle-cy?

XXIII.

Mais enfin, Monſieur, continuerois-je, donez à l'ame des bêtes tout ce qu'il vous plaira de perfection, & même l'immortalité, ſi vous le voulez. Je ne m'y opoſerai pas davantage, quoique vous n'en produiſiez nulle preuve. Mais auſſi ne diſconvenez pas de l'immortalité de l'eſprit de l'homme: puiſque je l'ay ſi ſolidement demontrée. Ce ſeroit renoncer à toute raiſon, que d'admettre l'une ſans preuve, & de rejetter l'autre ſi clairement prouvée.

XXIV.

Vous abandonerez peut-être volontiers l'immortalité de l'ame des bêtes: pourvû qu'on abandone l'immortalité de l'eſprit de

l'eſprit de l'homme. Mais on n'a garde de vous paſſer ce marché. Il s'en faût bien que les choſes ne ſoient égales. Vous n'avez pour l'immortalité de l'ame des bétes que de miſerables conſequences indirectes, amenées de loin, tirées par les cheveux, fondées ſur de foibles & de frivoles conjectures : je veux dire ſur le prejugé de leurs pretenduë conoiſſance ; ſur la reſſemblance de leurs mouvemens avec ceux de l'homme : en un mot ſur le raport trompeur & incompetant de vos ſens; je dis incompetant : puis que la conoiſſance n'eſt point de leur objet, ni de leur ſphére. Et nous avons au contraire, pour l'immortalité de l'eſprit humain, pluſieurs ſortes de demonſtrations directes, immediates, ſolides, fondées ſur la notion intime & inconteſtable que nous avons de cet eſprit, comme vous en convenez vous-même. Et ainſi, Monſieur, retenez ou aban-

3. éclairciſſement.

3. *éclair-ciſſe-ment.* donez l'immortalité de l'ame des bêtes ; vous ne pouvez vous diſpenſer de reconoître celle de l'eſprit humain ; & c'eſt là tout ce que j'ai eu en vûë dans le ſecond traité : parce que, cette verité une fois admiſe, vous ne pouvez plus tenir dans vôtre libertinage, vous ne pouvez du moins y demeurer en repos.

XXV.

Et ne pretendez plus revenir contre cette verité par l'exemple des bêtes; tout ce que vous y aviez de retranchemens a eſté ruiné; & l'on croit avoir éclairci tout ce que vôtre amour propre a pris plaiſir de répandre de nuages & de difficultés ſur ce ſujet ; mais quand on n'y auroit pas parfaitement réüſſi ; n'eſt-ce pas un principe reçu, ou recevable de tous ceux qui ont quelque bon ſens, qu'on ne doit pas abandoner une verité claire & certaine, parce qu'elle fait naître, ſur un autre

sujet, des difficultés qu'on a peine à resoudre? Dieu vous fait conoître ce qui se passe chez vous assez clairement & assez distinctement, pour en pouvoir inferer seurement la spiritualité & l'immortalité de vôtre ame. Il n'a pas voulu vous faire conoître aussi clairement ce qui se passe dans les bêtes. Tenez le certain: & laissez l'incertain. Et ne renoncez pas à ce qui fait la gloire & la dignité de vôtre être: parce que la nature de celui des bêtes ne vous est pas assez conuë. Ce seroit le comble de l'extravagance, de ne vouloir être spirituel & immortel, qu'à condition que les bêtes le seroient aussi: ou de se faire un brutal plaisir de penser que si elles perissent absolument & sans resource, on aura aussi un pareil sort; & qu'on retombera, par la mort, dans l'aneantissement. 3e éclaircissement.

XXVI.

Ençore une fois donc, Mon-

3. éclair-cisse-ment. ſieur, que l'ame des bêtes ſoit tout ce qu'il vous plaira : vous ne pouvez en conclure quoi-que ce ſoit contre l'immortalité de vôtre ame. La diference de leur ſort, pendant cette vie, vous marque aſſez qu'il n'y a nulle conſequence à tirer de l'une à l'autre. Qu'elle devienne donc, cette ame brutale, au moment de la mort, tout ce que vous voudrez vous imaginer ; vous ne pouvez, s'il vous reſte quelque raiſon, & quelque amour propre, vous diſpenſer de ſonger à ce que deviendra la vôtre, dans ce terrible moment. Et ce ſeroit l'excés de la ſtupidité, que de ne prendre pas des meſures pour la rendre hureuſe : ou du moins pour empécher qu'elle ne ſoit malhureuſe dans l'éternité.

Voilà, Monſieur, ce que je répondrois à vôtre libertin. Vous en jugerez. Je ſuis cependant vôtre, &c.

*Addition à la Lettre precedente où l'on fait voir que chacun peut se convaincre non seulement qu'il a en lui même un être pensant, une ame toute spirituelle; mais aussi qu'il y en a une toute pareille dans les autres hommes.* 3. éclairCISSEMENT.

UN homme d'esprit & de distinction ayant vû cette lettre, jugea veritablement qu'il étoit malaisé, aprés cela, que le libertin pût encore tenir pour la conoissance des bêtes : mais il crût aussi qu'il pouroit encore m'embarasser par un autre tour, en me soûtenant que nous n'avons pas de meilleures raisons pour doner de la conoissance à l'homme; & que puisque les plus surprenants mouvemens corporels ne sont pas concluants pour la conoissance des bêtes; ils ne

3. éclairciſſement. le ſont pas pour celle de l'home; & qu'ainſi il n'eſt pas plus certain qu'il y ait un étre penſant dans l'homme, que dans les bêtes. A cela je répondis ce qui me vint, ſur le champ dans l'eſprit. Il me dit que cela valoit bien la peine d'en faire une addition à cette lettre; que comme il n'y a point d'extravagance favorable au libertinage, qui ne paroiſſe recevable aux libertins; il pouroit bien s'en trouver qui s'acomoderoient de celle-cy: & qu'ainſi il faloit leur enlever encore ce retranchement. Je le crûs: je m'y engageay; & voicy ce qui m'a paru propre à lever cet obſtacle.

Je commence par remarquer que l'inſtance qu'on fait ici, prend pour principe une évidente fauſſeté. Il eſt faux que pour doner de la conoiſſance & des ſentimens à l'homme, nous n'ayons pas de meilleures raiſons, que pour en doner aux bêtes; & qu'elles ſe re-

duiſent toutes à des mouvemens corporels. Chacun doit mettre une tres-grande diference entre la conoiſſance qu'il a de ſa propre ame, & celle qu'il a de l'ame des autres hommes. Il eſt vrai que celle-cy ne ſe connoît gueres que par des mouvemens corporels. Mais chacun conoît ſa propre ame indépendemment de tous ces mouvemens. Traitons d'abord de la conoiſſance que chacun a de ſa propre ame; & puis nous parlerons de celle qu'on a de l'ame des autres hommes. 3 éclairciſſement.

---

## Section I.

### *De la conoiſſance que chacun à de ſa propre ame.*

#### I.

POur peu qu'on ſe ſoit étudié ſoi-même; ou du moins qu'on ſe ſouvienne de ce que nous avons dit de la diſtinction de l'eſprit & du corps dans le 2.

3. éclaircissement.] traité de cet ouvrage; on s'apercevra bientôt que chacun conoît immediatement sa pensée; & qu'il la voit d'une maniere si intime & si sure; qu'il peut en avoir la derniere certitude dans le tems même qu'il ne sait, & qu'il doute encore s'il a un corps. Car suposé que l'Auteur de nôtre être fût un genie qui eut pris plaisir à nous tromper dans les choses les plus claires; on pouroit justement douter qu'on eût un corps. Mais quelque suposition que l'on fasse: qu'on imagine, qu'on invente & qu'on rassemble toutes les raisons possibles de douter: & je defie qu'avec tout cela, on puisse jamais se mettre en état de douter si l'on pense, ou si l'on est un étre pensant: puis qu'il ne faut qu'un moment d'atention pour s'apercevoir que même ce pretendu doute seroit une vraye pensée. Chacun conoît donc d'une maniere incontestable & parfaitement in-

dependante de tous les mouvemens des corps, qu'il eſt un être penſant : ou qu'il a un ame intelligente. 3. éclairciſſement.

I I.

Mais peut-être que cette penſée n'eſt elle-même qu'un mouvement corporel. Qui le pouroit croire ?

Et, 1. n'eſt-il pas viſible que la penſée n'eſt nullement un mouvement ſenſible, & qu'elle ne tombe ſous aucun des ſens corporels ?

2. Il n'eſt pas moins évident à quiconque a de la raiſon, que la penſée ne conſiſte en aucun des mouvemens imaginables des parties inſenſibles de la matiere. Qu'on rapelle, & qu'on ſe repreſente toutes les diferences de ces mouvemens. Qu'on en faſſe toutes les combinaiſons poſſibles : & je défie qu'on en trouve une ſeule qui ſoit un doute, ou un jugement, ou un ſentiment, ou quel-

3. éclair-cisse-ment. le autre espêce de pensée l'on voudra. On peut voir ce que nous avons dit, sur ce sujet, dans le second traité, * où nous avons poussé cette matiere dans un grand detail, & avec d'extrémes precautions & precisions.

* Refle. 2. 3 4. 5. 6.

3. Enfin si la pensée étoit corporelle, elle seroit ou une maniere d'être du corps : ou le corps même: mais il est aisé de faire voir qu'elle n'est ni l'un, ni l'autre. Il est de la nature d'une maniere d'être de ne pouvoir être distinctement conçuë, en niant & excluant formellement l'idée de l'être dont elle est maniere : nous l'avons déja fait voir plus d'une fois. Or on peut concevoir distinctement la pensée, en excluant formellement l'idée du corps; & niant même positivement qu'il y ait aucun corps: la pensée n'est donc pas une maniere d'être du corps. Et par là on voit bien qu'elle est encore moins le corps mê-

me : puis qu'elle peut étre conçuë ſans lui ; & qu'une même choſe ne peut étre conçuë ſans elle-même. 3. éclairciſſement.

### III.

Il demeure donc pour conſtant que de la même certitude dont chacun conoît ſa penſée, il conoît que cette penſée n'eſt rien de corporel ; & qu'ainſi il ſait, independemment des mouvemens de la machine, qu'il a une ame penſante.

---

## Section II.

## *De la conoiſſance que chacun a de l'ame des autres hommes.*

### I.

A l'égard de l'ame des autres hommes ; il eſt vrai qu'on ne la voit pas immediatement comme chacun voit la ſienne. On n'en juge qu'au travers de la reſſemblance exterieure du

3. éclair-cisse-ment. corps & de ses mouvemens : je veux dire que sur ce que le corps des autres hommes assez semblable au nôtre, produit, en certaines occasions & circonstances, des mouvemens fort semblables à ceux qui, en nous, se trouvent ordinairement liés à certaines pensées dans ces mêmes circonstances. Mais il y a de ces mouvemens si indispensablement liés avec la presence & la direction d'un être pensant ; qu'il est impossible qu'ils se trouvent sans pensée, dans les autres hommes.

II.

Le principal de ces mouvemens est la parole. Il ne faut que la regarder un moment dans son institution & dans son usage, pour s'assurer qu'elle a une liaison necessaire avec la direction d'un être pensant ; & qu'ainsi les autres hommes ont une ame semblable à celle qu'on trouve chez soy.

III.

Par la parole je n'entens pas simplement la formation d'une voix, ou d'un cri : cela est commun à toutes les bêtes. Je n'entens pas même simplement la formation d'une voix articulée. Elle peut se trouver en quelques oiseaux ; comme dans les perroquets. J'entens une voix articulée, acompagnée d'une certaine idée, & propre à l'exciter dans l'esprit de ceux qui l'entendent. Et ainsi par l'institution de la parole, j'entens la liaison de certaines idées avec certains termes : ou l'établissement que les hommes font de certains termes, pour signifier certaines choses & en exciter les idées. Et par l'usage de la parole, j'entens l'excitation actuelle des idées de ces choses par la prononciation de ces termes. 5. éclaircissement.

IV.

Or il me paroît qu'on ne peut

3. éclairciſſement. pas douter que les hommes n'ayent fait entre eux une pareille inſtitution : qu'ils n'ayent établi, entre-eux, certains termes pour s'expliquer; & qu'ils n'ayent ataché les idées des choſes à ces termes. L'uſage qu'on fait tous les jours de la parole, en eſt une preuve ſenſible. Cet uſage reglé & uniforme pour chaque langue; infaillible, rarement équivoque, & où l'on ne ſe méprend preſque jamais; ne permet pas de douter que les hommes d'un même païs ne joignent les mêmes idées aux mêmes termes ; & la diverſité des langues pour ſignifier les mêmes choſes, permet auſſi peu de douter que la liaiſon des termes & des idées ne ſoit d'inſtitution humaine: ce qui vient de la nature, & les ſignes naturels étant toujours les mêmes chez toutes les nations.

V.

Il n'eſt pas moins évident que

cette liaison de certaines idées avec certains termes, ne s'est pû faire, que par des êtres pensans & conoissans. Il faut conoître les termes & les idées, pour les lier. Je say bien que dans les bêtes, & dans l'homme même on trouve certains cris naturellement liés à certains mouvemens & à certains sentimens : mais il y a une extréme diference de ces liaisons à celles qui se trouvent dans la parole. Celles là sont necessaires, naturelles, immuables & de l'institution de la nature : au lieu que celles-cy sont libres, arbitraires, changeantes, & de pure institution humaine. Les soupirs, les sanglots, les pleurs, signifient la méme chose chez tous les hommes : au lieu qu'un même terme a souvent diverses significations chez divers peuples ; & que l'idée, par exemple de la divinité se trouve atachée à autant de divers termes, qu'il y a de diverses

3. éclaircissement.

3. éclaircissement. langues. D'où vient cette diversité, si ce n'est de ce que les termes par eux mémes, ne signifiant rien; une nation atache l'idée de Dieu à un terme, pendant qu'une autre la lie avec un mot tout diferent. Et une preuve incontestable de cela, c'est qu'il n'y a que ceux qui ont eu part à cet établissement, il n'y a que les hommes de cette nation, qui entendent ce terme. Rien peut-il faire mieux voir que cette liaison n'est point de la nature: mais uniquement de la liberté & du choix de quelques êtres intelligens?

VI.

Mais, dira-t-on, toute cette preuve supose ce qui est en question. La question est de savoir si la parole, dans les hommes, est acompagnée d'idées & de conoissance: & c'est justement ce qu'on prend pour principe dans cette preuve, ou l'on veut que les hommes ayent lié des idées à leurs termes.

VII.

3. éclaircissement.

Je pourois répondre que tout ce qui se passe dans les hommes en consequence de la parole, comme leurs divers mouvemens, prouve assez qu'ils s'entendent, & qu'ils aperçoivent ce qu'ils se disent : car le moyen par exemple de s'imaginer qu'un valet à qui j'ordonne d'aler savoir des nouvelles d'un de mes amis, ne m'a pas entendu, lors qu'effectivement il part, va chez cet ami, & m'en aporte des nouvelles? Mais comme on pouroit chicaner sur cela, par l'exemple des bêtes; & me soûtenir que ces mouvemens, dans les hommes, ne sont pas moins équivoques que dans les bêtes; il faut entrer dans un plus grand detail de ces mouvemens; & faire voir par diverses reflexions qu'il y en a : mais sur tout, ceux même de la parole, qui ne sont nullement équivoques.

VIII.

3. éclairciſſement. Je commence ces reflexions par ce qui m'eſt évident & inconteſtable. Je prie ſeulement le lecteur de me ſuivre.

Je ſay à n'en pouvoir douter, que je penſe, & que je ſuis un être penſant. Je ſay que je parle & que j'ay ataché à certains termes certaines idées qui ne manquent jamais de me revenir toutes les fois que je les prononce, ou que je les entens prononcer. Je me vois environé d'un grand nombre de machines fort ſemblables à la mienne, vivantes & animées comme elle; & qui prononcent auſſi diſtinctement qu'elle, les termes auſquels j'ay ataché ces idées. Mais je ſuis en peine ſi ces machines ſont, comme la mienne, ſous la direction d'un être penſant; & ſi cet être atache à ces termes, les mémes idées que j'y atache. Pour m'éclaircir ſur cela, je vois bien qu'il me faut faire

plusieurs épreuves. Commençons donc. 3. éclaircissement.

IX.

Assis à table avec plusieurs de ces machines, j'en prie une de me doner du pain : & elle m'en done. Je la prie encore de me doner une pêche ; & dans un grand bassin plein de divers fruits, elle va deméler ce que j'ay entendu par ce terme ; & me presente ce que j'apelle une pêche. N'ay-je point lieu de juger de là qu'elle m'a entendu ; & qu'elle a ataché à ces deux mots les mêmes idées que j'y atache ?

Mais cependant on a vû des chiens rendre à leurs maîtres de pareils services : partir au moindre commandement, & leur aler querir ou leurs gans, ou leur mouchoir, ou toute autre chose semblable ; suivant les ordres qu'ils en avoient reçûs. On est pourtant bien sur que ces chiens n'atachoient nulles idées aux termes

3. éclair- cisse- ment. de mouchoir, ou de gans, &c. Cette obſervation n'eſt donc pas ſure.

X.

J'en fais une ſeconde : & je prie une de ces machines ſemblables à la mienne, d'aler dans une nombreuſe Biblioteque, me chercher & m'aporter les Confeſſions de S. Auguſtin. Elle part de la main. Elle va dans cette Biblioteque ; & là parmi ce prodigieux nombre de livres, elle demêle les Confeſſions de S. Auguſtin ; & me les aporte. Cela eſt fort : mais peut-être ce diſcernement ne paſſe-t-il pas celui d'un ſinge, qui aſſurement n'eſt qu'un diſcernement purement materiel. Alons donc encore plus loin.

XI.

Je prie cette machine de me chercher dans les Confeſſions de S. Auguſtin, ce bel endroit où ce ſaint deplore de s'être pris ſi tard à aimer Dieu. Et je ſüis ſurpris

qu'en moins de rien, cette machine trouve & me montre ces belles paroles : *sero te amavi, ô pulchritudo tam antiqua & tam nova : sero te amavi.* Assurement cela est violent : car le demélement si subit de ces deux mots, dans un si grand ouvrage, marque non seulement que cette machine m'a entendu, & qu'elle entend la langue fançoise ; mais même qu'elle sait la latine ; & qu'elle a eu les idées de tous les termes & de tout le texte de S. Augustin, qu'il lui a falu parcourir, avant que de trouver ces deux mots latins que je lui demandois.

3. éclaircissement.

## XII.

Mais peut-être que la trace de ces deux mots étoit liée dans son cerveau avec celle des paroles par lesquelles je lui ay fait cette demande, & avec le mouvement des mains propre à les chercher ? Je lui fais donc mille pareilles demandes : je lui fais chercher mil-

3. éclair-cisse-ment. le ſemblables paſſages ; & elle me les trouve tous ; quoi-qu'il ne ſoit nullement vrai ſemblable que toutes leurs traces ayent eſté liées avec les traces de pareilles demandes.

Mais n'eſt ce point auſſi que le ſecours des figures qui frapent ſes yeux, joint à l'impreſſion de mes paroles, rend ces épreuves trop faciles ? Laiſſons donc là l'ecriture & les figures ; tenons nous-en à la ſimple converſation ; & voyons ſi cette machine, uſant du même idiôme dont je me ſerviray, me répondra à propos : ſi elle me ſuivra : ſi elle ne fera point de coq à l'âne. Car il eſt conſtant que ſi elle ne m'entend point : ſi elle n'a nulle idée du ſens des termes dont je me ſerviray ; il eſt impoſſible qu'elle ne me réponde de travers, à contre-ſens, du blanc au noir. Et afin de rendre cette épreuve plus ſure & plus ſolide ; je veux l'entretenir, non pas de choſes com-

communes & d'usage : mais des siences ; & méme des plus abstraites. 3. éclaircissement.

XIII.

Je commence par les Mathematiques ; & je lui demande si le nombre de cinquante peut être divisé en deux parties égales ; & elle me répond qu'il le peut. Je m'informe si chacune de ces parties peut encore être subdivisée en deux autres parties égales. Elle répond qu'elle ne le peuvent. Réponses parfaitement conformes à ce que j'en pense.

J'ay l'idée d'un cercle & celle d'un triangle ; & sur ces idées, je juge & que tous les diamêtres d'un cercle sont égaux entre eux ; & que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Je demande donc à cette machine quel raport de grandeur les diamêtres d'un cercle ont entre-eux ; & elle répond qu'ils sont égaux. Je la prie de me marquer la me-

3. éclair-cisse-ment. ſure des trois angles d'un triangle;elle replique qu'ils ſont égaux à deux droits. Je deſire ſavoir la preuve de l'un & de l'autre : & elle me l'a fait ſur le champ, conformément à mes idées. Aſſurement voilà d'étranges éfets, pour une pure machine.

XIV.

Je paſſe à quelque choſe de plus abſtrait; & je lui demande s'il n'eſt pas quelquefois permis & juſte de condamner & de punir un inocent. Elle ſe recrie que c'eſt une afreuſe injuſtice; & que cela ne fut jamais permis ni en aucun tems, ni en aucun lieu. Cela me ſurprend : car j'en ay toute ma vie jugé ainſi. Ces jugemens n'ont eſté apuyés que ſur les idées d'ordre & de juſtice: & je ſuis bien ſur que ces idées ne me ſont point venuës par les ſens : puis qu'elles n'ont rien que de purement intelligible, rien qui frape les ſens. Comment donc con-

viennent-elles à une pure machine ; & d'où lui sont elles venuës ? 32 éclaircissement.

Il paroît cependant visiblement par là, qu'il y a quelque chose dans cette machine qui conoît non seulement les regles de morale ; mais même le principe de ces regles, les verités les plus metaphisiques, les plus necessaires, les plus immuables.

XV.

Je vais encore plus avant ; & je demande à cette machine, si elle sait ce que c'est qu'un esprit. Parfaitement bien, dit-elle ; l'esprit est le principe de la pensée ; ou un être pensant. Mais, lui repliquai-je, croyez-vous qu'il y ait de tels êtres ? je ne puis douter, repart-elle, que je n'en sois un : car je say que je pense ; & j'en ay un sentiment intime qui ne peut être trompeur. Mais, de grace, excellente machine, par quelle partie de vous même pensez-vous ? Est-ce par la main, par le

3. éclaircissement.

pied, par la tête, ou par quelque autre partie? ce n'eſt, replique-t-elle par aucune de celles qui peuvent tomber ſous les ſens: ce n'eſt par aucune partie corporelle. Quand je n'en aurois nulle: je ſens bien que je penſerois encore. Je n'ay point de certitude ni de demonſtration metaphiſique que j'aye un corps. Je pourois même peut être, par le ſecours de quelques ſupoſitions, ou de quelques fictions, venir juſques à en douter: au lieu que quelques fictions & quelques ſupoſitions que je faſſe; je ne puis douter ſi je penſe; ni ſi je ſuis un être penſant: puiſque mon doute même étant une vraye penſée, m'ôteroit tout lieu d'en doutér.

XVI.

Ici tous mes doutes à moi-même ſur la condition & la nature de cette machine ſe trouvent parfaitement diſſipés. Je ne puis plus douter que celui qui me parle

ainſi, ne ſoit autre choſe que machine. En un mot, il me paroît certain qu'il y a dans cette machine, un eſprit tout ſemblable au mien. Je lui trouve les mêmes idées, les mêmes jugemens, les mêmes raiſonemens. Il me prouve ſon eſſence & ſon exiſtence par les mêmes voyes & les mêmes raiſons par leſquelles, je me les prouve à moi-même. Je le mêne de ſience en ſience, juſqu'aux plus abſtraites; & je le trouve par tout, m'entendant, me comprenant, me ſuivant; raiſonant juſte & ſouvent mieux que je ne ferois moi-même, ſur les divers ſujets que je lui propoſe. Je me recrie cent fois ſur ſa penetration, ſur ſon bon ſens, ſur ſa raiſon. Une pure machine deſtituée de toute conoiſſance, de tout eſprit, eſt-elle capable de cela? Dieu même par ſa toute-puiſſance, peut-il l'en rendre capable? Je conçois bien qu'il peut faire que ſans nul eſprit créé,

3. éclairciſſement.

3. éclaircissement. elle parle & s'explique ainsi savamment sur les divers sujets que je lui proposerai : mais il faudra donc que ce soit luy-même qui la fasse parler, qui conduise, qui dirige, qui execute tous les divers mouvemens d'où dependent ces divers discours. Et ainsi ce ne sera plus alors un esprit créé qui animera cette machine : ce sera un esprit increé : ce sera Dieu même.

XVIJ.

Cependant en reconoissant la possibilité absoluë de cette hipothêse ; je sens bien que je me jette dans un nouvel embaras. Car suivant cela, qui m'assurera qu'il y a dans ces machines que j'apelle *humaines*, un esprit semblable au mien ? D'où puis-je savoir si l'esprit qui me parle par elles, n'est pas Dieu ?

XIX.

Le voicy. C'est que cet esprit tout savant & tout habile que je l'ay reconu par nos conversa-

tions, eſt ſujet à des defauts & des foibleſſes dont Dieu n'eſt point capable. Je l'ay vû doutant quelquefois : hezitant ſur certaines choſes : en ignorant d'autres : je l'ay vû même ſe méprendre groſſierement & tomber en erreur. Tous defauts abſolument incompatibles avec la ſouveraine verité. 3. éclairciſſements.

Ce n'eſt pas aſſez. Je l'ay encore reconu ſujet au froid & au chaud, à la faim & à la ſoif, au chagrin, à la douleur & à mille ſentimens deſagreables. Defauts dont l'être infiniment parfait, ne peut étre ſuſceptible. Et ce qui me perſuade que ces ſentimens apartenoient au méme eſprit qui me parloit & qui diſcouroit avec moi ſur les ſiences; c'eſt que je m'apercevois quelquefois que le grand froid, ou le grand chaud le troubloient dans ſes raiſonemens; & que le ſentiment qu'il en avoit en certains tems, étoit ſi vif, & le partageoit tellement,

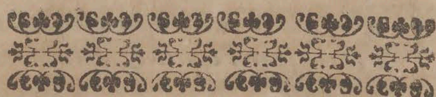
3. éclaircissement.

qu'il étoit obligé d'abandoner nôtre ſujet d'entretien, pour ne s'ocuper que de ſa douleur. Quelle aparence que de telles foibleſſes convinſſent à l'être infiniment parfait?

XX.

De toutes ces reflexions & ces diverſes experiences, je conclus que trouvant d'une part dans ces machines ſemblables à la mienne, trop d'intelligence & de juſteſſe d'idées, pour n'y pas reconoître un eſprit, ou un être penſant; & découvrant, de l'autre, trop de defauts & de foibleſſes, dans cet eſprit, pour le croire Dieu: je conclus, dis-je, que ces machines ſont unies à un eſprit créé ſemblable au mien: & en un mot, que ce ne ſont point de pures machines: mais des hommes comme moy.

FIN.



# TABLE
## DES TITRES
### du V. Tome.

Fin de la Table.



*Fautes à corriger dans le 5. volume.*

PAge 395. ligne 6. rouche, *lisez* touche. P. 438. lig. 13. ridiculer, *lis.* ridicules. P. 441. lig. 25. redasse, *lis.* repasse. P. 469. lig. 15. qui si, *lis.* que si. P. 544. lig. 12. cele, *lis.* cela.



Lamy Dom François R. P.

De la
Conoissance de soi-même
traité troisième
Suite de la IV. Partie
De l'estre moral de l'homme,
ou de la science du coeur.
Avec la premier Partie des Eclaircissement sur ses Traitez
Tome V.
à Paris
Chez Nicolas le Clerc, rue Saint-Jacques
1701.
24° 1k.n. – od str. 377 do 584 str. – 3k. n.
A – Bt – Bb iiij

Bez oprawy.

Lamy Dom François R.P.

De la
Conoissance de soi-même
traité troisième
Suite de la IV. Partie
De l'estre moral de l'homme,
ou de la science du coeur.
Avec la première Partie des Eclaircissements sur ses Traitez.
Tome V.
à Paris
Chez Nicolas le Clerc, rue Saint-Jacques
1701.

24°. 1k.n. — od sk. 377 do 584 sk. — 3k.n.
B — Bb — Bbiiij

Bea ofraw. ~~[illegible]~~

